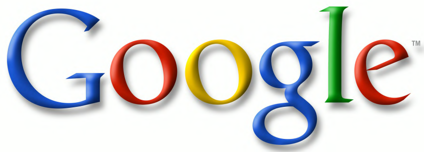
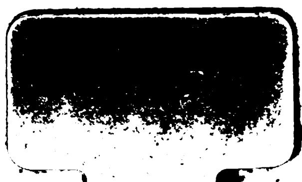





DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.



J. 12 (Finch Addit.)

LE GOÛT
DE
BIEN DES GENS,
TOME TROISIEME.

Cet Ouvrage se vend,

A LYON,

Chez J. Deville.

A ROUEN,

Chez Abraham Lucas.

A BORDEAUX,

Chez les Freres Labottiere.

A CAEN,

Chez Leroy, Imprimeur.

A MARSEILLE,

Chez Mossy.

A LILLE,

Chez Carré de la Rue.

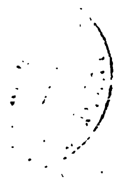
LE GOÛT
DE
BIEN DES GENS,
OU
RECUEIL
DE CONTES,
Tant en Vers qu'en Profe.

TOME TROISIEME.



A AMSTERDAM,
Chez CHANGUION, Libraire.
Et fe trouve à Paris,
Chez LE JAY, Libraire, rue S. Jacques, au-deffus de la rue des Mathurins, au Grand Corneille.

M. DCC. LXIX





EMILIE,

OU

LES VŒUX FORCÉS,

CONTE.

DE toutes les paſſions qui rempliſſent le cœur humain, il n'en eſt point qui ſoit plus funeſte dans ſes effets que l'ambition ; elle tyranniſe l'homme dont elle s'eſt rendue la maîtreſſe ; elle veut regner ſeule ; elle étouffe tous les autres ſentimens, & repouſſe ſouvent la nature & l'humanité, dont les cris impuiſſans ne ſont plus entendus.

Dorval devoit au Commerce ſa fortune, qui étoit conſidérable ; il en jouiſſoit en paix. Une femme qu'il

aimoit & deux filles, Mariamne & Emilie composoient sa famille. Il passoit pour le plus heureux pere ; les époux envioient son sort ; aucun nuage n'avoit jamais altéré son bonheur ; il vivoit dans une douce aisance : l'usage qu'il faisoit de ses richesses, lui attiroit l'estime publique ; le malheureux n'imploroit jamais envain ses secours ; ses bienfaits alloient le chercher, l'ingratitude ne pouvoit les suspendre : tous les cœurs honnêtes le bénissoient, l'envie même étoit forcée de le respecter ; Dorval enfin étoit heureux ; il ne tenoit qu'à lui de l'être toujours.

Mariamne entroit dans sa vingtieme année ; elle joignoit à l'éclat de la beauté, les agrémens de l'esprit : une foule d'Amans s'empressoit auprès d'elle : mais aucun n'avoit pu l'attendrir : son cœur sembloit attendre le choix de ses parens pour se décider. Emilie, moins âgée de deux

ans, moins belle & moins réguliere, étoit cependant plus aimable : la tendreſſe faiſoit le fond de ſon caractere ; ſes yeux peignoient la ſenſibilité de ſon ame ; elle éprouvoit le beſoin d'aimer, mais la raiſon régloit ce mouvement ſecret ; elle ne vouloit diſtinguer perſonne ſans la conſulter. Elle examinoit ceux qui cherchoient à lui plaire : leurs agrémens la ſéduiſoient quelquefois; mais l'illuſion ne duroit pas longtems, la réflexion les rejettoit. Emilie vouloit être aimée, comme elle ſentoit qu'elle aimeroit elle-même ; ſa délicateſſe la préſerva d'un choix qui eût pû la rendre malheureuſe ; ſes incertitudes ſe fixerent enfin. Valcourt lui fut préſenté ; né d'une famille honnête, deſtiné à remplir une place conſidérable dans ſa province, il étoit eſtimé de ceux qui le connoiſſoient ; ſon caractere tendre, généreux, bienfaiſant, n'étoit point ignoré d'E-

milie ; elle ne le vit pas sans émotion ; elle ne put s'empêcher de desirer qu'il s'attachât à elle : ce souhait fut exaucé.

Valcourt étoit sensible ; son cœur cherchoit aussi l'objet qui devoit l'occuper ; il le trouva dans Emilie. Il ne craignit point de lui avouer l'impression qu'elle avoit faite sur lui. Sa déclaration fut tendre, elle avoit ce ton de sincérité qui caractérise l'amour véritable, & que la frivolité tenteroit envain d'imiter. Emilie ne s'y méprit pas ; elle y répondit avec franchise, sans emprunter le masque imposteur d'une fierté ridicule que le cœur dément presque toujours : elle s'élevoit au-dessus de ce code rigoureux des bienséances, auquel son sexe s'est assujetti ; la vertu n'en a pas besoin.

Rien ne s'opposoit au bonheur des deux amans ; toutes les convenances se réunissoient en leur faveur ; Dor-

val & ſon épouſe approuvoient leurs ſentimens, ils ſe propoſoient de les unir ; ils attendoient que Mariamne eût auſſi fait un choix ; ils vouloient célébrer à la fois deux himens, rendre leurs filles heureuſes & jouir du ſpectacle de leur félicité. Cet arrangement flattoit leur tendreſſe ; il ne fut jamais qu'un projet ; leurs réſolutions changerent, ils écouterent l'ambition, & l'infortune fut leur partage.

Le Marquis de Miranville étoit venu paſſer quelques mois chez une parente qui faiſoit ſon ſéjour dans la même Ville où Dorval étoit établi depuis longtems. Ses ancêtres avoient joui, ſous nos premiers Rois, des diſtinctions les plus honorables ; ils ne lui avoient laiſſé pour héritage que leur nom & le ſouvenir de leur grandeur. Le Marquis regrettoit moins leurs vertus que leurs richeſſes ; il eût tout ſacrifié pour acquérir ces dernie-

rès. Il ne tarda pas à être inſtruit de celles de Dorval ; il ſe plaignit de l'injuſtice de la fortune qui le maltraitoit, tandis qu'elle ſervoit ſi bien un particulier obſcur qui n'avoit point de rang à ſoutenir ; il oublioit que ce particulier ne devoit ſes faveurs qu'à des travaux pénibles. Il réſolut de s'en approprier le fruit ; il fit à Mariamne l'honneur de la rechercher : il ſe flatta que Dorval n'héſiteroit point d'acheter ſon alliance par le don de tous ſes biens, & s'imagina encore qu'il lui en auroit beaucoup d'obligation. A peine eut-il conçu ce projet qu'il en fit part à ſa parente ; elle l'approuva ; mais elle craignit pour le ſuccès. La probité de Dorval lui étoit connue ; elle jugea qu'il falloit employer beaucoup d'art & de ménagement dans cette affaire : elle ſe chargea de la conduire.

Pendant que le Marquis alloit dé-

clarer à Mariamne la paſſion qu'elle lui avoit inſpirée, & qu'il tâchoit de l'en convaincre, Madame de... répandoit dans la Ville, qu'un Financier puiſſamment riche, cherchant à s'illuſtrer par une grande alliance la faiſoit ſolliciter vivement de déterminer ſon parent à donner la main à ſa fille ; elle vantoit ſur-tout les avantages conſidérables qu'il propoſoit ; il offroit de racheter un Duché qui avoit autrefois appartenu à la famille du Marquis. Elle ſembloit deſirer avec ardeur un himen qui le remettoit dans l'éclat dont avoient joui ſes ancêtres.

Ces nouvelles faiſoient l'entretien de tout le monde ; perſonne n'ignoroit les titres du Marquis & les droits qu'il avoit à toutes ſortes d'illuſtrations ; on s'étonnoit de ſa lenteur à conclure une affaire auſſi avantageuſe ; on crut trouver le motif de ſon indifférence dans l'amour qu'il

avoit pour Mariamne. Ce parti auroit été auſſi brillant ſi elle eût été fille unique ; ſi elle n'avoit eû perſonne qui dût partager avec elle l'héritage de ſon pere, elle auroit pû donner les mêmes eſpérances au Marquis. Ses égales qui auroient été piquées de la voir s'élever au-deſſus d'elles, ſe réjouiſſoient de lui voir une ſœur.

Dorval informé de tout par le bruit public, ébloui de l'éclat de cette alliance, regretta intérieurement d'avoir plus d'un enfant. Quelle ne feroit pas ſa joie s'il voyoit ſa fille Ducheſſe ! Toutes les idées de faſte & de grandeur agitoient ſans ceſſe ſon eſprit ; mais il les renfermoit en lui-même ; il n'oſoit pas les faire éclater au déhors. Sa femme moins prudente & plus ambitieuſe, l'en entretenoit à chaque inſtant ; elle voyoit, dans cet établiſſement, ſa gloire & ſon bonheur ; elle auroit

été ravie de pouvoir humilier les femmes de ſa province ; elle deſiroit le mariage de ſa fille avec le Marquis, qui ſeroit bientôt Duc ; il ſembloit que l'illuſtration de Mariamne devoit l'illuſtrer elle-même. Dorval l'écoutoit & applaudiſſoit ; ſon ambition s'éveilloit ; ſes deſirs prenoient plus de force , & ſes regrets étoient plus amers.

Le Marquis, qui épioit les mouvemens les plus ſecrets de ſon cœur , ne manqua pas de les pénétrer ; il en profita pour faire des ouvertures à Madame Dorval : elles furent reçues comme il le deſiroit ; mais il ne s'avança qu'autant qu'il étoit néceſſaire. Il lui fit connoître ſon amour pour Mariamne , lui laiſſa entrevoir qu'il ſouhaitoit de s'unir à elle & ne s'expliqua pas davantage. Il en falloit moins pour tourner la tête de Madame Dorval ; elle ſentit augmenter ſes eſpérances ; elle en fit part à

son mari qui ne les adopta pas avec moins de transport. Leur joie ne leur permit pas de se taire ; ils confierent à quelques amis, que M. de Meranville préféroit Mariamne à la personne qu'on lui proposoit : les amis ne furent pas plus discrets ; la demande du Marquis fut bientôt publique. Madame de... n'attendoit que ce moment pour porter le dernier coup. Elle parut apprendre cette nouvelle la derniere ; elle affecta d'en montrer du chagrin ; elle fit des reproches à son parent de la précipitation avec laquelle il sembloit agir sans la consulter ; elle eut soin de rendre une grande assemblée témoin de ces reproches ; elle exhorta le Marquis à réfléchir sur sa situation, à péser les deux alliances, à ne pas sacrifier à l'amour ce qu'il devoit à son nom, à sa famille, qui jamais ne souffriroit qu'il se perdît comme il étoit sur le point de le faire. Si Mariamne

étoit ſeule, ajouta t-elle, je n'aurois point d'objection, je la préférerois, ainſi que vous; mais Emilie diminuera de beaucoup ſa fortune; tout vous ordonne de renoncer à vos projets, d'oublier votre amour: il n'y a qu'une choſe qui vous permît de l'eſpoir; ce ſeroit qu'Emilie prit le parti de la retraite; mais vous ne devez pas le deſirer, & quelque envie que j'aie de vous voir heureux, je n'oſerois pas le conſeiller.

Ce diſcours fut appuyé par tous ceux qui compoſoient l'aſſemblée. Le Marquis n'y répondit pas; il parut convaincu, mais déchiré par un déſeſpoir ſecret.

Dorval & ſa femme apprirent ce qui s'étoit paſſé, ce qui s'étoit dit; ils rêverent aux moyens de triompher des obſtacles qui s'oppoſoient à leurs vœux; ils n'en trouverent point d'autre que celui qu'avoit indiqué Madame de... la retraite d'Emilie;

Madame Dorval, s'écria aussitôt qu'elle étoit nécessaire & qu'il n'y avoit pas à balancer ; son époux en convint & soupira : elle se mit sur le champ à exalter les charmes de la vie religieuse, la paix qui regne dans les cloîtres ; elle assura que c'étoit le seul état qui fût propre à Emilie, & conclut qu'elle feroit heureuse.

Le Marquis arriva dans ce moment ; la douleur étoit dans ses regards, le trouble dans son cœur. Dorval ne douta point que ce ne fût l'effet des reproches de Madame de... Il s'empressa de le consoler, en lui apprenant ce qu'il avoit résolu de faire pour lui. Le Marquis lui témoigna la plus vive reconnoissance, gémit de ce sacrifice, & finit par dire, que sans cela sa famille ne consentiroit jamais à sa félicité ; Dorval l'assura que c'étoit une affaire finie ; il traita sur le champ des ar-

rangemens qu'exigeoit ce mariage ; n'oublia pas le Duché dont il avoit été queſtion, ſe chargea des dépenſes indiſpenſables, & preſſa Miranville de ne rien négliger pour obtenir l'aveu du Monarque. Sa femme enchantée ſe plaiſoit à s'arrêter ſur tous ces détails de grandeur, & exhortoit ſon mari à ſe rendre digne de la préférence que le Marquis donnoit à ſa fille ſur celle du Financier ; dès que tout fut arrêté ainſi qu'elle le deſiroit, elle ſongea à déterminer Emilie à prendre le voile.

Cette jeune infortunée ignoroit encore le ſort qu'on lui préparoit ; elle ſavoit celui qu'on deſtinoit à ſa ſœur ; elle le voyoit ſans envie ; elle préféroit Valcourt au rang & aux dignités ; elle ſe réjouiſſoit de l'établiſſement de Mariamne qui devoit accélérer le ſien ; elle ne s'attendoit pas qu'il pût lui nuire ; elle s'entretenoit avec ſon amant de ſon union

prochaine ; tous deux ne s'occupoient que de cette idée ; ils se faisoient part mutuellement de leurs projets de félicité ; ils s'assuroient de se rendre heureux l'un & l'autre ; leur imagination s'élançant dans l'avenir, se plaisoit à goûter d'avance la satisfaction dont ils devoient jouir ; ils se promettoient une vie douce & tranquille : leurs espérances furent trompées, l'effet n'y répondit point, & le bonheur dont ils se flattoient fut une illusion qui ne se réalisa jamais.

Valcourt venoit de sortir ; Emilie seule adoucissoit l'absence de son amant en pensant à lui ; elle se disoit avec transport : Bientôt il ne me quittera plus ; nous habiterons la même demeure ; nous serons toujours ensemble : je le verrai sans cesse ; je ne pleurerai jamais son départ, je n'aurai pas à souhaiter son retour ; nous allons être unis ; rien ne pourra m'empêcher de lui donner

toutes ſortes de témoignages de ma tendreſſe ; mes careſſes ſeront un devoir ; je recevrai les ſiennes ſans rougir ; je ne craindrai point d'être ſurpriſe par des témoins indiſcrets ; tout le monde applaudira à notre félicité.

Pendant qu'Emilie ſe livroit à ces réflexions délicieuſes, ſa mere parut devant elle, & les interrompit. Ma fille, lui dit elle, je vous ai toujours aimée ; voici le moment de répondre à mes ſentimens, & de m'en donner des marques. La fortune a tout fait pour votre pere, elle s'apprête à mettre le comble aux faveurs dont elle l'a déjà comblé ; le Marquis de Miranville nous fait l'honneur de s'allier à nous ; il demande la main de Mariamne ; il va l'élever à un rang auquel nous n'aurions jamais oſé prétendre ; une carriere brillante s'ouvre devant elle ; l'éclat qui doit l'environner rejaillit ſur nous ; c'eſt à nous à mériter la gloire à laquelle le

Marquis nous appelle ; notre fortune entiere ne ſuffiroit pas pour la payer ; nous devons tâcher de lui offrir les avantages qu'un autre établiſſement lui préſentoit, & Mariamne n'eſt digne de lui qu'avec toutes nos richeſſes ; vous ſentez que la part que vous pouvez prétendre dérangeroit les projets flatteurs que nous avons formés : nous eſpérons que vous n'y mettrez point d'obſtacle. Ah ! ma mere, s'écria Emilie, avez-vous cru que l'intérêt pût quelque choſe ſur mon cœur ? mon pere eſt maître de ſes biens, qu'il en diſpoſe à ſa volonté, eſt-ce à moi qu'il conviendroit de déſapprouver ſes arrangemens ? je connois ſa tendreſſe & la vôtre pour moi ; reglez vous-même ma fortune : quel que ſoit mon partage, ce ſera vous qui l'aurez fait, il me ſera toujours cher & précieux. — Je reconnois ma fille à ce déſintéreſſement, à ſa ſoumiſſion à nos volontés ; c'eſt avec regret que

je lui annonce que ſa part ne peut qu'être très bornée ; elle ne lui ſuffiroit pas pour vivre dans le monde ; c'eſt à elle à choiſir l'état qui lui convient le mieux ; elle n'en a pas d'autre que le célibat & la retraite. Oui, ma fille, ajouta-t-elle, en voyant l'étonnement d'Emilie, c'eſt au cloître que vous êtes deſtinée ; vous en connoîtrez bientôt les avantages ; vos jours y couleront en paix, vous y vivrez avec Dieu, vous plaindrez les infortunées attachées au monde, & expoſées aux dangers qui les environnent ; vous nous remercierez du ſoin que nous aurons pris de votre bonheur. Qu'entends-je ? juſte Ciel, s'écria douloureuſement Emilie ! Eſtce vous qui me parlez, ma mere ? quel projet avez-vous conçu ? ſeroit-ce auſſi le deſſein de mon pere ? avez-vous oublié que Valcourt.... Vous me l'aviez deſtiné ; mon cœur n'eſt plus à moi, il m'eſt impoſſible

d'en difpofer ; hélas, c'eft de votre aveu que je l'ai donné à Valcourt! — Si vous nous avez obéi alors, il faut nous obéir encore ; vous vous êtes foumife au premier ordre ; nous attendons une égale foumiffion pour le fecond. — Mais, ma mere, pouvez-vous ?... — Ma fille, je vous l'ai déjà dit, un intérêt puiffant ne nous permet plus de penfer à Valcourt ; nous avons donné notre parole au Marquis ; la condition dont je vous ai parlé & que vous devez remplir, eft la bafe du traité que nous avons fait. Allez vous difpofer à partir dans deux jours, & ne me repliquez que par votre obéiffance.

Quel arrêt ! quel coup de foudre pour Emilie ! au moment où elle fe flattoit du bonheur le plus pur, on la condamnoit à y renoncer ; il falloit quitter Valcourt, le fuir pour jamais, oublier fon amour, élever une barriere éternelle entre elle &

lui. La mort la plus cruelle lui paroiſſoit préférable ; ſurvivroit-elle à cette perte ! Valcourt lui-même y pourroit-il ſurvivre ? Elle connoît ſon cœur ; elle ſe le repréſente déjà déchiré par la douleur & le déſeſpoir, errant autour des murs affreux qui vont l'enfermer, la redemandant ſans ceſſe, l'appellant à grands cris, la conjurant de ne point conſentir au ſacrifice horrible qu'on exige d'elle. Ah ! ſi elle n'écoutoit que ſon amour, elle pourroit ſe dérober à la perſécution, & trouver ſous un Ciel étranger un azile contre la tyrannie. Cette idée enflamme encore ſon imagination troublée ; elle connoît l'ambition de ſes parens ; elle ſent qu'elle étouffera toujours leur tendreſſe, & fermera leurs cœurs à ſes plaintes : elle eſt preſque réſolue d'abandonner ces barbares qui ſont déterminés à l'immoler ; mais le cri de la nature, la voix de la religion, le frein ſacré

de l'honnêteté la retiennent sous le poids accablant de l'autorité. Que fera-t-elle cependant ? à qui aura-t-elle recours pour détourner le coup qui la menace ? Son inflexible mere voudra être obéie ; son pere joindra ses ordres ; elle n'a plus d'appui ; elle ne peut se dissimuler, que tous deux ont pris de concert cette résolution funeste, & que dans une occasion où leur vanité est si fortement intéressée, elle doit s'attendre aux procédés les plus durs & les plus violens ! Dans cet état déchirant elle vole à l'appartement de sa sœur ; elle lui montre ses larmes, son désespoir, implore sa générosité, la conjure avec ce cri de l'ame qui pénétre, qui attendrit les cœurs, de ne point l'abandonner dans une circonstance aussi cruelle, de la conseiller, de l'aider à fléchir ses parens, à désarmer leur sévérité.

Mariamne aimoit sa sœur ; elle fut

touchée des pleurs qu'elle répandoit dans ſon ſein ; elle eſſaya de la conſoler ; elle employa tous les raiſonnemens que la pitié lui ſuggéroit ; elle ne voyoit aucune reſſource : ſon cœur n'étoit point ſenſible à l'amour ; mais il l'étoit à l'ambition ; elle n'aimoit dans le Marquis que le rang qu'il pouvoit lui donner ; la chimere des grandeurs l'avoit auſſi éblouie ; elle voyoit avec douleur qu'elle ne pouvoit s'élever que par l'infortune d'Emilie ; cela ſeul empoiſonnoit ſa joie, mais ne la faiſoit pas renoncer à ſes eſpérances. Sa ſœur proteſtoit qu'elle ne pourroit jamais conſommer ce ſacrifice affreux, qui outrageoit également la nature & la religion. Quand même il me feroit poſſible de renoncer volontairement à Valcourt, diſoit-elle, je n'embraſſerois jamais l'état qu'on me propoſe ; j'ai toujours eu la plus grande averſion pour le Cloître ; le peu de

tems que j'y ai passé m'a suffi pour me convaincre que toutes les affections de mon ame étoient directement opposées à la vie monastique. Ah ! ma sœur, comment irois-je porter aux pieds des Autels un cœur rempli d'amour, & qui démentiroit les sermens que l'on me contraindroit de prononcer ; comment traîner mes jours dans le supplice continuel de brûler de feux profanes, de combattre inutilement, de desirer..., & de céder peut-être. Sauvez-moi, si vous le pouvez, des horreurs que j'envisage ; si mon pere & ma mere m'abandonnent que je trouve du moins ma sœur, qu'elle me plaigne, qu'elle sente mes maux. Ah ! vous ne pouvez en connoître l'étendue ; vous n'aimez pas comme j'aime ; vous ignorez les tourmens qui accompagnent l'amour malheureux... Et pourquoi le mien l'est-il ? il y a peu d'instans que je n'aurois pas imaginé qu'il

pût avoir des ſuites ſi funeſtes ! Ma ſœur... c'eſt votre élévation qui me perd... Pardonnez,ce reproche m'eſt échappé malgré moi ; hélas, mon cœur vous rend juſtice ! je ſais que vous n'acheteriez pas votre établiſſement aux dépens du repos de ma vie ; vous ne ſeriez pas heureuſe, je le ſais : mais vous qui procurez à mon pere à ma mere l'illuſtration qu'ils envient, parlez-leur, ils vous écouteront peut-être.

Mariamne pleuroit ; l'amitié qu'elle avoit pour ſa ſœur & l'ambition combattoient dans ſon ame ; cette derniere triomphoit. Emilie, lui répondit-elle, vous me voyez pénétrée de vos douleurs ; mais que puis-je ? nos parens ont décidé ; il ſeroit inutile & même dangereux de vouloir leur réſiſter aujourd'hui ; attendons tout du tems ; laiſſons paſſer quelques jours ; c'eſt en cédant à l'orage qu'on parvient quelquefois à

le diſſiper ; la réſiſtance ne feroit qu'aigrir notre pere, & le confirmer dans ſa réſolution : feignez de vous ſoumettre ; le tems, la réflexion, la nature le rendront bientôt à la raiſon ; comptez du moins, comptez ſur la tendreſſe de votre ſœur : jamais elle ne conſentira à votre infortune. En diſant ces mots elle la preſſoit tendrement dans ſes bras, la couvroit de ſes larmes, & gémiſſoit avec elle.

Emilie paſſa la nuit à réfléchir ſur le conſeil que lui avoit donné ſa ſœur ; elle ne pouvoit ſe réſoudre à feindre, à tromper ſes parens ; elle pleuroit ſans ſe déterminer. Le lendemain Valcourt ſe préſente à ſes yeux ; inſtruit de ce qui ſe préparoit contre lui, il venoit conjurer Emilie de ne point l'oublier, de réſiſter aux nouveaux ordres de ſon pere, qui ne devoient pas être plus puiſſans que ceux qu'il lui avoit donnés de

l'aimer.

l'aimer ; ſon amante lui peignit ſa ſituation cruelle, lui demanda ſes avis & lui fit part de ſa converſation avec ſa ſœur ; Valcourt l'exhorta à la fermeté ; il la pria de l'oppoſer à tout ce qu'on exigeroit d'elle ; il ne voulut point qu'elle parût céder ; il ne pouvoit ſoutenir l'idée d'entendre qu'elle tenteroit de l'oublier; ſon amour délicat s'allarmoit de la feinte même. Il ſe propoſa d'agir lui-même, de parler à Dorval, de lui faire parler, de réclamer ſa parole qu'il avoit engagée. Il ne perdit point de tems ; il commença dès l'inſtant les démarches néceſſaires ; elles n'aboutirent qu'à lui faire donner la certitude de ſon malheur. Dorval retira ſa parole, anéantit les engagemens qu'il avoit pris, & défendit ſa maiſon à Valcourt.

L'infortunée Emilie reçut de nouveaux ordres de ſe préparer à la retraite & de renoncer à ſon amant ;

ſon accablement augmenta; ſes pleurs ne toucherent point ſes parens; Mariamne ſeule parut ſenſible à ſes peines ; elle lui rappella le conſeil qu'elle lui avoit donné la veille, lui montra combien il étoit important de le ſuivre, & la fit réfléchir ſur l'effet qu'avoit produit déjà ſa réſiſtance. Emilie ſe laiſſa perſuader ; elle dit qu'elle ſe ſoumettoit ; ce mot ſembla lui rendre la tendreſſe de ſes parens ; elle eſpéra qu'en effet elle parviendroit à les toucher ; elle ne ſongeoit pas qu'ils vouloient abſolument ce ſacrifice, que leur amitié, qui n'étoit qu'à ce prix, ſe changeroit en haine auſſitôt qu'elle déſobéiroit.

Dès le lendemain Emilie fut conduite au Couvent d'où elle ne devoit plus ſortir. Dès que la porte fut fermée ſur elle, & qu'il y eut une grille entre elle & ſa mere qui l'avoit amenée, celle-ci lui ſignifia qu'elle prendroit l'habit dans un mois. Ce mot

terrible fit fur fon cœur l'effet d'un coup de poignard ; elle cacha cependant combien elle y étoit fenfible , & fa mere fe retira perfuadée qu'elle obéiroit.

Il importoit fur-tout aux vues qu'on avoit fur elle , de lui ôter toute communication avec fon amant ; & l'on penfe bien que la prudence de Madame Dorval ne fut pas en défaut de ce côté-là. Valçourt avoit été congédié ; on jetta le myftere le plus profond fur la retraite d'Emilie ; le malheureux jeune homme la croyoit encore dans la maifon de fon pere dont l'accès lui étoit défendu : il fe confumoit dans les larmes , fans pouvoir lui faire connoître fa fituation , fans pouvoir s'inftruire de la fienne : fon amante étoit encore plus malheureufe. Les faintes filles dont elle devoit être la compagne , & qu'on avoit intéreffées contre elle par l'efpoir d'une dot confidérable , formoient autant d'Ar-

gus dont les yeux étoient sans cesse ouverts sur elle, & qui joignoient à la plus exacte vigilance tous les artifices de la séduction. Rien ne fut oublié pour déterminer sa vocation ; sa résistance sembloit redoubler les attaques : chaque jour elle avoit mille assauts, mille combats à essuyer. Les Directeurs, les Chapelains, les Meres, les Converses l'assiegeoient sans cesse & se disputoient à l'envi l'honneur de sa défaite.

On lui peint des couleurs les plus effrayantes, les écueils & les dangers du monde, les chagrins, les revers, les disgraces inévitables dans toutes les conditions qui partagent la société ; on ne voit dans le siecle que perfidies, injustices, trahisons, noirceurs ; la masse des mœurs est corrompue ; tout ce que la religion a de plus sacré est devenu l'objet de la dérision des libertins ; l'impiété, l'athéisme ont partout des écoles publiques, & s'élevent des trophées sur

les ruines de la foi : le voilà ce monde où elle voudroit vivre. On lui vante les douceurs & les avantages de la vie religieuſe, le calme & la tranquillité inaltérable des perſonnes qui rempliſſent les cloîtres, l'union qui regne entre elles, les conſolations du Ciel, les graces victorieuſes, les moyens de ſalut infaillibles attachés à leur état ; le cloître en un mot eſt le ſéjour de l'innocence, l'aſyle de la pudeur & de la vertu, le temple de la paix & du bonheur, le Ciel de la terre. Si elle oppoſe des dégoûts invincibles, on lui fait enviſager les ſuites de ſa déſobéiſſance ; que n'a-t-elle pas à craindre d'un pere irrité ? en faiſant le malheur de ſa famille, elle aſſure auſſi celui de ſa vie. Son pere ne lui pardonnera jamais ; ignore-t-elle combien il eſt affreux de porter tout le poids de l'indignation paternelle ? Les plus douces careſſes ſuccedent à

ces tableaux terribles. Toute la maison est à ses ordres ; on s'empresse autour d'elle : on n'a que des choses flatteuses à lui dire ; son éloge est dans toutes les bouches. Les plus éloquentes des Sœurs ne trouvent pas assez d'expressions pour parler des graces de sa figure & des agrémens de son esprit : elle est charmante ; mais combien seroit-elle encore plus aimable sous le voile ! on s'empresse de lui en essayer un ; toutes offrent le leur ; on n'en peut mettre plusieurs, on demande la préférence, on est jalouse de celle qui l'obtient. Emilie est forcée de se prêter à ce badinage ; elle laisse attacher le voile sur sa tête : l'admiration redouble, aucune coeffure ne lui sied mieux.

Tous ces discours ne séduisent point Emilie ; Valcourt est toujours présent à son esprit ; l'image qu'elle s'étoit faite du bonheur dont elle espéroit jouir avec lui est au-dessus de

tout ce qu'on lui présente ; le mois qu'elle devoit passer dans le Couvent avant de prendre le voile étoit expiré ; ses dégoûts avoient pris une nouvelle force ; chaque jour, chaque instant avoit ajouté à sa répugnance naturelle. Elle voyoit déjà faire les préparatifs d'une cérémonie à laquelle elle ne pouvoit se résoudre. Elle profita de la liberté qu'elle avoit d'écrire à son pere : elle n'avoit pas celle de s'adresser à sa sœur ; il falloit rompre enfin le silence, voir l'effet qu'auroit produit le tems ; elle se flatta de le toucher. Sa lettre étoit conçue ainsi.

» Votre fille infortunée implore
» vos bontés ; elle se jette à vos
» pieds pour les obtenir ; elle mouille
» son papier de ses larmes : laissez-
» vous attendrir, & ne consommez
» pas son malheur. J'ai fait tous mes
» efforts pour plier ma volonté à vos
» desirs ; mais l'idée de m'ensevelir

» pour toujours dans un Cloître, me
» révolte plus que jamais. O, mon
» pere ! souvenez-vous de votre pre-
» miere tendresse pour moi, révo-
» quez l'arrêt affreux que vous avez
» prononcé ; ne m'exposez pas à
» souffrir éternellement, à maudire
» l'existence que vous m'avez don-
» née : vous pouvez la rendre heu-
» reuse, ne la rendez pas infortu-
» née. Le voudriez-vous ; ne suis-je
» plus votre fille ? Ai-je mérité l'hor-
» rible sort auquel vous me réservez ?
» compatissez à ma situation, conso-
» lez votre fille, ranimez ses espé-
» rances, imposez-lui d'autres loix ;
» quelques terribles qu'elles soient ;
» elle les remplira toutes : vous n'é-
» prouverez sa résistance que dans ce
» seul point ; elle ne balanceroit pas
» à donner sa vie pour vous ; elle est
» prête à tout sacrifier... Oui, tout,
» jusqu'à Valcourt, puisqu'enfin vous
» me l'ordonnez ; donnez toute vo-

» tre fortune à ma sœur, je n'en ré-
» clamerai jamais la moindre partie ;
» je m'y engage devant le Ciel &
» devant les hommes ; mais épargnez-
» moi l'horreur d'un sacrifice mille
» fois plus cruel que tous les maux
» dont on pourroit m'accabler. O,
» mon pere ! puissent mes cris se
» faire entendre à votre cœur, puis-
» sent-ils y ramener cette tendresse
» précieuse qui faisoit la douceur de
» ma vie, & que je n'ai pas mérité
» de perdre ».

La lettre d'Emilie ne changea pas sa situation, elle la rendit plus cruelle. Ce fut sa mere qui y répondit ; elle ne lui donnoit qu'un jour pour surmonter l'opposition de son cœur à l'état Religieux, & la menaçoit de toute sa colere si elle refusoit encore d'obéir.

C'en est donc fait, s'écria Emilie ; je n'ai plus aucun espoir ; mon sacrifice est décidé ; jamais, jamais je ne

serai unie à Valcourt. Ces murs épais, ces grilles terribles vont me séparer du monde ; voici donc mon tombeau. O mort viens hâter l'instant où je dois y descendre ? Hélas ce n'est que dans ton sein que je trouverai la paix que je cherche, & la fin de mes peines.

Sa douleur & son désespoir affoiblirent ses forces ; sa santé s'altera ; le même soir elle fut attaquée d'une fievre brûlante ; elle voyoit avec une espece de joie l'état où elle se trouvoit ; il retardoit son sacrifice ; la mort le préviendroit peut-être ; elle se félicitoit de sa maladie. Dorval & son épouse en furent bientôt informés ; ils crurent d'abord que c'étoit un prétexte pour retarder la cérémonie. Madame Dorval se rendit au Couvent ; elle entra dans l'appartement de sa fille ; ses yeux seuls jugerent de son état ; elle en fut touchée ; la nature reprend toujours ses

droits ; elle verſa quelques larmes ; l'ambition les ſécha bientôt. Elle lui fit entrevoir que la mort de ſa fille produiroit le même effet que ſon engagement dans un Cloître ; elle ne repouſſa point cette idée, & s'y arrêta ſans frémir ; tant de barbarie entre-t-elle dans le cœur d'une mere ! croyons du moins pour l'honneur de l'humanité que ces exemples ſont auſſi rares, qu'ils ſont affreux.

Cependant, la maladie d'Emilie augmenta ; la nouvelle en fut bientôt répandue dans la ville ; on en connut le motif ; le malheureux Valcourt en fut inſtruit ; il menoit une vie languiſſante, depuis qu'on l'avoit forcé de renoncer à l'objet de ſa tendreſſe. Il regardoit Emilie, comme perdue pour lui ; il la regrettoit & déteſtoit ſa vie. Tout entier à ſon infortune, il ne ſongeoit point aux moyens de la faire finir ; il s'abreuvoit de ſes larmes, & ſou-

piroit aprés le tombeau. Il ne put apprendre l'état de ſon amante, ſans ſentir augmenter ſon déſeſpoir : elle l'aimoit encore, c'étoit ſon amour ſans doute qui accéleroit ſa fin ; il ne pouvoit ni la voir, ni la conſoler, ni la ſoulager ; en vain il cherchoit à ſavoir de ſes nouvelles, en vain il tentoit la fidélité de quelques Tourieres du Couvent, il n'apprenoit rien que par la voie publique. Il tombe malade lui-même, refuſe tous les ſecours, appelle la mort, & repouſſe les ſoins cruels qu'on veut prendre de lui, ne regardant dans leurs effets que la prolongation de ſes tourmens & de ſes douleurs. Le nom d'Emilie eſt toujours dans ſa bouche, il conſacre ſes derniers inſtans à s'occuper d'elle ; il lui écrit une lettre, ſans eſpérer qu'elle lui ſera rendue, quoiqu'il demande avec inſtance cette unique faveur. Il lui adreſſe ſes adieux, il lui peint l'a-

mour qu'il a conſervé pour elle juſqu'à la fin : il pardonne à Dorval ſon injuſtice & ſa cruauté : il le prie de permettre qu'on rende à ſa fille ces dernieres expreſſions de ſon amour, & meurt en ſuppliant ceux qui ſont autour de ſon lit, de ne rien oublier pour engager Dorval à lui accorder cette triſte conſolation.

Sa lettre fut remiſe après ſa mort au pere d'Emilie, qui la donna à ſon épouſe : celle-ci ſe promit d'en faire uſage. La maladie de ſa fille avoit été dangéreuſe, mais la jeuneſſe l'avoit ſauvée. Elle ſe trouvoit convaleſcente ; on recommençoit à la preſſer de penſer à s'engager, elle oppoſoit la même réſiſtance ; la mort de Valcourt pouvoit la determiner. Madame Dorval ſe rendit au Couvent. Emilie deſcend au parloir, diſpoſée à réclamer de nouveau ſes bontés. De quel coup terrible ne fut-elle pas frappée, lorſque ſa mere

l'interrompant au moment qu'elle l'imploroit, lui dit d'un ton grave: Le Ciel s'est expliqué sur votre sort, ma fille; il a rompu les nœuds qui vous attachoient au monde & qui ont fait tous vos malheurs; rien ne vous dispense plus d'obéir, vous ne pouvez être à Valcourt, il n'est plus. — Dieux! ... il est mort.... Ma mere, quelle nouvelle affreuse venez-vous m'apporter? Votre tendresse eût du me l'épargner; mais vous n'en avez plus pour moi... Ma mere ne peut donc s'entretenir avec moi, sans me déchirer le cœur!

Madame Dorval sentit le reproche, & n'y répondit pas. Elle s'apperçut que sa fille doutoit de ce qu'elle venoit de lui annoncer: elle crut important de lui en donner la certitude; elle tira la lettre de Valcourt, & la présenta à Emilie. Elle reconnut le caractère de son amant; ses larmes coulerent, & baignerent

ces traits précieux : elle la lut enfin. Il n'eſt plus, s'écria-t-elle ! ... Ah ! je le ſuivrai ſans doute de près. . . Et l'image de Valcourt expirant lui ôta tout-à-coup le ſentiment & la voix. Madame Dorval appella du ſecours : on fit revenir Emilie à elle-même, on la porta dans ſon lit. Elle étoit inſenſible aux ſoins qu'on lui donnoit ; elle ne les refuſoit, ni ne les recevoit. Elle laiſſoit agir les femmes qui étoient autour d'elle, elle ſembloit ne les point voir ; elle gardoit le ſilence. Cette eſpèce d'anéantiſſement ſtupide dura pluſieurs jours. Ses larmes & ſes cris annoncerent qu'elle avoit repris la connoiſſance & le ſentiment. Elle paſſa quelque tems dans un déſeſpoir affreux : les conſolations qu'on vouloit lui donner, ne ſervoient qu'à l'augmenter. Dès qu'elle parut plus calme, on recommença les perſécutions à ſon égard ; elle ne put les ſuppor-

ter, son ame s'aigrit. On voulut vaincre son obstination par des pénitences qui l'irriterent ; sa raison s'altéra, on vit de l'égarement dans ses regards, & l'on n'y fit aucune attention. D'abord elle montra de l'emportement & de la fureur, lorsqu'on lui parloit de prendre le voile. Les jeûnes, les austérités, les mauvais traîtemens furent employés pour la calmer ; ils produisirent cet effet : Emilie renferma ses douleurs, elle ne répondit plus, elle observoit un silence farouche devant ses persécuteurs. On la crut tranquille ; mais cette paix apparente qui trompoit tous les yeux, étoit le calme du désespoir. Cent fois le jour, dans le secret de son ame, elle accusoit ses parens d'injustice & de barbarie ; elle desiroit la mort, elle étoit prête à se déchirer de ses propres mains. L'horreur de sa situation flétrit son ame, troubla son esprit, & lui ins-

pira le dégoût de la vie. Laffe de fouffrir & d'exifter, elle médite un projet affreux, qui l'eût fait frémir fi la raifon ne l'avoit pas abandonnée. Elle déclara qu'elle fe difpofoit à fatisfaire fes parens; elle leur écrivit pour les inftruire de cette réfolution; elle les invita à venir la voir au parloir, exigeant fur-tout qu'ils amenaffent fa fœur & le Marquis, qu'elle vouloit rendre témoin de fa parole & de fes engagemens.

M. & Madame Dorval furent tranfportés à la lecture de cette lettre: ils en firent part à Mariamne & au Marquis, qui partagerent leur fatisfaction. Le lendemain fut le jour qu'ils fixerent pour leur vifite. Ils parurent enfemble au parloir: Emilie ne tarda pas à y venir. Elle étoit feule, elle avoit voulu que perfonne ne l'accompagnât. La promeffe qu'elle avoit faite avoit difpofé tout le monde à lui donner cette fatis-

faction. Elle ferma la porte fur elle, s'avança, d'un air farouche & égaré, de la grille qui la féparoit de fa famille : Vous voulez donc m'enfevelir pour jamais dans ces horribles lieux, dit-elle à fes parens ; mes pleurs n'ont pu vous attendrir ; vos deffeins font irrévocables. Mes dégoûts que vous n'ignorez pas, dont vous avez vu tant de marques, vous doivent donc être facrifiés ? vous voulez confommer ma ruine & mon malheur. Et vous, ma fœur, vous confentirez que je fois la victime de l'orgueil de ma famille, & d'une alliance dont vous gémirez peut-être un jour ? Vous, Monfieur, ajouta-t-elle en s'adreffant au Marquis, vous avez la barbarie d'exiger mon infortune éternelle ! Vous n'entrez dans ma famille que pour porter l'horreur & le défefpoir dans mon cœur. Vous m'avez ôté l'amour de mes parens, vous les avez rendus injuftes & cruels

envers moi ; vous m'en vengerez peut-être. Vos procédés affreux pour une infortunée, me ſont des garans de ceux que vous aurez bientôt pour les auteurs de mes jours. Je m'en remets à vous, pour leur inſpirer des remords de la maniere barbare dont ils traitent la triſte Emilie : ils gémiront, mais il ne ſera plus tems. O mon pere ! ô ma mere ! vous le pouvez encore, épargnez-vous des regrets : j'ai ſouhaité votre préſence, pour tenter un dernier effort. Ne me condamnez pas à prononcer des vœux que mon cœur déſavoueroit : ne me rendez-point ſacrilège & parjure. Je me ſuis conſultée, jamais je ne pourrai me ſoumettre aux devoirs que preſcrit la retraite ; la ſolitude m'eſt odieuſe ; mon ame accablée ſous le poids de ſes peines, a beſoin de diſſipation : le monde me diſtraira de mes douleurs ; & je préfere la mort à ce Couvent dans

lequel vous prétendez m'enfermer?

Ce discours étonna Dorval & le Marquis ; son épouse sur-tout en fut extrêmement irritée : sa colere dicta sa réponse, & lui inspira les expressions les plus dures. Elle se plaignit de l'audace de sa fille, & lui fit même entendre qu'elle regrettoit le retour de sa santé. Consolez-vous, Madame, reprit Emilie ; si ma vie vous fait de la peine, vous ne l'éprouverez pas longtems, je la perdrai sans regret : eh, qui pourroit m'y attacher encore ? Il y a longtems que je n'ai plus de mere, ce n'est pas de ce moment que je m'en apperçois. Je croyois qu'il me restoit du moins un pere, je n'en ai plus. Sans doute il ne me reste plus de sœur ; je suis seule de ma famille ; abandonnée de tout le monde, je n'ai plus de lien qui m'attache à la vie ; Valcourt, le seul Valcourt eût pu me tenir lieu de tout, me consoler....

Il eſt mort ! ... Barbares ! c'eſt vous qui l'avez aſſaſſiné... Vous avez mis dans mon ſein toutes les fureurs & tous les tourmens de l'enfer... Je n'écoute plus que mon déſeſpoir... Je rougis des vaines prieres que je viens de vous adreſſer ; je devois prévoir vos refus, & ne pas m'y expoſer... Je reviens à mon premier deſſein, à celui qui m'animoit lorſque j'ai demandé votre préſence... car je m'attendois à votre réponſe, le paſſé m'apprenoit ce que me promettoit l'avenir. Je n'ai plus devant moi que ce Couvent ou la mort ; mon choix eſt fait... & vous allez être contents.

A ce mot, Emilie ſe leve, court à la porte avec un mouvement de fureur, tire deux verroux qui s'y trouvoient par hazard ; certaine qu'aucun ſecours ne peut lui venir de ce côté, raſſurée de l'autre par la grille qui partage le parloir : elle place une

chaiſe contre la muraille, y monte, attache un cordon à un clou qui ſoutenoit un tableau, le paſſe à ſon cou; & ſe tournant vers ſes parens qu'elle voit immobiles d'étonnement, elle leur adreſſe de nouveaux reproches. Ils y ſont inſenſibles; ils regardent cet appareil comme une feinte dont elle veut les effrayer; ils ne cachent point ce qu'ils en penſent. Tigres, leur dit-elle, vous imaginez-vous que j'aie pu ſoupçonner un moment, que vous ſeriez ſenſibles? J'ai trop appris à connoître vos cœurs: ſatisfaites votre ambition, je n'y mettrai plus d'obſtacle... Je me tais & je meurs... Elle s'élance auſſitôt de ſa chaiſe, & reſte ſuſpendue. Ses parens effrayés ſe précipitent vers la grille, tentent de l'ébranler, pour voler à ſon ſecours. Leur trouble, leur terreur les empêchent pendant quelques inſtans de courir à la porte & d'appeller du ſecours dans le Couvent.

Ils y vont enfin : la Touriere refuſe de les croire. Bientôt elle partage leur émotion, & au lieu de marcher vers le parloir, elle s'amuſe à de vaines exclamations, à ſe faire répéter les circonſtances de cet accident affreux : elle perd autant de tems à le raconter aux Religieuſes, qui ſont accourues au bruit qui ſe fait, aux cris de Dorval, à ceux de Mariamne ; elles vont enfin à la porte du parloir, tentent en vain de l'ouvrir. Cette troupe de filles éperdues, épouvantées, n'eſt capable que de foibles efforts. Toute la Communauté ſe raſſemble à cette porte ; chacune donne ſon avis, aucune n'agit. Une Converſe robuſte arrive enfin avec une groſſe buche ſur ſes épaules ; elle en frappe la porte à coups redoublés, & parvient enfin à la briſer. Emilie eſt morte : ce ſpectacle effraye toutes ces filles, il n'en eſt point qui oſe approcher d'elle. La plus courageuſe coupe le

cordon ; sa fermeté en donne aux autres, on examine Emilie, il n'y a plus de ressource : on se hâte de la transporter dans sa chambre. Dorval, sa femme & sa fille sont dans l'accablement. Le Marquis seul est tranquille ; il fait sentir à tous ceux qui sont présens, combien il est essentiel de dérober cette funeste aventure à la connoissance du public:on frémit des suites qu'elle pourroit avoir. Les Religieuses promettent d'être muettes ; elles y sont intéressées. Dorval se retire, accablé de douleur ; sa femme la partage. Quelques mois après, ils terminent une alliance qui leur coûtoit si cher : elle accrut leurs chagrins. Ils avoient abandonné leurs richesses au Marquis, qui les dissipa : Méprisés de leur gendre, ils alloient éprouver les horreurs de l'indigence. La mort leur épargna cette derniere épreuve ; ils reconnurent que le Ciel

se

ſe chargeoit de la vengeance d'Emilie. Madame de Miranville ne jouit point de la félicité qu'elle s'étoit promiſe; elle ſe crut trop heureuſe d'avoir ſauvé des débris de ſa fortune, une penſion modique qui lui fut aſſignée dans un Couvent.



L E

LE RENDEZ-VOUS INUTILE;

CONTE.

HIER au soir on nous a fait un conte ;
Qui me parut assez original ;
Il faut, lecteur, que je vous le raconte ;
Il est très-court, & sur-tout point moral.
  Damis, Eglé, couple élégant, volage ;
Etoient unis, mais par le sacrement ;
L'amour jadis les unit davantage.
Eglé, sensible, au sortir du couvent,
Avoit aimé son époux sans partage,
Quoiqu'à la Cour: tout s'excuse à son âge ;
Damis lui-même étoit un tendre amant.
Mais tout-à-coup, sans qu'on sut trop comment,
Par ton, par air, fuyant le tête-à-tête,
Avec fracas courant de fête en fête,
Croyant sur-tout avoir bien du plaisir,
De s'adorer on n'eut plus le loisir.

Un mari mort, on ſouffre le veuvage ;
Mais quand il vit, c'eſt un cruel outrage ;
Eglé le ſent : Eglé va ſe venger.
Je vois d'ici mon lecteur s'arranger,
Et minuter le beau brevet d'uſage
Au bon Damis. Pour vous faire enrager,
Mon cher lecteur, Eglé reſtera ſage ;
Et du mari l'honneur eſt ſans danger.

Madame, un ſoir, après la comédie,
Rentre chez elle : aimable compagnie,
Cercle brillant : on apporte un billet :
Elle ouvre . . . ô Ciel ! ſottiſe de valet...
Eglé rougit, & regarde à l'adreſſe.
Or vous ſaurez que le ſuſdit poulet
Eſt pour Damis ; que certaine Comteſſe
Vers le minuit rendez-vous lui donnoit,
Et que d'un mot l'ortographe mal miſe
Peut d'un vieux Suiſſe excuſer la mépriſe.

La belle Eglé prend ſon parti ſoudain :
En un clin d'œil elle devient charmante.
Noble enjoument, gaité vive & piquante
Sont mis en jeu : le ſouper fut divin ;
Nul quolibet ; des contes agréables :
Les gens d'eſprit, les convives aimables
Etinceloient ; les ſots, les ennuïeux
Furent bruyants, ne pouvant faire mieux.

Madame avoit cette coquetterie
Qui plaît, enflamme, amuſe tour-à-tour,
Et qui permet à la galanterie
De reſſembler quelquefois à l'amour.
Or, devinez ſi chacun voulut plaire.
Mais ſavez-vous ſur qui le charme opere
Plus puiſſamment ? C'eſt ſur notre mari.
De ſon bonheur aviſé par autrui,
De la tendreſſe il a pris le langage;
Malgré l'affront de paroître amoureux,
Un air folâtre, un riant badinage,
Cachoient, montroient ſes tranſports & ſes
feux.
Chacun ſourit, on s'en va, bon voyage.
Damis eſt ſeul: voilà Damis heureux;
Même on prétend que, dans cette occurrence,
Un doux refus, une adroite défenſe
Fit d'un époux un amant merveilleux.
A pareil trait on ne pouvoit s'attendre;
Mais un mari s'étonne d'être aimé;
On eſt ſurpris, on veut auſſi ſurprendre;
L'honneur s'en mêle, on ſe trouve animé.
Damis ſe croit vainqueur de l'aventure.
Baiſſant les yeux, ſa modeſte moitié
Prend plaiſamment un air humilié;

Ecoutez-moi, Damis, je vous conjure;
Je ſens, dit-elle avec timidité,
Qu'à vous fixer je ne ſaurois prétendre;
A la raiſon je ſens qu'il faut ſe rendre,
Et vous céder à la ſociété.
Fait comme vous... O Ciel! êtes-vous folle?
Songez-vous bien?... Oui, Monſieur...; je m'immole...
Liſez... Eh bien, reprit-on d'un air doux,
Vous n'allez pas bien vîte au rendez-vous?
Qui, moi! .. J'y ſuis... le mot eſt bien aimable.
Mais ſongez-vous qu'une femme adorable,
En ce moment... Ah! du moins, écrivez.
Ecrire! quoi!... Je le veux, vous devez
Une replique à la tendre ſémonce.
Alors Damis, confus, un peu troublé,
Je ne dois rien, dit il, & mon Eglé
A tout ſurpris, la lettre... & la réponſe.



LETTRE DE PHRYNÉ A XÉNOCRATE LE PHILOSOPHE.

On ſait que Phryné étoit une Courtiſanne célèbre de Thèbes ; on ſait que Xénocrate étoit un Philoſophe auſtère de la même Ville, & qui déclamoit fréquemment contre Phryné. On ſçait encore que nos Mœurs ont un rapport ſingulier avec les Mœurs des Grecs. L'idée de cette Lettre eſt donc fort ingénieuſe ; elle appartient à un Auteur Anglois : mais l'exécution m'ayant paru médiocre, j'ai refait l'Ouvrage en entier. Si quelque Rigoriſte ſe fâchoit en liſant ce petit Ouvrage, on lui répondroit qu'il ne

doit être considéré que comme un pur jeu d'esprit. Cette réponse est bien faite, à ce que l'on croit, pour le calmer.

EN vérité, je ne m'en doutois pas. Quoi ! le grave Xénocrate a la foiblesse de médire publiquement de mes attraits ! A cela, dit-on, il joint l'orgueil de croire qu'il me blesse. Il déclame avec fureur contre l'amour & contre moi. Il voudroit détourner la Jeunesse de venir prendre chez Phryné des leçons de politesse & d'agrément... Ah ! qu'un Traité sur l'Amour est bien entre les mains d'un Philosophe !

Ecoute, mon cher Xénocrate, ne devrois-tu pas être content de bâtir l'Univers de cinq ou six façons ; d'arranger, de déranger à ton gré la forme de ce monde ? Eh ! laisse-m'en, de grace, conduire les Habitans. On t'appelle un Génie ; je n'ai jamais dit le contraire. J'ai ri

tout bas des miſeres de l'eſprit humain. Pourquoi as-tu verſé ſur moi le fiel de ton éloquence injurieuſe ? eſt-ce parce que je n'ai jamais ſongé à contrédire ta triſte ſcience ?

Idole de Thèbes, je compte mes Adorateurs par le nombre de ſes Habitans ; mon nom eſt dans toutes les bouches ; l'éclat de ma beauté attire les Etrangers & ſoumet les plus inſenſibles : toi, tu viens me livrer la guerre, parce qu'on brûle l'encens à mes pieds ; cet encens choque ton orgueil ; tu me combats pour occuper la renommée, pour augmenter ta réputation. Fort bien ! tu te flattes ainſi de pouvoir m'humilier ; mais crois-tu qu'on nous humilie ? Connois-tu l'orgueil d'une femme ? il eſt ſupérieur même à l'orgueil d'un Philoſophe ; une femme te regarde avec cette douce pitié qu'on a pour un viſionnaire. Mon cher Philoſophe, le vent emporte tes paroles, & c'eſt

aſſurément grand dommage : prête l'oreille à mes propos tout auſſi légers. Mon viſage eſt fardé, mais mon cœur ne l'eſt pas. L'expérience & la connoiſſance des hommes, m'en ont plus appris qu'à toi, qui n'as gueres vu que des Livres. Je veux bien te détromper, raiſonner avec toi... Oui, raiſonner.

Tu es Philoſophe, ou tu en fais le métier : moi je ſuis Courtiſanne ; profeſſion plus chérie, & peut-être même plus honorée. Nous nous reſſemblons un peu, je crois : tu veux être conſidéré, je veux plaire ; tu veux captiver les ſuffrages ; moi, les cœurs. Inſtruire l'Univers eſt ta marotte. Je profeſſe auſſi une certaine ſcience : mais vous la connoiſſez, ô Dieux ! c'eſt la premiere de toutes, c'eſt celle de la volupté ! Il eſt vrai que je ne ſuis pas un Perſonnage unique comme toi ; mais en récompenſe

j'ai un orgueil plus vaste & sans contredit plus légitime que le tien.

N'est-il pas vrai que tu voudrois être reconnu pour le premier Philosophe de la terre ; que tu voudrois anéantir tous les Livres qui ne sont pas les tiens ; voir tes différens systèmes tous également adoptés, & peut-être goûter, dans une mort Socratique, une glorieuse Apothéose ? Moi, plus vaine encore que tu n'es insensé, je voudrois enchaîner tous les Mortels à mon Char ; je voudrois éclipser la beauté, les graces, la jeunesse, l'espoir de toutes les femmes ; je voudrois qu'une voix générale, universelle, s'écriât : *Phryné seule est belle ! Phryné seule est adorable !* & pour dire encore plus, je voudrois te subjuguer toi-même, s'il étoit possible. As-tu jamais songé à me faire adopter tes idées ? Non, tu sentois confusément qu'elles devoient me paroître prodigieusement

ridicules. Mon cœur eſt donc plus grand que le tien ; mon ambition eſt plus noble ; elle n'eſt point fondée ſur un trône imaginaire ; elle n'a pas pour ſoutien un orgueil factice : elle eſt Fille de la Nature ; ſon triomphe eſt certain, lorſque le tien eſt réduit à vivre de fumée. Quoi de plus faux, en effet, qu'un bien qui dépend de l'opinion d'autrui ?

Qui de nous deux voit le mieux dans le cœur de l'Homme & dans le ſien propre ? Tu te ſévres de tous les plaiſirs, j'en fais un doux uſage ; tu vas par-tout cherchant toujours le bonheur, je l'ai rencontré à peu de choſe près. Tu veux vivre dans les Siécles futurs ; je vis pour le préſent, ſans renoncer, toutefois, au plaiſir d'être immortelle ; je le ſerai comme toi, je l'eſpere, ſans avoir, comme toi, conſumé ma vie dans de longs & d'inutiles travaux.

Cher Xénocrate, je voudrois te

guérir. Tu m'as intéressée par ta singularité. Nos Versificateurs sémillans, qui, dans leur folie, sont pour le moins aussi sages que toi, remplissent leurs hémistiches de mon nom : ils ne pensent point, diras-tu. Va, ils en sont plus aimables. Toi seul m'as dédaignée. J'ai souri ; mais tu as piqué ma vanité, & chez les Femmes, elle différe peu de l'amour. Je t'aime, mais sérieusent, & d'autant plus, je crois, que tu m'as été rebelle. Penses-tu, en déclamant de loin, donner des preuves de courage ? Si tu fuis le danger, tu le crains ! Arme-toi de ta morale sauvage ; enveloppe-toi de toute ton austérité, & fais une épreuve qui peut tourner à ta gloire & à ma confusion. Est-il d'illustre victoire sans péril ? Viens, ose contempler l'éclat de mes yeux, le sourire de ma bouche ; ose toucher la douceur de mes mains, tombe sur mon sein... je ferai

couler jusqu'à ton cœur l'irrésistible volupté ; & s'il s'y refuse, alors tu pourras mépriser l'amour, ses vains plaisirs, mes charmes & leur pouvoir ; alors ton insensibilité justifiera ta farouche éloquence ; alors je m'avouerai humiliée... Mais tremble jusqu'à ce moment ; tant qu'on porte un cœur animé par la vie, on doit craindre qu'il ne le devienne par l'amour. Combien j'ai vu de ces superbes Mortels, si fiers, si dédaigneux, renversés à mes pieds ! Un regard a confondu leur orgueil, un sourire a égaré leur raison. Ne t'enorgueillis point de la tienne ; pourquoi n'auroit-elle pas son foible, & de quel droit insulterois-tu à celle d'autrui ?

Tu le vois, j'ai reçu de la Nature un cœur franc. Je pouvois, à l'exemple de tant d'autres, le rendre hypocrite, & déguiser ses mouvemens. J'ai méprisé cette contrainte & cette bassesse. J'ai suivi mes goûts, mes

caprices, ma folie. Je me ſuis épargné de cruels combats. J'ai rejetté l'empire de l'opinion. Heureuſe alors, & de ce même inſtant, ma beauté, par degrés célebre, m'a ſoumis tous les cœurs.

Tous les cœurs ! mais non le tien, cruel ! Je ne te le cache pas, je ſerois orgueilleuſe d'adoucir, par le commerce des graces, ton auſtere philoſophie, d'humaniſer ta ſageſſe, & de te faire avouer, qu'il n'eſt gueres que le plaiſir, qui ait quelque réalité dans le monde.

Mais peut-être es-tu né avec un cœur inſenſible ; il en eſt tant ! Tu n'as, peut-être, jamais ſenti cette vive étincelle qui fait éclore les douces paſſions. Tu étois, peut-être, deſtiné à donner au Monde, par ton flegme, un ſpectacle riſible. En ce cas, ſuis tes faciles projets ; ayes toute la vertu d'une ſtatue de Praxiteles ; tonne du haut de ton Olympe

contre nos plaiſirs ; j'applaudirai la premiere à ton juſte courroux : mais ſi ce n'étoit auſſi qu'un rôle ſingulier que tu vouluſſes jouer ; ſi, las & fatigué en ſecret, tu gémiſſois ſous le maſque rigoureux que tu t'es impoſé, avoue que tu n'es qu'un malheureux ſuperbe, martyr de ton oſtentation & dupe de ta vanité.

Je n'aime point qu'un homme faſſe le demi-Dieu. Quelle fureur de vouloir ſe diſtinguer, lorſqu'il eſt ſi doux d'être ce que l'on eſt en effet ! Eh ! cher Xénocrate, profite mieux de tes beaux jours ; joui des plaiſirs que les Dieux t'accordent. Crois-tu que ce front pâle, cet air morne & chagrin, cet œil auſtere, que remplit un feu ſombre, ſoient plutôt l'enſeigne de la ſageſſe, qu'un viſage ſerein, un ſourire heureux, un œil étincelant d'une joie douce ?

Ne voulois-tu que te faire un nom ? Tu pouvois te diſtinguer par le rare

talent de créer de nouveaux plaisirs ; d'inventer de nouvelles fêtes, de former des jeux nouveaux. L'art d'être aimable est l'art le moins cultivé. Vois la gloire d'Anacréon ! elle est pure, radieuse, universelle ; elle pouvoit te tenter... Où est son successeur ? Hélas ! je le cherche vainement dans la Secte même d'Epicure. Je te plains d'avoir abandonné cette route semée de fleurs. Tu as un esprit facile, original, de l'ame, sur-tout de l'imagination ; de l'imagination ! Oh ! je le sais mieux que toi tout ce que tu perds.

Si tu es Philosophe, pourquoi calomnies-tu la beauté ? la beauté ! chef-d'œuvre de la Nature, félicité des Mortels, ascendant vainqueur de tous les Etres sensibles ! Quoi ! tu seras charmé des perfections qui se trouvent dans chaque espece, hormis dans la tienne ! tu admireras des êtres inanimés ! tu parleras avec

transport d'une Vénus, & tu feras fans ame à l'afpect d'une belle femme ! ces rapports enchanteurs qui s'uniffent pour former un tout parfait, te trouveront fans fentiment ! Autant vaudroit ne pas exifter, que de n'être pas en état de connoître que la beauté eft la divinité chere & puiffante, qui, par l'attrait du plaifir, foutient, anime, embellit, & reproduit la Nature.

Philofophe infenfé ! fi tous les hommes te reffembloient, tu n'aurois bientôt plus d'Auditeurs qui, dans un âge encore imbécille, t'entourent, t'écoutent, applaudiffent à tes grands mots, fans les entendre : ah Xénocrate ! ils fuivent tes Leçons pendant trois longues années, & au fortir de ton Ecole, un coup-d'œil les foumet tous à mes pieds ; oui, tous abjurent.. Je pourrois ici te railler ; mais en bonne-foi, je me fens trop fupé-

fieure, & je ſuis quelquefois généreuſe.

Que nous différons de ſyſtême ! Autant es-tu ſévere, triſte & dur ; autant je me fais gloire d'être douce, gaie, complaiſante. Tu as dû remarquer que les ames ſenſibles te fuient & te redoutent. Rigoriſte implacable, rien n'adoucit ta farouche âpreté. Ennemi des plaiſirs, ennemi de notre bonheur, ta morale cruelle attriſte & flétrit le cœur. Barbare ! veux-tu nous priver du doux ſentiment de notre exiſtence ? Et pour qui ſont faits l'azur des Cieux, l'ombrage des bois, le parfum des fleurs, les rayons d'un beau jour, le calme paiſible d'une belle nuit, ſi ce n'eſt pour les Amans ? Quoi ! l'Univers brillera du plus vif coloris ; l'encens du plaiſir parfumera les airs ; la Nature, mere tendre & ſage, aura verſé tous ſes dons d'une main libérale ; nous cueillerons les roſes de la

volupté ; nous nous couronnerons de ſes fleurs paſſageres, nous nous promenerons dans un Palais enchanté ; & toi, cruel, tu viendras détruire cette douce magie, tu diſſiperas notre riante illuſion, tu nous feras friſſonner avec tes préceptes ſauvages ; tu nous environneras d'images lugubres !... Ah ! laiſſe-nous nos erreurs, elles ſont préférables à tes triſtes vérités.

Si tu n'as pas encore connu une Femme ſincere, tu la trouveras en moi. Je n'ai aucun intérêt à me déguiſer. Je me trouve diſpoſée à t'aimer, parce que je me flatte de te donner une ame nouvelle. J'ai des richeſſes, du goût, du crédit : crois-moi, j'ai même aſſez d'eſprit pour te combattre & t'amuſer. Je t'apprendrai l'art de plaire, ſur-tout celui d'être heureux. Tu m'accoûtumeras à réfléchir, s'il eſt néceſſaire. Tu deviendras un Philoſophe gai, phé-

nomene aussi rare qu'intéressant. Tu diras que je suis légere ; ah ! si tu savois ce que vaut l'éclair d'une folie ; quel est le sublime d'un bon mot ; l'autorité d'un propos extravagant ; ce qu'annonce de profond un éclat de rire... Cher Xénocrate, voilà une science profonde où tu n'es pas encore initié. J'ai le don merveilleux d'instruire ; je te rendrai beaucoup plus savant que tu ne l'es ; tout mon art ne consiste qu'à faire oublier mille choses étrangeres au bonheur.

Je prévois tes objections ; les plaisirs fuyent comme l'ombre ; c'est un éclair qui passe, une fleur qui tombe, un court enchantement qui s'évanouit ; c'est... hélas ! oui, tu as une fois raison. L'homme envieroit-il la félicité des Dieux, si toujours dans l'âge de son printems, il savouroit les plaisirs de cette aimable saison ? Je l'ai passé cet âge heureux ! triste expérience, que tu coûtes cher ! ce

n'eſt qu'aux dépens d'un bien qui nous échappe à chaque inſtant, que nous apprenons l'art d'en jouir. Mais plus la vie a d'amertume, plus le plaiſir qui nous aide à la ſupporter a de charmes. Je chériſſois la volupté, aujourd'hui je l'adore. L'yvreſſe & le délire ne regnent plus dans mon ame, elle eſt remplie d'un ſentiment plus doux & plus délicieux. Momens fortunés! le ſage doit vous ſaiſir : car hélas ! une fois échappés vous ne revenez plus. Le fardeau de la vie devient plus péſant chaque jour ; on n'a point ſu jouir, ſoit par crainte, ſoit par foibleſſe ; on pleure alors, on gémit, on déteſte ſon exiſtence ; & pourquoi ? parce qu'on n'a point profité de ces momens rapides que les Dieux avares nous avoient accordés. Habitans de la terre, cueillons, cueillons les fleurs dont cette prairie eſt émaillée ; pourquoi nous forger des fantômes hi-

deux ? Où eſt le mal que nous a fait la Nature ? C'eſt nous qui nous trompons nous-même ; c'eſt notre raiſon menſongere qui nous fatigue & nous tourmente ; que plutôt notre imagination dore, embelliſſe la ſurface des objets, nous ſerons heureux par elle. Le ſentiment vif d'un bonheur préſent nous fera braver un obſcur avenir ; pour moi, que la mort vienne à me ſurprendre, je lui dirai avec courage : frappe, j'ai prévenu tes coups, j'ai connu tout ce que tu pouvois m'ôter.

Cruel Philoſophe ! c'eſt toi qui me fais parler de la mort. Le voile noir de la mélancolie défigure à tes yeux tous les objets de la nature ; tu ſembles n'écrire qu'à la lueur d'une lampe ſépulchrale ; ta voix attriſtante reſſemble à la cymbale funebre ; tu ne te promenes qu'au milieu des tombeaux ; là ton œil ſe plaît à contempler d'avance les générations futu-

res, éparses dans la poussiere. Le spectre du trépas est ton compagnon favori... Tu nous trompes, effrayant Moraliste, tu resserres, tu flétris notre ame, tu nous empêches de vivre.

Puissé-je bannir à jamais tes rêves fantastiques ! tout se présente à toi sous un jour faux & trompeur ; je ne te parle pas des reproches injustes que tu oses me faire ; j'ai ri du portrait, que, malgré ta rudesse philosophique, tu t'es égayé à faire de ma personne. Mais on se trompe facilement au fond de son cabinet, surtout lorsque l'orgueil conduit le pinceau. Tu me représentes comme une Femme sans pudeur, effrontée, perfide, & qui n'aime qu'elle-même : avant de te répondre, il faut que je te punisse ; & tu écouteras patiemment ma dissertation sur l'amour, puisque tu m'as mise de si mauvaise humeur.

Tu appelleras l'amour un ſentiment ou un beſoin, peu m'importe. La Nature (oſe la blâmer) a voulu que la ſource de tous nos biens réſidât en nous-mêmes. Ce ſont nos beſoins qui ſont nos plaiſirs. Ils ſont attachés à nos ſens, & chaque partie de nous a les ſiens ; rougis pour l'Homme... Il ne ſauroit changer. Tu ne détruiras point cet inſtant puiſſant qui rapproche deux ſexes dépendans l'un de l'autre : ils ſont dépendans, & ils frémiſſent de l'être. Il ſubſiſte entr'eux une diviſion ſecrette. L'un veut tyranniſer, l'autre ſe refuſe à l'eſclavage. On ne conçoit pas comment deux êtres ſi différens, ſi oppoſés, ſe reſſemblent, étant nés l'un pour l'autre. Quelqu'un les a très-bien définis, deux ennemis qui ne pouvant vivre ſéparés, en viennent aux accommodemens. L'attrait du plaiſir acheve le traité. Son échange mutuel entretient la paix & la concorde.

corde. L'attrait cesse-t-il, la guerre recommence. Il falloit, Xénocrate, que la Nature déployât toute la magnificence de son pouvoir, que d'une main prodigue elle embellît le plaisir de toutes les ressources de son art, afin de réunir des cœurs en qui le sentiment primitif de la liberté auroit été plus fort que le sentiment de la volupté. Graces à ce puissant ressort, la Nature n'a point manqué son but. L'Homme est heureux quand il veut l'être, quand il s'en rend digne. Quiconque se refuse aux plus douces impressions, & rompt le sage équilibre de la Nature, est malheureusement né ; sombre & chagrin, il mettra sa gloire à anéantir son être & il y réussira pour son malheur. Ce n'est pas pour lui que l'Aurore déployera ses riches couleurs ; que les paisibles rayons de l'Astre des nuits formeront un obscur & doux mélange sous les berceaux solitaires. Ah!

que deviendroit la scène du Monde ; sans la puissance victorieuse de la beauté ?

Dis-moi maintenant, pourquoi l'amour fait-il le bonheur de tous les autres êtres, & le malheur de l'Homme seul ? C'est que l'Homme seul en a fait un mystère. Inquiet & jaloux, il n'a point vu que sa tyrannie retomberoit sur lui-même. Superstitieux, il ne s'est livré qu'en tremblant au plus doux sentiment. Il a cru voir les Dieux lui redemander compte de ses plaisirs. Tandis qu'il honoroit le carnage, il a deshonoré la tendresse. Il a environné l'amour de loix, de chaînes, de préjugés. D'une passion simple, il en a fait une passion composée. Il y a fait entrer la vanité, l'orgueil, les convenances, l'ambition. De libre & de folâtre qu'elle etoit il l'a rendue sérieuse & terrible. L'amour n'étoit qu'un badinage voluptueux ; il enflammoit au

hasard ; heureux & léger, il jouissoit & s'envoloit. Tel il est de sa nature. Aujourd'hui, gémissant dans la contrainte, nos loix bisarres l'ont fait redoutable. Il aiguise des poignards & les remords cent fois plus cruels, qui déchirent le cœur des Humains. Qu'ai je fait ? j'ai eu pitié de son enfance, indignement maltraitée ; je lui ai rendu sa liberté primitive ; je l'ai abandonné à son penchant vagabond ; je l'ai réduit à sa juste valeur ; ainsi je l'ai privé de cette activité terrible qui le rendoit funeste. C'est dans mes bras qu'il est vif, volage, libre dans son essor ; il me consume d'une douce flamme, mais qui ne dévore pas ; il anime mon cœur, mais sans le troubler ; il m'enchante sans me séduire ; il est à mes ordres, & je ne suis point son esclave ; les chaînes dont je le captive sont celles du plaisir.

Xénocrate, crois que la vraie vo-

lupté est amie de la pudeur ; crois que pour mon propre intérêt je ne sais point m'avilir. L'Amant heureux qu'enflamment mes caresses, sait toujours me respecter. Au moment de son triomphe, il ne s'imagine plus avoir de rivaux. Son bonheur dépend de moi, & il a sû le mériter. Toujours semblable & jamais la même, variée dans mes goûts & dans mes plaisirs, je trompe & ne suis point perfide ; j'enchante plusieurs cœurs qui tous m'adorent sans jalousie ; je sais les rendre également heureux. Je multiplie ainsi le bonheur dans la race infortunée des Hommes ; mais si j'aime le plaisir, je hais la licence. Va, je connois mieux que toi les limites qui séparent la volupté de la débauche. Va, si j'avois pû rougir une seule fois dans ma vie, je ne serois plus heureuse, & le vice est trop affreux pour qu'il ne me soit pas toujours en horreur.

Je suis inconstante ! pas plus que le plaisir : comme un amateur de peinture panche tantôt pour Euphranor, tantôt pour Parrhasius, puis se sent entraîné vers Timante, & sans être infidele adopte bientôt avec transport la touche divine de Xeuxis ; de même la beauté, l'esprit & les graces me tiennent d'abord en suspens & m'enchantent ensuite tour-à-tour. Tout ce qui est aimable doit être aimé. Par quelle injustice dédaignerois-je ce qui mérite d'être admiré ? Un cœur sensible est un cœur équitable. Il ne rejette rien de tout cequi a droit de le toucher. D'ailleurs ton sexe est l'excuse du nôtre ; le goût inconstant des hommes parle pour nous, & leur foiblesse, je crois, nous justifie assez. La beauté n'est point faite pour être obscure, ni pour se borner solitairement aux regards d'un seul homme : c'est une fleur adorable qui sous un Ciel libre

& pur doit charmer les yeux de l'Univers.

Je n'aime que moi, diras-tu ; tu te trompes : j'aime mes Amans & très-sincérement. Ils ne peuvent me tromper, ni m'abuser ; ils sont vrais dans leurs transports, comme je le suis dans les miens. Loin de nous le déguisement, la feinte ou l'artifice ! Nous goûtons sans trouble les délices réservés au véritable amour. Que de plaisirs précédent celui qui les couronne tous ! Quand la source en est dans le cœur, elle est intarissable. Je te dirai plus, si pourtant tu peux comprendre ce que je vais te dire ; le calme heureux de nos sens donne une pointe nouvelle à la sensibilité du cœur : il cherche un charme plus doux, plus pénétrant que celui de la volupté. Il veut être rempli ; il éprouve le besoin du sentiment, & voilà ce qui verse une infinité de douceurs sur tous les momens de notre vie.

Xénocrate, tout Juge sévere que tu es, si tu descends dans le cœur de l'homme, si tu sais y lire, je ne redoute point ton œil scrutateur. Abaisse ce vol sublime qui cherche une perfection chimérique, examine & prononce. Pourquoi le vulgaire me hait-il ? C'est que je vis librement ; il voudroit me punir de mon bonheur, il n'a pas le courage de m'imiter. La jalousie est le vice secret de l'homme ; elle enflamme naturellement ses esprits. L'image des plaisirs que je goûte, trouble des cœurs tristement vertueux & plongés dans leurs sages ennuis. On met quelques foiblesses au rang des plus grands crimes ; mais le plus grand de tous est sans doute de surpasser les autres en agrémens, comme en voluptés. Les Femmes s'élevent avec fureur contre moi ; elles ont raison ; je leur enleve beaucoup d'Amans ! Un Cynique qui, ayant faim, voit une

table bien servie où il n'est pas invité, doit déclamer contre la bonne chère, cela est dans la regle.

Toi, qui probablement n'es point jaloux, tu devrois rire de mes folies. Crois-moi, garde ton mâle courroux pour d'autres coupables. Tonne contre les obscurs persécuteurs, les tyrans fanatiques, les heureux concussionnaires, qui ravissent le pain à la bouche de l'indigence affamée, voilà les monstres de la Patrie. Livre-les à l'opprobre de l'Univers; écrase-les de tes foudres: chacun applaudira à la noble véhémence de ton zèle.

Mais moi, quel tort ai-je fait à la Société? Je suis sans vertu! Philosophe; eh! dis-moi, qu'est ce que la vertu? Seroit-ce de ne point errer? cela est impossible même à toi. Il ne nous reste donc qu'à diminuer la source de nos erreurs. Tel est le partage de notre foiblesse. J'ai peut-être

trop suivi la pente facile des plaisirs. Je ne connois pas ce devoir austère qui remporte des victoires cruelles & souvent inutiles. Je serai moins parfaite qu'une autre, d'accord. Cependant je guéris plus de vices, disons-mieux, je guéris plus de ridicules que la Femme la plus sage & la plus éloquente de Thèbes. Oui, j'ai changé plus de cœurs, que ta bouche n'a proféré de sentences; les avares, les orgueilleux, les fats, viennent prendre chez moi des leçons de générosité, d'honnêteté, de bon sens. Je ne me vante point d'avoir soulagé des malheureux, c'est un devoir plutôt qu'une vertu; mais je croirois faire un crime de sentir mon cœur attendri pour eux, & de résister à la voix qui me parle en leur faveur. Je fais le bien que je puis; si j'ai des défauts, je tâche du moins de les rendre aimables.

Telle est ma Philosophie, Xéno-

ɛtate : je la crois d'autant plus vraie, qu'elle eſt ſimple, douce, aiſée analogue au cœur de l'homme. J'oſe ajoûter qu'elle eſt cachée dans le cœur de tous. Je révele tout haut un ſecret que chacun avoue tout bas. Les Humains ſe tourmentent à concilier leurs Loix biſarres & leurs penchans infortunés. J'ai trouvé le ſecret heureux de mépriſer ces phantômes menaçans qui s'oppoſent au bonheur ; ils ſe ſont diſſipés, & la Volupté, Reine de l'Univers, a reçu mon libre hommage.

Si tu es Philoſophe, tu adores la liberté ; le Sage eſt un être indépendant de cette foule de petites loix, inventées & ſuivies par la multitude des ſots. Mon Palais peut être regardé comme le Temple où regne cette aimable Divinité, que chérit tout Homme ſenſé ; là, les chefs-d'œuvres des beaux Arts ſe trouvent raſſemblés. Chacun y ſuit ſes goûts.

Le Chant, la Danſe, la Poëſie, quelquefois même la Philoſophie, (qui paſſant par une imagination vive & riante, n'a plus le ton rude de la farouche & fière raiſon) rencontre tour-à-tour des Amateurs délicats & non moins paſſionnés. L'Homme y dépoſe ſon maſque, & permet à ſon eſprit de prendre un libre eſſor. Les Graces y paroiſſent ſans apprêts. On rit, on plaiſante, on effleure mille ſujets, & c'eſt aſſez pour les approfondir. Les heures fuyent ; mille plaiſirs variés flattent les ſens, & tous les cœurs s'ouvrent à la joie, dans ce doux tumulte où préſide l'enjouement & d'où ſont bannis la contrainte & l'étiquette.

Allez maintenant, jeuneſſe oiſive & trompée, allez ſoupirer aux pieds de la Sageſſe ; perdez un tems précieux, gémiſſez dans la contrainte, encenſez la froideur, flattez les appas d'une beauté vulgaire, qui don-

nera mille préliminaires à la dignité du ſacrifice dont elle hauſſera faſtueuſement le prix, qui vous ſéduira avec un art, dont, pour comble de ridicule, vous appercevrez toute la fauſſeté : allez, cœurs ſans expérience, ſoyez toujours dupes de vos feux ; eſclaves efféminés, eſclaves volontaires de mille caprices étudiés, vous êtes bien nés pour porter ces chaînes auſſi futiles que péſantes !

Mes Amans, gens d'eſprit & preſſés de vivre, ne jouent pas ce rôle ridicule : ſagement avares du tems, ils ne me regardent point comme une idole devant laquelle doit fumer un perpétuel encens. Ils ne me prodiguent pas ces hommages, ces petits ſoins, ces aſſiduités, ces fadeurs, ce mélange ennuyeux qui file les éternelles journées des Amans novices. Ils ſont Hommes, ils ſont Citoyens, & ſe doivent avant tout à leurs emplois, à leurs talens, à

la Société. Ils m'estiment, parce que je ne les asservis pas ; ils m'aiment, parce que je n'exige jamais que leur volonté. J'ai avec eux cette aisance qui leur plaît, & cette franchise qui les étonne.

Oui, Thèbes devroit élever des Statues à Phryné : car qui sert mieux qu'elle la Patrie ? Elle s'occupe aussi sérieusement de la République que de ses cheveux. Elle idolâtre les Héros ! Ceux qui ont versé leur sang dans les combats deviennent ses plus chers Favoris ; c'est alors qu'elle gémit, & qu'elle se plaint aux Dieux de n'être pas plus belle, pour récompenser plus dignement d'aussi braves Guerriers. Elle acquitte la dette de plaisirs que tout Etat doit à un Grand Homme. Elle l'honore, & le reçoit comme Vénus, dont elle est l'heureuse rivale, recevoit le Dieu Mars.

Ton nom est illustre, Xénocrate,

On t'a qualifié d'Homme de génie...
C'en est assez : Phryné t'aime ; elle a un foible pour tout Homme célèbre. Tu as refusé des Rois qui t'appelloient ; je n'ai heureusement ni Sceptre ni Couronne ; viens dans mon Palais, tu n'y rencontreras ni le faste, ni l'orgueil des Monarques. Socrate alloit chez Aspasie, & ce trait n'a fait qu'ajoûter à sa gloire. Viens, tu réformeras mon luxe odieux ; tu déclameras à ton aise ; tout me paroîtra charmant de ta part ; je te respecterai même si tu l'exiges ; j'écouterai jusqu'aux leçons de ta Philosophie : peut-être en échangeras-tu quelque chapitre contre la mienne.

Allons, brave Philosophe, mets-toi sous les armes. A table, je veux te voir à mes côtés ; si tu ne succombes pas à des attraits périssables, je ne suis pas absolument dépourvue de ceux de l'esprit. Tu m'entendras philosopher ! Si par hasard j'étois

aussi raisonnable que je te parois folle ; si j'étois aussi sévère que toi sur bien des articles, tu serois fort étonné, je pense. Je te fais horreur de loin ; de près, tu me trouveras peut-être charmante. Tu me crois livrée au vice : je ne le suis peut-être qu'à la folie. Eh ! qui n'a pas la sienne ? Je t'aime, je te le dis, tu peux en tirer vanité ; je prétends te plaire, parce que tu me plais beaucoup. Voici une bien longue Epitre que je t'écris ; mais aussi tu n'es pas un Homme du monde & qui entende à demi-mot ; j'ai voulu un peu imiter ton bavardage : cependant je finis..... Viens, mon cher Xénocrate ; il faut que je renvoye tous mes Amans, que je mette le feu à mon Palais, que, nouvelle Hypparchia, je porte la besace à tes côtés, que j'endosse enfin le manteau, ou que tu avoues dans mes bras, que la Volupté est la chose du monde la plus essentielle à un être raisonnable. Adieu.

LE PERE MENTOR,

Par Madame de Puisieux.

MONSIEUR de S. Olban, Président d'un Siege Royal de Province, étoit resté veuf, n'ayant qu'un fils âgé de six ans : cet enfant le consola en partie de la perte d'une femme qu'il adoroit ; & il résolut de prendre soin de son éducation, croyant qu'un pere ne pouvoit abandonner cet objet important, sans être indigne du nom de pere & de citoyen.

Le jeune de S. Olban étoit né avec tous les avantages que la nature avare ne distribue qu'avec beaucoup d'œconomie sur plusieurs ; il joignoit à la figure la plus aimable un caractere doux, & à un esprit pénétrant une ame élevée. Son pere étoit resté avec une fortune bornée, qu'il ne pouvoit

augmenter dans l'état qu'il tenoit de ses ancêtres : sans ambition, sans desir d'acquérir pour lui-même, il sentoit que son bien ne suffisoit pas au bonheur de son fils ; il espéroit que quelque circonstance heureuse supplééroit à ce qui lui manquoit : en attendant il falloit remplir les devoirs du plus tendre & du plus éclairé des peres. Il ne voulut se reposer sur personne du soin d'élever son fils. Il n'étoit pas d'une naissance qui fait souvent de la créature la plus méprisable un objet imposant ; mais il étoit assez bien né pour ne point trouver d'obstacles à son avancement.

M. de S. Olban se garda bien d'envoyer son fils étudier à cinquante lieues de lui une langue qu'il croyoit très-nécessaire, vu l'état qu'il lui destinoit, mais qu'il pouvoit lui apprendre chez lui sans risquer de l'abandonner à tous les vices, en l'éloignant

de dessous ses yeux. Il engagea un pauvre Prêtre, Vicaire d'une paroisse, de s'attacher à son fils ; il connoissoit ses moeurs, & sa capacité pour l'instruction qu'il en exigeoit. Le jeune de S Olban croissoit, & montroit les plus heureuses dispositions ; porté naturellement au bien, il n'avoit besoin que d'être instruit de ses devoirs pour les remplir ; soumis envers son pere, reconnoissant envers son Précepteur, il y avoit peu d'occasions où l'on pût le reprendre, excepté sur les leçons de Grammaire qui l'ennuyoient & le gênoient extrêmement : mais un mot sévere de son Précepteur le contraignoit d'apprendre ; & il sut assez de latin à quatorze ans pour entendre les Auteurs : c'étoit tout ce que son pere demandoit, parce qu'il avoit dessein de lui inspirer assez d'émulation pour qu'il se portât de lui-même à l'étude ; & à

mesure que son entendement se formoit, on proportionnoit les connoissances qu'on vouloit lui donner.

Ce que M. de S. Olban avoit le plus à cœur étoit d'inculquer à son fils des principes solides qui pussent demeurer fortement imprimés dans son esprit ; il étoit nécessaire de ne point l'ennuyer. Il imagina tous les moyens de rendre ses instructions agréables : chaque jour il y avoit pour le jeune de S. Olban des amusemens relatifs à son âge ; les promenades dans la belle saison ; les compagnies & les jeux d'exercice l'hiver ; des récompenses à ses succès ; des mortifications quand il manquoit à quelque chose d'essentiel ; voilà la méthode que M. de S. Olban suivoit pour porter son fils à la vertu. Son Précepteur avoit ordre de ne jamais le quitter quand il étoit avec des jeunes gens de son âge, & de lui faire remarquer les fautes qu'ils avoient faites. Leurs pa-

rens étoient jaloux des graces, de la politesse du jeune de S. Olban, & murmuroient, sans bien savoir pourquoi, de l'éducation cultivée que son pere lui donnoit. Leurs fils étoient si différens, qu'ils ne pouvoient comprendre pourquoi étant aussi bien nés, ils ne lui ressembloient en rien. Le jeune de S. Olban commença dès-lors à éprouver l'effet de l'envie; car malgré l'amour-propre on ne peut se dissimuler ses propres défauts, & les vertus qui sont dans les autres: l'on pousse même l'injustice jusqu'à être jaloux des belles qualités qu'on remarque en eux, sans vouloir rien faire pour les acquérir. Les jeunes gens de la ville cherchoient querelle tous les jours à de S. Olban; on lui reprochoit qu'il étoit fier, qu'il faisoit l'important; & cependant il n'étoit que décent & modeste: pendant qu'ils étoient lourds, gauches, sournois, de S. Olban étoit leste, avoit

l'air noble & honnête. Son pere en faisoit ses délices, & voyoit croître ce fils précieux avec une satisfaction qui le payoit de toutes les allarmes qu'il avoit essuyées, & des vertus qu'il avoit exercées : il ne pensoit qu'avec une mortelle inquiétude au moment de s'en séparer : cette pensée le détermina à prendre des arrangemens pour le suivre à Paris, où il étoit nécessaire qu'il vînt faire son Droit, & se perfectionner dans les talens que son pere n'avoit pu qu'ébaucher en province, faute de bons Maîtres. Il avoit seize ans, il falloit décider son état ; & il étoit tout naturel de lui donner celui de son pere.

Soumis, craintif, mais sincere, il hésita longtems à déclarer son goût fort éloigné de la Robe. M. de S. Olban, persuadé qu'il n'avoit qu'à desirer pour être obéi, ne l'avoit point encore pressenti sur un sujet aussi intéressant. Cependant son fils

devenoit rêveur & triste ; son Précepteur qui avoit sa confiance, ne fut pas longtems sans apprendre son secret. Mon pere, lui dit-il, veut que je me mette en état de prendre sa Charge ; il me faudroit des dispositions que je n'ai pas, & je vous avoue que je me sens pour cet état une grande répugnance ; voilà le sujet de ma tristesse ; je crains de causer du chagrin à mon pere en m'opposant à ses volontés ; il compte sur moi, & je sais ses intentions. L'Abbé le rassura, & se chargea de dire à M. de S. Olban la cause de son chagrin. Il alla le trouver dans son cabinet, & le surprit étrangement par cette déclaration.

Le Président rêva un moment, & dit, avec un soupir : Je suis réellement fâché de ce que mon fils n'a pas assez de confiance en moi pour me dire ce qu'il pense. Croit-il que je veuille jamais le contraindre sur le choix de son état ? s'il en préfere un qui soit

oppofé à fes intétêts, ou à fa conf-cience, je me contenterai de lui en repréfenter les inconvéniens ; & je me trompe fort, ou il cédera à mes raifons : mais comme fon bonheur a toujours été l'objet de toutes mes penfées & de toutes mes réfolutions, qu'il foit tranquille ; dites-lui de venir. Le Précepteur fortit & alla annoncer à fon Eleve qu'il pouvoit fe préfenter avec affurance devant le meilleur des peres.

De S. Olban vint d'un air timide, mais fatisfait ; fon pere lui tendit les bras & le tint ferré quelques momens fans rien dire. O, mon fils, lui dit-il enfin, avois-je mérité cette réferve ! Je craignois de vous déplaire, reprit de S. Olban attendri, & ce n'eft qu'en rougiffant que je fens quelque répugnance à remplir vos intentions : mais, mon pere, je viendrai à bout de me vaincre... Non, non, reprit M. de S. Olban, jamais je ne contrain-

trai vos penchans, quand ils ne blesseront ni les vertus, ni les préjugés respectables. Je ne demande point le sacrifice de vos répugnances : mais raisonnons ensemble & voyons si l'on peut àccorder vos sentimens avec vos intérêts.

Vous savez que notre fortune est bornée ; il y a deux cens ans que la Charge que je possede est dans notre famille ; je ne pouvois y acquérir du bien : je n'ai donc que celui que j'ai reçu de nos ayeux ; j'ai préféré la vertu aux richesses, en épousant votre mere ; ainsi sa dot ne peut point augmenter votre fortune. De S. Olban avoit écouté son pere avec attention : mais pressé de répondre sur ses desseins, il avoua qu'il ne se sentoit point de goût ni de dispositions pour la Magistrature, que même s'il avoit été contraint à prendre ce parti, il n'auroit obéi qu'avec une extrême répugnance. Il n'y faut

plus

plus ſonger, reprit M. de S. Olban; mais ſi j'ai la complaiſance de ne point vous gêner là deſſus, j'eſpere que vous aurez celle de ne point choiſir le parti des armes : il faut laiſſer ce métier à la Nobleſſe; votre naiſſance ne l'exige pas, & votre éducation vous en éloigne : la Finance eſt encore moins conforme aux principes que vous avez reçus; il ne vous reſte que des Charges qui n'exigent ni ſcience ni travail : voudriez-vous, mon fils, me donner le chagrin de vous voir inutile à la ſociété, après vous avoir élevé pour en faire un jour l'honneur ? Le jeune de S. Olban ſurpris de ces objections, ne ſavoit que répondre. Son pere appercevant ſon embarras : Ce n'eſt point en un jour, lui dit-il, que l'on prend un parti ſolide : je vous laiſſerai tout le tems néceſſaire pour y penſer : ainſi changeons de diſcours; mais ayez, mon

fils, à l'avenir plus de confiance en votre pere.

De S. Olban s'occupa beaucoup de la conversation qu'il venoit d'avoir ; il ne voyoit aucun état pour lui qui fût convenable que celui qu'il réfusoit : quelquefois il étoit tenté de céder aux considérations qu'on lui faisoit appercevoir ; son éloignement l'emporta sur ses sages réflexions : il falloit un parti cependant ; celui de ne vivre que pour lui en se livrant aux Lettres, & de rester inutile dans le fond de sa province, lui paroissoit indigne d'un homme d'honneur : d'un autre côté, il n'étoit pas sans ambition ; il eût bien voulu acquérir de la fortune & de la réputation, deux choses souvent incompatibles. Son esprit étoit embarrassé de toutes ces idées ; son Précepteur n'étoit pas capable de terminer ses incertitudes en l'éclairant dans cette route obscure & difficile.

Il fut quelque tems ſans faire de réponſe à ſon pere, qui voyant ſon indéciſion, l'aidoit par ſes conſidérations détournées, à ſe déterminer. De S. Olban voulut lui dire au moins ſon embarras. Enfin ne pouvant demeurer dans cette ſituation d'eſprit, il ſaiſit un jour de promenade, où il étoit ſeul avec ſon pere & lui tint ce diſcours.

Vous m'avez fait voir, mon pere, les inconvéniens de preſque tous les états; n'étant pas né pour aſpirer à celui qui en me rendant utile au bien public aſſureroit ma réputation & ma fortune, il faut au moins que je me livre au plus honnête & au plus laborieux : jè me ſens de l'inclination pour les matieres politiques; ne pourrois-je pas tenter la voie des négociations ? M. de S. Olban, qui n'avoit pas prévu cette alternative, fut un peu ſurpris; mais bientôt revenant à lui, & ſatisfait d'un parti

auſſi important, loua beaucoup ſon fils de l'avoir imaginé. Ce n'eſt pas aſſez, dit ce digne pere, de deſirer d'être utile;il faut encore des diſpoſitions & une grande facilité pour l'état que vous choiſiſſez; il faut acquérir des connoiſſances profondes; il eſt néceſſaire de commencer de même, que ſi vous vous deſtiniez à remplir une Charge de Magiſtrature, c'eſt-à-dire, par l'étude des Loix; enſuite il faudra vous appliquer à connoître les différens intérêts des Princes de l'Europe, examiner les reſſorts qui font mouvoir les différens Gouvernemens,pour ſaiſir dans les occaſions ce qui peut être avantageux au Prince qui pourroit vous charger un jour de ſes intérêts: ſongez cependant avant que de vous livrer à un travail auſſi long & auſſi pénible, à ſonder vos diſpoſitions: vous aurez des facilités,pour réuſſir,que d'autres n'ont pas,ayant dans notre famille des

personnes qui ont acquis de l'honneur dans le parti que vous voulez embrasser ; & il en reste encore qui pourront vous instruire & vous aider aussitôt que vous serez décidé. C'étoit cette espérance qui avoit déterminé le jeune de S. Olban à préférer le parti des Négociations.

Ayant persisté dans ce dessein, M. de S. Olban ne voulut s'en fier à personne pour conduire son fils à Paris, s'arrangea de sa Charge, & partit quelques mois après ; il procura au Précepteur un bénéfice, & lui laissa le soin de sa maison, celui de faire payer les fermiers, & de lui envoyer de l'argent.

Sa premiere démarche en arrivant à Paris, fut de conduire son fils dans sa famille. Ses parens occupoient des postes honorables : ils s'empresserent de faire voir le monde au jeune de S. Olban, qui ne se trouva déplacé nulle part. On le trouva très - formé

pour un homme de province ; seulement on prit sa douceur & sa modestie pour les marques d'un esprit borné, (étrange effet de l'habitude du vice !) Il y eut des femmes qui l'excusoient, en disant qu'il étoit timide ; d'autres le trouvoient aimable ; les jeunes gens rioient entre eux de le voir rougir des équivoques qu'ils disoient, & formoient les plus ridicules conjectures.

M. de S. Olban jugeant que leur société détruiroit tout le fruit de ses soins, s'il le laissoit avec eux, lui en fit sentir les conséquences, se promettoit de le quitter rarement. Il ne faut vous livrer, lui dit-il, dans le monde qu'à mesure que vous le connoîtrez ; j'aime encore mieux que vous voyez des femmes galantes que des jeunes gens ; il y en a parmi elles qui ont de l'esprit & de la décence, & qui peuvent donner de bons conseils ; rarement ces sortes de femmes

inſpirent-elles des paſſions ſolides & conſtantes ; ainſi un jeune homme ne riſque point de s'attacher à elles, & de perdre ſon tems ; on ne doit prendre d'attachement ſérieux que pour des filles que l'on regarde dans les vues de mariage ; & avec le parti que vous prenez, on ne doit ſe marier que lorſque l'on eſt sûr de ſon ſort & que la fortune eſt fort avancée.

M. de S. Olban avoit un beau-frere dans les Bureaux des Affaires étrangeres, homme dur, mais intégre, droit & plein de bon ſens : riche de ſa place & de ſon œconomie ; il n'auroit pas fait la moindre action pour acquérir plus de fortune, s'il avoit cru bleſſer tant-ſoit-peu ſa conſcience. Il faiſoit un grand cas de M. de S. Olban, qui avoit épouſé ſa ſœur, & entretenoit un commerce très-intime avec lui. Le pere & le fils commencerent à penſer à l'objet principal de leur voyage, & allerent à

Versailles, chez M. de Fury; (c'est ainsi que s'appelloit le beau-frere de M. de S. Olban.) Soyez les bien venus, leur dit-il, vous m'avez écrit que mon neveu vouloit être autre chose que Président de province : à la bonne heure, nous verrons : sur-tout, de l'application & de la conduite ; je n'ai pas gagné cinquante mille livres de rente à courir les petites maisons, & à faire le doucereux auprès des femmes ; ainsi, soit dit en passant : il a l'air sage, ajouta-t-il en le regardant, qu'il le soit en effet. Ensuite passant le premier, il les conduisit à l'appartement de sa femme, où il les laissa, après avoir dit : Voilà mon frere & mon neveu de S. Olban.

Madame de Fury étoit une seconde femme, personne toute ronde, ayant de petits yeux vifs, un nez relevé, une bouche assez grande, les dents belles, & la peau admirable ; c'étoit

à tout prendre une femme fort ragoûtante : elle n'eût pas été jeune, au goût des Parisiens; mais pour M. de Fury c'étoit encore une jeune personne. Il avoit soixante ans, & elle en avoit au plus trente ; il l'avoit préférée à une femme plus riche, parce qu'il aimoit ses enfans; & qu'elle devoit, par son caractere, leur tenir lieu de mere : il ne se trompa pas. Madame de Fury ne fut point allarmée d'avoir deux grandes filles à ses côtés ; elle prit de la tendresse pour les enfans de son mari, comme s'ils eussent été les siens, & s'intéressoit à ses belles-filles avec un zele vraiment louable. Madame de Fury n'avoit pas ce qu'on appelle beaucoup d'esprit ; mais le peu qu'elle en avoit étoit riant & agréable : accoutumée à voir beaucoup de monde, elle en avoit tous les usages, & faisoit les honneurs de chez elle, on ne peut pas mieux ; il sembloit qu'elle fût étrangere dans

ſa maiſon, tant elle avoit eu ſoin de donner ſes ordres le matin : tout ſe trouvoit ſervi avec une eſpece de magnificence qui échappe ſouvent aux convives, & qui cependant fait honneur à l'ordre & au goût des propriétaires.

Madame de Fury reçut MM. de S. Olban comme ſi elle les eût vus toute ſa vie ; les noms de frere & de neveu furent donnés auſſitôt, & une heure après il ſembloit que ces trois perſonnes fuſſent liées intimement. On ſonna, & deux Demoiſelles parurent, faiſant de profondes révérences. Voilà votre oncle & votre couſin, leur dit Madame de Fury ; embraſſez-les ? Elles s'avancerent méthodiquement, & tournerent deux fois le viſage ſans s'approcher (cela s'appelle embraſſer les gens). Le jeune de S. Olban avoit fait ſon poſſible pour appuyer ſa bouche ſur une des joues de la cadette, mais inutilement ; il n'eut

que le plaisir de remarquer que la plus jeune de ses cousines étoit très-jolie ; l'aînée assez laide, paroissoit de difficile humeur ; elle jetta un coup d'œil sur le pere & sur le fils ; usant de son privilege d'aînesse, elle fit différentes questions à son cousin sur la Province & le tems qu'il étoit à Paris, auxquelles il satisfit poliment ; mais en regardant la plus jeune de ses cousines, qui s'étoit placée vis-à-vis de lui : une compagnie étant survenue, il s'approcha d'elle, & lui parla de la satisfaction que lui procuroit son voyage. Elle répondit peu de chose, s'occupant essentiellement d'un ouvrage de marli. M. de Fury étant survenu, en disant, votre serviteur, dînerons-nous ? on servit. Madame de Fury plaça M. de S. Olban auprès d'elle, & son fils entre ses deux cousines. M. de Fury demanda des nouvelles, mangea beaucoup, parla peu, laissant dire & faire à sa

femme tout ce qu'elle voulut. Il se leva de table au milieu du dessert, disant qu'il ne pouvoit rester davantage, parce qu'il avoit des affaires.

Son départ ne dérangea personne, & ne troubla point la fête ; les vins étrangers augmenterent la gaieté. Le jeune de S. Olban semilla & plaça tant de jolies choses, que l'on commença à revenir de l'opinion que la timidité & la retenue étoient des marques de peu d'esprit. M. de S. Olban goûtoit à long traits le plaisir de se voir un fils si aimable, se consoloit d'avoir quitté sa Charge, & renoncé au repos de sa vie de province, dans l'espérance que ce fils si cher alloit trouver des occasions de fortune & de bonheur.

Sitôt que l'on fut sorti de table, on arrangea les parties de jeu ; on proposa au jeune de S. Olban de jouer ; il s'en excusa sur ce qu'il ne savoit pas le jeu. On voit bien que Monsieur est

de province, dit une femme, & qu'il n'y a pas longtems qu'il eſt ſorti du College. Vous vous trompez, Madame, reprit M. de S. Olban, mon fils a toujours vu bonne compagnie, & n'a point été élevé au College. Cette femme n'écouta point la réponſe, ſe mit au jeu, joua ſans penſer à ce qu'elle faiſoit, lorgnoit de tems en tems de S. Olban, qui confus de la ſortie de cette femme, ne diſoit rien, paroiſſoit mortifié de ne pouvoir être utile, & de voir que ſes deux couſines jouoient ſans lui. Il ſembloit que cette femme lui eût fait un reproche ſanglant; il projettoit déjà d'apprendre à jouer; lorſque ſon pere qui l'obſervoit depuis une heure, s'approcha de lui. Je devine, lui dit-il, ce qui ſe paſſe dans votre tête; je parierois que vous ſouffrez de ne pouvoir jouer. Il eſt vrai, reprit de S. Olban, cela eſt mortifiant; mais ce que je ne comprends pas, c'eſt

que mes cousines, qui sont si jeunes ; puissent savoir tous les jeux, & qu'elles ayent eu le tems & la patience de les apprendre. M. de S. Olban sourit de cette remarque, & laissa son fils regarder de tous ses yeux des choses auxquelles il ne comprenoit rien. La femme qui lui avoit déjà parlé, lui disoit, en haussant les épaules : Vous voyez que nous tenons des cartes : mais c'est tout : connoissez-vous l'as de cœur ? Les autres personnes rioient, hors M. de S. Olban, qui remarquoit le dépit de son fils. Ho bien, dit Madame de Fury, je vais mener mon neveu dans les jardins du Palais : cela vaudra bien une partie de brelan. On monta en carosse & l'on partit. M. de S. Olban, qui s'étoit dispensé de jouer, donna la main à Madame de Fury.

Il se faisoit un grand plaisir de la surprise de son fils, qui fut en effet dans une admiration continuelle,

non pas de cette ſurpriſe ſtupide qui ne marque ni connoiſſance, ni uſage, ni goût ; mais de cette attention avide & agréable qu'on éprouve à la vue des objets ſupérieurs à nos connoiſſances, qui nous frappent autant qu'ils nous font de plaiſir : je crois même qu'on peut porter un jugement certain de l'eſprit d'un homme, ſur lequel l'aſpect des beautés & des magnificences que Verſailles renferme dans le palais & dans les jardins, ne feroit aucun effet ; tout échappe au ſtupide, ou plutôt il ne jouit de rien ; n'ayant preſque que l'ame animale, ſes impreſſions ſont ſi légeres qu'à peine éprouve-t-il une foible ſenſation à la vue des beaux objets... L'homme dont l'ame eſt vivante & ſenſible, eſt transporté au premier coup d'œil de l'Opéra, il s'écrie ; & le ſtupide dit froidement, *cela eſt joli*. Il eſt une ſorte d'hommes plus malheureux encore,

c'est celui dont l'ame foible & languissante a épuisé tous les plaisirs; qui accoutumé aux beaux objets, use ses sens à force d'essayer les moyens de les ranimer ; il est comme un malade dégoûté de toutes les nourritures, à qui les liqueurs fortes ne peuvent rendre l'apétit, & qui le détruisent à la longue.

Le jeune de S. Olban étoit né avec une sensibilité que son pere avoit pris soin de diriger vers le bien ; mais il n'avoit pu juger de la force de ses passions : en lui montrant les écueils du monde, il falloit l'éclairer & le conduire dans des sentiers aussi agréables que dangéreux. De S. Olban avoit dix-huit ans : il ne falloit qu'une étincelle à son âge pour causer un grand embrâsement, sur-tout dans un cœur sans expérience; ce fut cette considération qui engagea son pere à quitter sa province & à sacrifier son repos pour le suivre ; il le con-

duisit dans un monde auquel il avoit renoncé de bonne heure & dont il connoissoit tous les dangers.

Madame de Fury sembloit s'applaudir du plaisir qu'elle causoit au jeune de S. Olban qui faisoit peu de questions, mais quelques remarques assez justes : j'ai dit qu'il avoit eu des maîtres dans sa province ; ainsi ayant quelques notions de la peinture, il jouit de la satisfaction que donnent les connoissances, quoique superficielles, dans un lieu où l'art a rassemblé ses chefs-d'œuvres en tout genre : Madame de Fury paroissoit charmée de voir que son neveu étoit si bien instruit. Mais assurément, disoit-elle, il est aussi bien élevé, que s'il avoit passé sa jeunesse à Paris. Voyez comme il se tient : quelle aisance ! il n'est point gauche comme les jeunes gens de province... Elle ne tarissoit point sur ses louanges. De S. Olban en rougissoit ; mais sa vanité

n'étoit pas plus développée que ses passions ; il falloit des ressorts bien plus puissans que les éloges d'une femme ordinaire, qui ne lui inspiroit rien. Il est tems de revenir au logis, dit-elle, je pense que les parties seront finies : demain nous en verrons davantage, & j'amenerai mes deux grandes filles pour nous tenir compagnie.

De retour, on trouva le cercle augmenté de quelques dames. On avoit recommencé les parties ; mais Mademoiselle de Fury (que nous nommerons Constance) s'étoit dispensée de jouer. J'ai perdu mon argent, dit-elle, d'un air gai, & je n'ai pas voulu en risquer davantage ; vous faites bien, reprit sa belle-mere, car vous jouez comme une folle ; mes dames, voilà mon neveu que je vous présente ; il est singulierement formé pour un homme de province : c'est un prodige. L'em-

barras de S. Olban étoit au comble ; son pere toujours attentif l'en tira, en lui disant de venir auprès de sa cousine qui travailloit du côté opposé ; il ne demandoit pas mieux. En évitant de répondre à ce ridicule compliment, il s'approchoit d'une parente qui commençoit à l'intéresser. Brode-t-on au boisseau en province, demanda Constance ? assurément, reprit de S. Olban. C'est fort singulier, car il y a bien loin jusqu'à N***. Il y a cinquante lieues... Cette conversation auroit duré longtems sans doute, si l'on n'avoit annoncé le Marquis Dirlicourt. A sa venue tous changea de face dans la société. Constance se leva, fit une profonde révérence, & quitta son ouvrage : sa soeur qui jouoit fut distraite ; sa phisionomie s'anima ; les dames se composerent, & Madame de Fury le reçut avec son aisance ordinaire, en lui demandant ce qu'il avoit fait la veille,

parce qu'on ne l'avoit pas vu. J'étois excédé d'affaires, reprit le Marquis. Cet homme excédé d'affaires avoit à peine vingt-deux ans, & ses grandes affaires consistoient dans une leçon de contredanse nouvelle qu'il avoit été prendre chez son maître ; on le sut quelque moment après par son pere, qui lui demanda s'il avoit beaucoup dansé la veille, parce qu'il ne l'avoit pas vu de la soirée ? notre jeune homme rougit & voulut passer légerement sur ce propos : mais Madame de Fury le releva malignement. En effet, continua-t-elle, il n'y a rien de si important que de s'amuser, & de si juste que de donner la préférence au maître à danser sur de bonnes personnes comme nous. Le Marquis voulut s'excuser sur la nécessité indispensable où il avoit été de se trouver chez Dupré ; mais Madame de Fury le persifla si bien, qu'il ne sut que répondre. Il sembla

que le comte Dirlicourt applaudiſſoit à ſes réponſes, & qu'il fût fâché de ce que Madame de Fury le pouſſoit trop vivement ; il paroiſſoit idolâtre de ſon fils, qui étoit le plus futile perſonnage qui fût au monde : bienfait, avec l'air du grand monde & ſes graces, il auroit pû faire un homme aimable, ſans la pitoyable éducation qu'il avoit reçue, ſans principes, ſans mœurs, n'ayant aucune idée de vertu, nulles notions ſur les ſciences ; ſon mérite ſe bornoit à une brillante écorce, dont ſont revêtus la plûpart des gens de ſa qualité : ſon pere n'avoit jamais ſongé à ſon éducation ; il avoit paſſé du College à l'Académie. Son Précepteur n'en ſachant que faire, lui avoit montré, pour l'amuſer, tous les jeux de cartes & de dez. Enfin, à quinze ans, il étoit en état de tenir tête au plus déterminé joueur ; ayant pris par conſéquent beaucoup de goût

pour le jeu, au sortir du College étant passé à l'Académie, il en étudia quelque tems tous les exercices. Comme il jouoit beaucoup d'argent, & qu'il étoit heureux, l'Ecuyer lui défendit de jouer avec ses camarades, ainsi il fut obligé de se livrer à des amusemens plus conformes à son âge. Il se perfectionna dans la danse, les armes, &c. Madame de Dirlicourt sa mere, qui l'adoroit, prit la peine de lui donner quelques leçons de politesse; & son pere lui apprit, qu'il falloit profiter de toutes les occasions avec les femmes : voilà où se borna son éducation. Ce n'est pas que le Comte Dirlicourt ne fût un brave homme : sa réputation militaire étoit excellente. Couvert de blessures, l'air vénérable, il ne lui manquoit que des principes pour faire un bon citoyen; mais il se moquoit de la pudeur, de l'honnêteté, de la modestie, & en général de ce

qu'on appelle bonnes mœurs. Il eût été fâché que son fils eût négligé une bonne fortune, telle qu'elle fût, & s'étoit réjoui de plusieurs équipées qu'il avoit faites. M. Dirlicourt étoit dans la pernicieuse opinion qu'il faut qu'un homme soit jeune pour être vieux de bonne heure. Je donne à juger où conduit ce préjugé & les sujets qu'il doit former. En conséquence de ses idées, M. Dirlicourt ne songeoit qu'à l'amusement de ses enfans ; il avoit donné à son fils les premieres leçons de libertinage ; & le fils docile n'eut garde d'oublier des leçons qui s'accordoient si bien avec ses penchans.

Il jetta les yeux sur une des filles de M. de Fury pour, en faire sa bru : le Marquis avoit préféré la cadette ; mais l'aînée étant devenue fort éprise de lui, elle ne voulut pas se départir de son droit d'aînesse, & prétendit qu'elle devoit être mariée

la premiere. Constance ne se soucioit ni du Marquis Dirlicourt, ni de se marier; elle attendoit en jouant, en dansant, enfin en riant ce que son pere lui ordonneroit là dessus: & M. de Fury s'amusoit de tous ses Prétendans, ne voulant point d'un homme de qualité pour son gendre Selon sa méthode, il ne disoit rien de ses intentions, laissoit venir chez lui ceux qui tâchoient d'épouser ses filles, ou plutôt ceux qui cherchoient une riche dot pour arranger leurs affaires. L'amour qu'il avoit pour ses enfans, & la cruelle expérience qu'il avoit sans cesse devant les yeux, lui faisoit différer de les établir jusqu'au tems où il leur trouveroit des maris conformes à son goût. Il vouloit en rendant ses filles heureuses, des gendres dont il pût faire des amis. Mademoiselle de Fury ne l'avoit pas consulté pour disposer de son cœur, & elle joignoit à son goût

goût pour le Marquis Dirlicourt une grande ambition. Flattée d'un titre qu'elle achetoit, elle tâcha par tous les moyens de décider le Marquis pour elle ; & voyant qu'il étoit amoureux de sa soeur, elle chercha à la détruire.

Ce fut dans ces circonstances que MM. de S. Olban arriverent dans la maison de M. de Fury, & vinrent augmenter la désunion des deux soeurs. Madame de Fury étoit continuellement occupée à empêcher que ces querelles domestiques ne transpirassent, & sur-tout qu'elles ne vinssent aux oreilles de son mari, dans la crainte qu'il ne les fît finir en mettant ses filles au Couvent. Elle aimoit beaucoup la cadette, & l'une & l'autre lui tenoient compagnie. Ayant jugé M. de S. Olban très-propre à faire un ami & un conseil, elle lui donna bientôt toute sa confiance. Que dites-vous, lui demanda-t-elle

tout bas, du pere & du fils ? Ils sont, reprit M. de S. Olban, comme ils sont presque tous. Pendant qu'il répondoit, il avoit ses yeux attachés sur le Marquis & sur son fils; il démêla que le premier étoit fâché de voir un jeune homme auprès de Constance si familierement, & que son fils étoit inquiet du Marquis, commençant à prendre à sa cousine un tendre intérêt. Les parties finies chacun se plaça dans le Sallon comme il le jugea à propos; & le jeune de S. Olban ne quitta point sa place, quoique le Marquis fût debout devant sa cousine. Quel est ce jeune homme, demanda-t-il à Mademoiselle de Fury ? C'est un cousin qui nous est venu de Province, repliqua-t-elle. — Il vient d'arriver, sans doute, continua-t-il. — Hé, oui, dit-elle, en souriant & regardant de S. Olban, qui jugea que l'on le tournoit en ridicule. Pour s'en venger,

il affecta de parler bas à sa cousine, qui regarda de son côté le Marquis en riant. C'est sans doute une esquisse des hommes d'aujourd'hui, demanda de S. Olban : ils sont très-amusants à en juger par celui-ci ? Constance éclata de rire, & n'eut pas assez de prudence pour détourner les yeux de dessus sa soeur, qui rougit de colere, & prit dès ce moment pour de S. Olban une haine implacable.

Ces petites circonstances semblent fort peu intéressantes ; cependant elles amenerent de tristes événemens dont cette famille fut longtems troublée. Pendant que ces jeunes personnes étoient occupées de leurs sentimens, M. Dirlicourt s'entretenoit avec le pere de S. Olban ; il lui avoit trouvé ce sens auquel on ne peut s'empêcher de rendre justice ; il avoit regardé le fils d'un homme de mérite avec quelqu'inquiétude ; & ce fils d'un homme de mérite,

que cet homme de mérite avoit pris soin d'élever lui-même, lui paroissoit redoutable. Sans quitter ce ton de supériorité qu'un Marquis prend souvent dans une maison de riche particulier à qui il croit faire honneur, il continua de questionner le père en regardant attentivement le fils. M. de S. Olban avoit trop de pénétration pour ne pas deviner ce qui se passoit dans l'esprit de M. Dirlicoutt; & pour ne pas augmenter par son sang froid l'espece de dépit qu'il lui remarquoit, il prit un ton plus affectueux. . . . . .

Le Marquis se trouva choqué de ce que le jeune S. Olban ne lui avoit pas cédé sa place auprès de Constance, & qu'il avoit été toute la soirée auprès d'elle avec cette tendre liberté que donne la parenté & la certitude de n'être pas importun; il ne put cacher cacher son chagrin quand il apprit que MM. de S. Olban étoient

pour quelques tems à Versailles, & qu'ils demeureroient dans la maison de M. de Fury. Il se retira avec son pere assez froidement, pour faire croire qu'il ne reviendroit pas. Mademoiselle de Fury qui le craignit, redoubla de mauvaise humeur contre son cousin, qui ne fit pas semblant de s'en appercevoir.

La famille réunie à souper, on parla d'affaires. M. de Fury fit à son ordinaire des questions fort laconiques, mais regardoit attentivement de S. Olban & sa cadette, placés vis-à-vis de lui Je parie, dit-il, qu'ils ont déjà fait connoissance; mon neveu a l'air d'un espiegle qui nous en donnera à garder. Il est d'âge, reprit Madame de Fury, à chercher à s'insinuer; je veux lui apprendre son métier. Laissez-le faire, continua M. de Fury: je n'en dis pas davantage. Pourvu que je ne fasse rien qui vous déplaise, repliqua de S. Olban,

je ferai fort content de moi... M. de Fury sourit & ne répondit rien ; mais après le souper, il prit son beau-frere à part : J'ai parlé de mon neveu au Ministre, lui dit-il, il veut le voir ; demain je le lui présenterai ; qu'il se tienne prêt avant dix heures. Ayant encore écouté la conversation, & croyant que Mademoiselle de Fury cherchoit querelle à de S. Olban.. oh, pour vous, lui dit-il, vous ne l'aurez pas ! bon soir, mon frere. Adieu, mon neveu, je vais me coucher. Peu de tems après on conduisit MM. de S. Olban dans l'appartement qui leur étoit destiné.

J'avois quelqu'inquiétude, dit le pere de S. Olban à son fils, que vous ne fussiez embarrassé des propos de cet étourdi. Il n'est pas facile de parer les sorties de ces sortes de gens, sur-tout avec l'éducation que vous avez reçue ; je suis même surpris que pour la premiere fois que vous vous

trouvez dans un monde étranger ; vous vous ſoyez comporté avec autant de décence. Vous avez pris le bon parti, mon fils ; celui d'être ſilencieux : on ne riſque jamais rien, & en général il faut toujours ſonder le terrein que l'on ne connoît pas. Il ſe gliſſe dans la ſociété, des hommes ſi mépriſables, que ſans ces précautions, on ſeroit ſans ceſſe expoſé à des circonſtances fâcheuſes. Votre état n'étant pas encore décidé, vous aurez à eſſuyer le ton de mépris de preſque tous les jeunes gens qui ont le titre d'Officier : vos vertus ſeront auſſi un ſujet de plaiſanterie. On vous propoſera des parties de plaiſir, que vous refuſerez ſans doute ; & l'on dira que c'eſt par inſuffiſance ou par ſottiſe que vous ne vous livrez pas à ce que le libertinage a de moins ſéduiſant & ſouvent de plus honteux. Car, ajouta M. de S. Olban, concevez-vous que l'on puiſſe confier

sa santé & sa fortune à une créature inconnue, le reste souvent de la plus vile canaille, ou de gens que l'on ne connoît dans le monde que par le bruit de leurs débauches ou de leurs dissipations ?

Le jeune de S. Olban écoutoit son pere avec cette attention, cette curiosité qui marque le desir de s'instruire dans la connoissance du monde. C'étoit le moment de lui en montrer les dangers ; non pas en l'effrayant par des mots, mais en lui peignant ce monde avec les couleurs de la vérité. Les principes qu'il avoit reçus étoient si profondément gravés dans son ame, qu'il n'y avoit point à craindre qu'il les perdît entierement de vue ; mais de l'excès de sagesse au libertinage il y a bien des degrés. M. de S. Olban ne prétendoit pas étouffer dans son fils cette précieuse sensibilité qui est la mesure de la bonté du cœur ; mais il vouloit le diriger

vers des objets dignes de mettre son ame en mouvement. Je ne vous demande qu'une chose, ajouta-t-il : c'est de me prendre pour votre confident, & de me dire jusqu'à vos pensées, & l'impression que font sur vous les objets agréables. Le goût pour les belles personnes est naturel ; mais il faut qu'il soit général, & ne se décide que quand la beauté est accompagnée des qualités du cœur : comme ces qualités ne se connoissent pas d'abord, il faut être sur ses gardes. Le bonheur ou le malheur de la vie dépend souvent du premier choix. J'ai remarqué que vous aviez quelque penchant pour votre cousine : je ne sais si je me suis trompé, continua-t-il, en regardant fixement son fils. Non, reprit de S. Olban sans hésiter, ma cousine est la premiere femme qui m'ait ému, intéressé ; & je n'ai pas vu sans inquiétude le Marquis Dirlicourt auprès d'elle ; il me

ſemble qu'il a des prétentions; je vous prie de vous informer s'il a lieu de concevoir quelques eſpérances.

M. de S. Olban écoutoit ſon fils avec une ſérieuſe attention ; il voyoit avêc plaiſir qu'il avoit l'ame auſſi vraie que ſenſible. Je ne tarderai pas à vous mettre l'eſprit en repos, répondit ce tendre pere : mais promettez-moi encore que ſi le Marquis s'eſt expliqué & qu'il ait la parole de M. de Fury, vous renoncerez à votre couſine, & vous lui cacherez un commencement de paſſion qu'il ſeroit inutile de lui montrer. De S. Olban ne répondit rien. Quoi donc, vous héſitez à me promettre une choſe raiſonnable & juſte ? Oui mon pere ; il me ſemble dur de céder quelque choſe à un homme que l'on n'eſtime point. S'il étoit queſtion ſimplement de lui diſputer, repliqua M. de S. Olban, vous auriez peut-être raiſon ; mais vous ne ſongez pas que

c'est une injustice que de venir sur les brisées de quelqu'un, & de lui enlever un bien sur lequel il comptoit. M. de S. Olban s'apperçut, au mouvement de dépit qui étoit sur le visage de son fils, qu'il commençoit à se roidir contre ses remontrances, & que les passions prenoient déjà de l'empire sur ses sens : cette remarque lui donna du chagrin ; mais il ne le fit pas paroître. J'espere, lui dit-il, que vous ferez de sérieuses réflexions sur ce que je viens de vous dire, & que vous vous conduirez sagement. Ils se coucherent, l'un triste & inquiet, & l'autre occupé de sa cousine.

Le lendemain le jeune de S. Olban se para de son mieux ; & conduit par son oncle, il alla chez le Ministre des affaires étrangeres, qui le reçut comme le neveu d'un homme recommandable par son intégrité & ses services ; d'ailleurs tout prévenoit

en sa faveur ; sa figure , son maintien, sa noble assurance le firent remarquer ; & le Ministre lui promit que s'il se mettoit en état par son travail d'être employé, il ne tarderoit pas à être placé avantageusement. Je vous le recommande, dit-il à son oncle : je me trompe fort s'il ne fait un jour un excellent sujet.

De S. Olban, flatté, encouragé par cet accueil, sentit pour la premiere fois cet aiguillon puissant qui pousse aux plus grandes choses. La vanité se fit sentir ; non pas ce sot amour propre qui persuade qu'on vaut mieux qu'un autre, mais celui qui éleve l'ame, qui fait croire que l'on peut réussir, qui forme & décide à la vertu : c'est enfin cet amour propre déguisé sous les noms d'émulation, de point d'honneur, de gloire, &c. Son pere l'attendoit dans un endroit écarté des jardins. Ce digne pere avoit cette émotion, cette inquié-

tude que donne l'amour éclairé ; il voyoit son fils aimable : mais savoit-il comment pensoit le Ministre, & s'il étoit capable de discerner du premier coup d'œil un homme vertueux ; & supposé qu'il le discernât, savoit-il s'il en feroit cas. L'air satisfait de son fils lui fit juger que tout s'étoit passé à merveille. De S. Olban embrassa son pere, & lui rendit mot pour mot ce que le Ministre lui avoit dit. M. de S. Olban goûta ce plaisir pur qui est la récompense des parens honnêtes, qui prennent la peine d'élever leurs enfans à la vertu : ils en recueillent les premiers fruits. M. de S. Olban ne jugea pas à propos de réprimer les mouvemens de vanité qui s'élevoient dans l'âme de son fils précieux ; il les crut plutôt propre à l'encourager de plus en plus au bien ; il y mit seulement un corectif : ce fut d'attribuer au crédit de son oncle la bonne réception du Ministre. Il

lui dois assurément, dit de S. Olban, une partie du bon accueil que j'ai reçu : mais, mon papa, j'ai bien vu que j'y entrois pour quelque chose. Son pere sourit & se garda bien de détruire cette persuasion.

De S. Olban commençoit une nouvelle carriere : l'ambition & l'amour lui donnoient en quelque sorte un nouvel être. Ce n'étoit plus cette ame tranquille, vuide de tous sentimens impétueux ; c'étoit une ame agitée par les passions les plus violentes, & dont l'espérance augmentoit encore le désordre. Que de peines, que d'amertumes ne préparoit-il pas au plus tendre, au plus honnête & au plus prévoyant des peres !

Il brûloit de revenir chez son oncle pour conter à sa cousine la réception que le Ministre lui avoit faite. Il avoit cet air assuré qui dit, j'ai été bien reçu : il ne me manque que le tems & les circonstances pour

mettre le comble à ma satisfaction. Pendant que M. de S. Olban racontoit à sa belle-sœur ce qui venoit de se passer, son fils empressé auprès de sa cousine, lui dit avec feu qu'il étoit l'homme le plus content du monde, si elle prenoit quelque part à ses succès. Ah ; reprit Constance, vous n'aurez jamais autant de bonheur que je vous en souhaite.... Il sembloit qu'elle partageât le plaisir qui paroissoit dans les yeux de S. Olban, qui gêné par la présence de son pere & de sa tante, n'osa exprimer sa reconnoissance à sa cousine. Madame de Fury paroissoit enchantée de ce premier succès : Courage, s'écria-t-elle, le Ministre est franc ; mon neveu lui a plu, & il est bien recommandé par mon mari qui a du crédit sur son esprit ; tout ira bien.

Les deux sœurs étoient présentes ; Constance fit un joli compliment à son cousin, & Mademoiselle de Fury ne

dit pas un mot ; elle feignit même de ne prendre aucune part à ce qui occupoit les autres. De S. Olban fut d'une gaieté charmante toute la journée ; M. de Fury étant revenu, on servit, & il n'y eut d'étranger qu'un homme qui avoit des affaires, & s'embarrassoit assez peu de celles des autres : A peine s'appercevoit-il qu'il y eût des Dames qui méritoient une attention particuliere. Madame de Fury le servoit ; il prenoit, mangeoit, buvoit & ne disoit mot. M. de Fury regardoit son neveu, sourioit, ne parloit guere, & sembloit content. Sa femme tâcha en vain de le faire expliquer ; mais elle jugea qu'il méditoit quelque chose d'extraordinaire. Après le dîner, M. de S. Olban la prit en particulier, & lui serrant tendrement les mains, il lui demanda quelles étoient les intentions de M. de Fury touchant ses deux filles ? Autant que je puis en

juger, reprit-elle, il ne veut point d'un homme de qualité pour son gendre. Son aînée a de l'ambition ; la cadette a le plus heureux naturel ; avec la figure que vous lui voyez, elle est bonne, sensible, honnête, généreuse & sincere. Je ne lui connois d'autre défaut que celui d'avoir trop de complaisance pour sa sœur, qui la hait, parce qu'elle est toujours préférée quand il est question d'établissement : par exemple, ajouta-t-elle, le Marquis Dirlicourt a demandé Constance en mariage : sa sœur jalouse de cette préférence soutient son droit d'aînesse, & ne veut pas souffrir que sa sœur soit mariée la premiere ; j'ai pénétré sa raison : elle est éprise du Marquis & voudroit être titrée. Constance douce, obéissante, attend pour se décider que son pere lui ait dit ses intentions. Je suis sa confidente ; elle a pour le Marquis une aversion qui la rendra

malheureuſe. J'ai tâché de ſavoir ce que M. de Fury a réſolu ; il m'a répondu qu'il n'avoit point deſſein de marier ſes filles ſitôt, parce qu'il n'avoit pas aſſez de fonds pour ſe déſaiſir ; en attendant les deux ſœurs ſont en aſſez mauvaiſe intelligence ; & c'eſt le Marquis Dirlicourt qui en eſt la cauſe.

M. de S. Olban n'en demanda pas davantage ; content de ſavoir le ſecret qui intéreſſoit ſon fils, il quitta Madame de Fury pour rentrer dans le ſallon où il trouva le Marquis qui qui venoit d'arriver. Son fils étoit auprès de ſa couſine, qui lui aidoit à arranger un métier pour broder. Voilà bien, dit M. Dirlicourt, l'occupation d'un homme de province. De S. Olban le regarda en rougiſſant, & ſon pere répondit pour lui que le meilleur uſage que l'on pouvoit faire de ſon tems auprès des Dames, étoit de l'employer à leur être utile.

Monsieur, Monsieur, reprit le Marquis d'un ton impatient, pourquoi répondez-vous pour lui ? il sait parler sans doute. Il fait mieux, repliqua M. de S. Olban indigné, il fait penser & se taire quand il le faut. —Encore, cela est assommant. — Madame de Fury que cette conversation inquiétoit, s'y mêla : en vérité, dit-elle, depuis deux jours je ne vous comprends pas : vous ne vous écoutez point, Monsieur : je vous prie de n'avoir ni humeur, ni sujet de chagrin quand vous venez ici, ou nous nous brouillerons : mon frere ni mon neveu n'y peuvent rien. Le Marquis fut assez confus de ce discours, & ne répondit rien ; mais mordoit ses levres comme un enfant que l'on contrarie. On proposa des promenades, & Madame de Fury s'arrangea de maniere que ses deux belles-filles & S. Olban composerent la voiture ; le Marquis fut obligé de les joindre

dans la sienne avec M. de S. Olban, ce qui augmenta son chagrin & fit murmurer Mademoiselle de Fury. La journée se passa fort agréablement. Le jeune de S. Olban conduit par sa cousine, trouvoit mille occasions de lui dire des choses tendres ou flatteuses ; il goûta pour la premiere fois le plaisir d'aimer, de voir qu'il ne déplaisoit point, & qu'il avoit la préférence sur un homme qui lui étoit fort supérieur par son rang.

Le Marquis ne vit qu'avec un extrême dépit cette préférence ; il s'étoit emparé de Mademoiselle de Fury faute de mieux. —Je vous le disois bien que vous n'auriez jamais que du chagrin de l'attachement que vous preniez pour ma sœur : c'est un enfant qui n'a ni sentiment, ni esprit ; qui ne pense pas plus que ses poupées qu'elle conserve encore. Vous avez beau, reprit le Marquis, me représenter mes torts ; il n'est

pas moins vrai que votre soeur est charmante & que j'en suis fou. Vous vous repentirez un jour, continua Mademoiselle de Fury, de l'avoir choisie: je ne vous en dis pas davantage; mais Constance ne sera jamais votre femme. A ces mots elle joignit la compagnie. Le Marquis pensif & chagrin s'en prit à tout le monde dans sa mauvaise humeur, & ne parla le reste de la journée que pour dire des épigrammes contre tous ceux qui se présentoient à son esprit.

Au retour, on soupa; Madame de Fury trouva son mari faisant une partie de tric-trac avec M. Dirlicourt. La soirée se passa fort gaiement; il n'y eut que le Marquis dont la tristesse ne se démentit point; il se retira de bonne heure avec son pere, qui pendant le souper avoit regardé fort attentivement le jeune S. Olban que le succès du matin, & l'amitié de sa cousine rendoient d'une vivacité char-

mante. Il commence à s'animer, dit en souriant M. de Fury; avec le tems nous en ferons quelque chose. Tout désespéroit Mademoiselle de Fury, & le Marquis dont les brusques réparties faisoient tout craindre à M. de S. Olban, qui sans cesse occupé à rompre toutes disputes entre lui & son fils, vivoit dans des allarmes continuelles. Il étoit bien éloigné de conseiller à son fils de souffrir des insultes; mais ce fils si cher étoit tous les jours exposé à des affaires fâcheuses. Madame de Fury qui prenoit de l'amitié pour M. de S. Olban, tâchoit de sauver à ce digne pere des inquiétudes: il n'étoit plus possible de parer le coup qui menaçoit cette honnête famille. Mademoiselle de Fury détruisoit d'un côté par ses insinuations malignes ce que la prudence de sa belle-mere établissoit; & les choses devinrent à un point qu'il ne fut pas possible d'empêcher un éclat.

M. Dirlicourt pressa M. de Fury de se déclarer sur ses intentions ; il éluda tant sa réponse, qu'il se passa six mois, pendant lesquels de S. Olban travailloit à se mettre au fait des affaires étrangeres dans les Bureaux de son oncle. Sitôt qu'il étoit libre, il se rendoit auprès de sa cousine & de sa tante, trouvant toujours le Marquis à la traverse, qui souvent se retiroit quand il entroit, & se rencontrant rarement à manger ensemble. De S. Olban avoit enfin obtenu l'aveu de sa cousine qui lui avoit dit, qu'elle s'estimeroit heureuse si son pere consentoit à leur union ; il se croyoit au comble de la félicité ; il aimoit, il étoit aimé : son pere sembloit ne plus le contrarier sur ses sentimens ; il ne songeoit qu'à se mettre en état d'être agréé par M. de Fury. M. de S. Olban suivoit son fils de près ; & sachant que sa niece ne vouloit point consentir au mariage de sa cadette,

il espéroit des évenemens heureux qui pussent tourner à la satisfaction de son fils, qui animé par l'amour & le desir de s'avancer, faisoit des progrès rapides dans la connoissance des affaires.

Mademoiselle de Fury croyant que le dépit engageroit le Marquis Dirlicourt à se tourner de son côté & a abandonner le dessein d'épouser sa sœur, l'animoit contre elle & contre son cousin; mais bien loin de le rendre raisonnable, elle ne faisoit que l'irriter contre de S. Olban; enfin cet amant au désespoir trouvant un jour son rival auprès de Constance dans un attendrissement marqué, s'approcha de lui. Il y a longtems, lui dit-il, que vous tenez cette place; il est juste que j'y sois à mon tour. En disant cela il fit un geste comme pour le déranger de sa place. M. de S. Olban qui sentit les conséquences de cette action, approcha dans

dans un saisissement aisé à concevoir. Monsieur, lui dit-il, votre étourderie seroit impardonnable dans toute autre maison où l'on eût moins d'indulgence pour vous. Qu'appellez-vous étourderie, reprit le Marquis? Je sais ce que je fais, & je n'ai point de leçon à recevoir de vous. Le coup étoit porté; le jeune de S. Olban, penché sur son fauteuil, regardoit le Marquis avec des yeux où le mépris & l'indignation étoient marqués. Madame de Fury presque suffoquée par la colere, lui ordonna d'un ton impérieux de sortir de chez elle, & de n'y rentrer jamais. C'est une riche dot que vous cherchez ici; mais tant que j'aurai quelque crédit sur mon mari, vous ne serez pas son gendre. Constance, après avoir pâli, se trouva si mal, qu'il fallut la porter sur son lit presqu'évanouie. Mademoiselle de Fury, qui étoit en partie cause de cette querelle gardoit un

morne ſilence, & le Marquis, outré de fureur, ſortit en faiſant un ſigne à de S. Olban, qui ne fut remarqué que de lui ; mais comme ſon pere jugeoit à ſa contenance qu'il méditoit quelque deſſein, il ne voulut pas le quitter d'un moment, renfermant dans ſon ame la plus affreuſe conſternation. Il étoit échappé quelques épithetes au Marquis qui ne pouvoient honnêtement ſe ſouffrir ; il falloit, ou qu'on l'obligeât à des excuſes, ou qu'il ſe battît avec de S. Olban, qui avoit du cœur, mais qui ne ſavoit point ſe battre. Son pere ne pouvoit ni le conſeiller, ni le guider dans cette cruelle circonſtance ; il étoit dans une perplexité difficile à comprendre, quand Madame de Fury imagina de courir chez les Maréchaux de France pour faire donner des gardes au Marquis.

Cette affaire ne put être ignorée longtems, & avant que l'on pût en

empêcher les ſuites, le jeune de S. Olban s'échappa, & joignit le Marquis à la porte de M. de Fury. Sans conſidérer ſon peu d'habileté dans l'art des armes, il mit l'épée à la main, & allongea ſans méthode un coup dans l'eſtomac de ſon adverſaire, pendant qu'il ſe mettoit en garde. M. de S. Olban ne voyant pas ſon fils, le chercha avec inquiétude ; on lui dit qu'il étoit deſcendu : ayant couru, il le trouva dans le moment que M. Dirlicourt, bleſſé dangéreuſement, faiſoit un effort pour percer ſon rival. Ce tendre pere, dans un morne ſilence, attendoit en tremblant ce que le ſort décideroit. Dans ce fatal moment, ſon ame comme ſuſpendue, ſembloit n'attendre que l'événement pour s'échapper ; mais le Marquis, après avoir allongé un coup qui porta dans l'épaule de S. Olban, tomba ſans connoiſſance à ſes pieds. Il chercha à le relever. Rentrez, lui

dit son pere, & laissez-moi ce soin. Ayant apperçu à vingt pas les gens & la voiture du Marquis, il le fit transporter chez lui, allant après pour savoir ce qu'il devoit craindre ou espérer.

Quand Madame de Fury fut revenue, elle apprit de S. Olban ce qui venoit d'arriver : elle frémit, & voyant le sang qui avoit taché ses habits, elle voulut voir s'il n'étoit pas blessé. A l'aide de ses femmes on le deshabilla, & l'on vit que sa blessure étoit légere. Constance, l'aimable Constance accourt, prend une des mains de son amant; dans son trouble elle la baise ; ses larmes inondoient son visage. M. de Fury arrive dans ce moment ; elle ne considere que de S. Olban, qu'elle croit en danger. M. de Fury, dans un fautueil, regarde avec étonnement ce spectacle attendrissant. Je viens d'apprendre, dit-il, cette fâcheuse histoire ; je suis

fâché pour mon frere qui eſt hors de lui ; car bien conſidéré, de S. Olban a bien fait de donner ſur les oreilles à cet étourdi : cependant, mon neveu, tu ne dois point reſter ici, nous appaiſerons facilement cette affaire, ſi le Marquis en eſt quitte pour la peur. Ayant fait panſer devant lui ſa bleſſure, il le fit monter dans ſon caroſſe le conduiſit dans le Palais où il lui ordonna de reſter juſqu'à nouvel ordre.

M. Dirlicourt, ayant été porté chez lui, revint de ſon évanouiſſement avec une ſi grande foibleſſe, qu'il ne put raconter qui l'avoit mis dans cet état. On jugea qu'il étoit en danger. Son pere ne pouvant ſavoir le ſujet de cette querelle, & qui avoit tort ou raiſon, vint chez Madame de Fury pour être éclairci de cette funeſte avanture. Elle avoit eu le tems de ſe remettre de ſon effroi ; elle lui raconta avec la plus grande vérité

comment la chose s'étoit passée. M. Dirlicourt étoit un brave homme, qui avoit de la raison & de l'honneur. Je ne puis, dit-il, les larmes aux yeux, blâmer M. de S. Olban ; il n'a fait que son devoir : mais avouez qu'il est bien malheureux que ne sachant point se battre, il ait si maltraité mon fils, qui a fait tous ses exercices : car je ne me flatte point, il est mal, & je ne puis m'empêcher de poursuivre ce jeune homme avec rigueur. Dans ce moment M. de S. Olban arriva, & trouva le Comte Dirlicourt qui se désespéroit.

Vous avez un cruel enfant, s'écria-t-il ; il a tué le mien. —Monsieur, reprit M. de S. Olban, je pouvois avoir la même complainte à vous faire, & dans ce cas je gémirois d'un accident qui me priveroit d'un objet si cher ; j'en aurois d'autant plus de regret qu'il n'auroit pas mérité un sort si cruel. Il y a bien de la diffé-

rence entre la conduite de votre fils & celle du mien ; vous êtes un peu cause du malheur qui vient d'arriver en lui laissant des idées méprisantes pour tout ce qui ne porte pas le titre de Marquis. En apprenant au mien à n'offenser personne, je lui ai enseigné à ne point souffrir d'insultes ; si vous aviez suivi cette méthode, nous ne serions pas plongés vous & moi dans la plus amere douleur. Cela est bien aisé à dire, reprit M. Dirlicourt; vous avez pris la peine d'élever votre fils. J'ai mieux fait, Monsieur, je lui ai donné des principes sûrs : il est bien né ; mais il eût eû une naissance plus relevée, qu'il n'eût méprisé que le vice. Si Monsieur votre fils n'eût pas regardé le mien fort au-dessous de lui, il eût gardé des ménagemens, & ce dont vous vous plaignez ne seroit point arrivé. Je n'ai aucun titre dans ma famille, continua-t-il, que celui d'intégrité,

nous l'avons tranſmis depuis deux cens ans à nos enfans, & ce titre a été la ſource de la tranquillité de nos maiſons ; il n'y a jamais eu dans nos familles, ni libertins déterminés, ni diſſipateurs, ni aucuns ſujets répréhenſibles. Je vous entends, repliqua M. Dirlicourt ; les reproches que vous ſemblez me faire retombent ſur preſque tous mes ſemblables, & ils ſont bien durs a entendre dans le moment préſent ; vous êtes heureux de pouvoir me les faire à votre aiſe, & d'inſulter à un pere malheureux. Dieu m'en garde, reprit M. de S. Olban ; & ſi votre fils avoit tué le mien, je ne vous en eus pas dit davantage. Il eſt aiſé à un bourgeois, ajouta le Comte, d'élever ſes enfans ; mais nous ne pouvons veiller de même ſur l'éducation des nôtres. Adieu, Monſieur, vous êtes un homme très-eſtimable ; mais vous avez un ſang froid bien inſultant pour un pere ac-

cablé. Il sortit, en saluant de la tête M. de S. Olban, & serra avec le sentiment de la plus amere douleur, la main de Madame de Fury qui le reconduisit en silence.

M. de S. Olban avoit raison d'être calme ; car son fils avoit fait son devoir, se portoit bien, & n'avoit rien à craindre. Le Ministre avoit instruit le Roi de toute l'affaire, & ce prince équitable avoit blâmé l'emportement du Marquis Dirlicourr. Ainsi M. de Fury revint chez lui à minuit avec ces bonnes nouvelles, disant toujours : Mon neveu a bien fait ; cela est fort heureux qu'il n'ait pas payé son coup d'essai.

Le lendemain en levant le premier appareil, on conçut quelqu'espérance ; & en huit jours le Marquis fut hors de danger, mais dans un état si languissant, qu'on annonça à son pere qu'il ne seroit point en situation de sortir ni de voir personne de

longtems. Mademoiselle de Fury n'avoit point passé de jours sans envoyer plusieurs fois, en secret, savoir de ses nouvelles. Elle étoit méconnoissable, & marquoit par son silence le chagrin qui la dévoroit. Son pere l'avoit pénétrée, & il méditoit depuis longtems des arrangemens pour la rendre heureuse ; il ignoroit les moyens dont elle s'étoit servie pour engager le Marquis à quereller de S. Olban ; peut-être ne les eût-il jamais pardonnés. Madame de Fury toujours attentive à lui dérober la désunion des deux sœurs, avoit pris tant de précautions qu'il ne s'en étoit pas apperçu ; il étoit pere, il aimoit ses enfans & excusoit de petits écarts que l'amour de sa fille pour le Marquis avoit occasionnés. Heureusement il ne mourut point de ses blessures ; car elle eût infailliblement sacrifié son cousin à sa vengeance ; & pour s'épargner une vue odieuse, elle de-

manda à ſon pere d'aller paſſer quelque tems au Couvent. M. de Fury lui répondit, qu'elle feroit fort bien : elle alla y bouder tout à ſon aiſe.

Soit que le Marquis Dirlicourt fût touché de ſa conduite, ou qu'il déſeſpérât de ſe faire aimer de Conſtance, il établit pendant ſa convaleſcence un commerce de lettres avec Mademoiſelle de Fury ; & ſitôt qu'il ſe porta mieux;il fut la voir à ſon Couvent:de cette façon il laiſſa le chemin libre à de S. Olban,qui revint tranquillement chez ſon oncle ; mais comme l'on ignoroit la liaiſon de Mademoiſelle de Fury avec le Marquis, l'on tint conſeil dans la famille, & il fut réſolu qu'en attendant que cette affaire fût aſſoupie,MM. de S. Olban retourneroient quelque tems dans leur province ; malgré la peine que cette ſéparation fit au deux jeunes gens, il fallut s'y déterminer.

De S. Olban avoit pris ce ton aſſuré

qui reſſemble à l'air de la préſomption, & qui n'eſt que de la dignité. On le trouva extrêmement formé depuis ſon départ de U..... Son affaire avec le Marquis Dirlicourt avoit tranſpiré dans la province. Les jeunes gens le craignoient, & ſes parens le regardoient avec envie; on ne pouvoit comprendre comment il avoit oſé ſe meſurer avec un homme de qualité; encore moins comment il étoit ſorti vainqueur de cette action, n'ayant jamais appris à faire des armes. Cette premiere avanture en impoſa à tout le monde, parce que tout le monde eſt diſpoſé à juger favorablement des premieres démarches d'un jeune homme; il arrive auſſi le contraire des affaires malheureuſesdans leſquelles il s'eſt embarqué. Ainſi tout dépend donc de la bonne opinion que l'on donne d'abord de ſoi : c'eſt un principe sûr, qu'on ne peut trop inſpirer aux jeunes gens.

Il y avoit environ six mois que MM. de S. Olban étoient dans leur province, lorsqu'ils reçurent une lettre de M. de Fury qui leur marquoit de se rendre incessamemnt à Paris. Le jeune de S. Olban qui avoit écrit régulierement à sa cousine, avoit su d'elle, que le Marquis Dirlicourt étoit parfaitement rétabli, & qu'il sembloit ne plus penser à elle; qu'il n'étoit pas même venu les voir; elle ajoutoit qu'il paroissoit fort empressé auprès de sa sœur, qui le recevoit à son Couvent, dont elle ne se soucioit point de revenir; le Comte Dirlicourt venoit souvent chez Madame de Fury & s'informoit quelquefois de M. de S. Olban. Toutes ces particularités donnoient à penser au pere & au fils. La lettre de M. de Fury vint encore augmenter leur incertitude. Ils partirent. Ils arriverent à Versailles, l'esprit rempli de mille idées; mais les plus agréables naiss-

soient de l'amour de S. Olban pour sa cousine. L'absence n'avoit fait qu'augmenter sa passion ; cette aimable fille, vraie, naïve & tendre, ne se contraignit point pour donner à son cousin mille marques innocentes de sa tendresse. Elle dit devant sa belle-mere ce qu'elle auroit dit à son amant en particulier. Sautant au col de son oncle, elle se laissa embrasser par de S. Olban ; sa joie éclatoit dans tous ses mouvemens ; jamais famille ne fut plus satisfaite. Constance se plaça entre son oncle & son cousin, remit ses jolies mains entre les leurs, & dit à son papa qu'elle n'avoit jamais eu tant de plaisir. M. de Fury sourioit & emmena son bea-furere, laissant de S. Olban entre sa cousine & sa tante.

La conversation s'anima ; Madame de Fury leur parla à cœur ouvert. Je conjecture, leur dit-elle, que M. de Fury n'est point opposé à vos senti-

mens; & je crois même qu'il consentira volontiers à votre mariage, quand vous serez en état de procurer à Constance une fortune honnête. Tâchez donc de vous mettre dans le cas d'être heureux l'un & l'autre : pour moi je le souhaite sincérement : méritez les bontés de votre oncle, qui vous aime, & qui vous préférera aux autres.

Cet entretien avoit commencé si tendrement, que tout se ressentit de la situation de leurs cœurs. De S. Olban remerçioit sa tante avec cette expression touchante qui est l'interprete du cœur. Partagé entre l'amour, l'amitié & la reconnoissance, il avoit dans les yeux ce feu subtil qui marque l'agitation de l'ame & qui rend cent fois mieux le sentiment que les paroles. Madame de Fury ayant donné ses ordres de ne laisser entrer personne, on servit, & la famille se mit à table dans cette heureuse disposition.

M. de Fury parla plus qu'à ſon ordinaire, fut moins railleur, & but à la ſanté du voyage. De quoi eſt-il queſtion, demanda Madame de Fury; de bonnes choſes, reprit ſon mari: mon neveu eſt nommé Sécretaire d'Ambaſſade en Suiſſe ſous la conduite de ſon pere; quand ils auront fait leurs préparatifs, ils partiront avec le Comte de la... leur Ambaſſadeur.

Le premier mouvement de S. Olban fut de reconnoiſſance & de joie; mais ayant jetté les yeux ſur Conſtance, & voyant ſes larmes prêtes à couler, il devint triſte & rêveur. Qu'eſt-ce que cet enfantillage, demanda M. de Fury? Croyez-vous qu'il n'y ait qu'à ſe marier à votre âge pour être heureux? Mets-toi, continua-t-il, en état d'acquérir de la réputation & de la fortune, & nous verrons enſuite. Vous ne me défendez donc pas d'eſpérer, répli-

qua de S. Olban, que je pourrai un jour vous être un peu plus près ?... Pourquoi, non, reprit M. de Fury; continue d'être vertueux, applique-toi à ton état & compte sur nous... De S. Olban se levant avec un transport dont il ne fut pas maître, courut embrasser son oncle, qui malgré sa froideur apparente pleura de sensibilité; sa fille, sa femme partagerent ce sentiment, cette volupté pure qui est la récompense de la vertu.

MM. de S. Olban partirent quinze jours après avec l'Ambassadeur, qui les traita avec les distinctions qu'ils méritoient. Si leur séparation d'avec M. & Mesdames de Fury fut douloureuse, le retour trois ans après fut délicieux. Pendant leur absence Mademoiselle de Fury avoit été mariée au Marquis Dirlicourt; M. de Fury s'étoit laissé toucher par ses larmes, & avoit consenti à ce mariage malgré sa répugnance : car il étoit per-

ſuadé qu'elle ne ſeroit pas longtems heureuſe avec un mari qui n'avoit penſé qu'à ſa fortune en l'épouſant ; l'événement ne juſtifia que trop ce preſſentiment.

De S. Olban avoit acquis beaucoup de capacité dans l'Ambaſſade de Suiſſe, & l'on en avoit fait pluſieurs fois de grands éloges à la Cour. M. de Fury obtint le premier Conſulat vaquant pour ſon neveu, toujours aux conditions que ſon pere l'accompagneroit & l'aideroit de ſes conſeils. Comme le Conſulat n'étoit pas prêt, on ſongea à ſon mariage avec Conſtance ; quatre ans de deſirs & d'impatience méritoient une récompenſe proportionnée à une fidélité ſi rare. Les deux peres ſe communiquoient leur joie en voyant leurs enfans unis & heureux. Après avoir obtenu les diſpenes néceſſaires, le mariage de S. Olban ſe fit avec beaucoup de magnificence ; le Roi ſigna leur contrat, &

le Miniſtre leur fit de beaux préſens. Les jeunes époux reſterent encore deux ans avec M. de Fury : le Conſulat d'Alger étant venu à vaquer, ils partirent très-triſtes de quitter un digne pere qui leur promit de les faire rappeller pour leur procurer un ſort plus brillant : il leur tint parole ; car après avoir fait des merveilles dans ſon Conſulat, M. de S. Olban fut rappellé & nommé peu de tems après en qualité d'Envoyé dans une Cour étrangere. Son pere vécut juſques dans un âge très-avancé, & mourut après avoir vu ſa troiſieme génération, ayant joui de tout le bonheur que méritoient ſes vertus. C'eſt ainſi que les hommes peuvent être les artiſans de leur félicité : M. de S. Olban en eſt un exemple ; il eſt vrai que s'il travailla à former ſon fils au bien, il le trouva digne de ſes ſoins par ſes heureuſes diſpoſitions.

M. de Fury, après avoir marié ſes

deux ſilles, obtenu une penſion de retraite conſidérable, & aſſuré la fortune d'un fils qu'il avoit eu de ſa ſeconde femme, ſe retira dans une maiſon délicieuſe qu'il avoit aux environs de Paris; il y vécut bien des années, joyeux, content, entouré d'une femme de mérite & de ſes enfans, faiſant le bonheur de ſa famille.



LEÇON AUX FEMMES TENDRES.

Par l'Auteur du précédent.

FRANÇOIS VI, Duc de Bretagne, succéda à son frere mort sans enfans mâles, n'étan encore que Duc de Guingham ; il s'attacha à Mademoiselle de Kersolet, fille d'honneur de la Duchesse sa belle-sœur. Cette Demoiselle étoit d'une ancienne noblesse ; mais ses parens avoient si peu de bien qu'ils jugerent que le plus grand bonheur pour eux étoit de placer leur fille à la Cour, afin qu'elle sollicitât des emplois pour ses freres & quelques pensions pour la subsistance de sa famille. Sa jeunesse, sa beauté, plus encore un caractere doux & aimable lui firent bientôt

mille adorateurs ; plusieurs chercherent à la séduire, quelques-uns à lui plaire & à s'en faire aimer ; quelques autres enfin se déclarerent pour le mariage ; mais aucun d'eux ne fut accepté. Mademoiselle de Kersolet commençoit à sentir ce trouble dangéreux, l'obstacle le plus puissant contre les résolutions sages ; son cœur s'étoit déclaré en secret pour le Prince de Guingham, qui de son côté soupiroit pour elle depuis le premier jour qu'elle avoit paru à ses yeux ; mais la vertu de Mademoiselle de Kersolet étoit si pure, sa conduite si prudente, qu'il n'osoit avouer sa tendresse ; il y avoit un an qu'elle étoit à la Cour qu'il n'avoit encore laissé parler que ses soins, (singuliere conduite pour un grand Prince, & qui paroîtroit fort extraordinaire dans ce siecle.) Ces mœurs gothiques sont si différentes des nôtres qu'on ne doit point s'étonner de cette réserve.

Le Prince amoureux étoit timide, respectant la vertu de sa maîtresse, peut-être vertueux lui-même: il ignoroit que sa conduite tendre & réservée faisoit plus d'impression sur elle que tous les emportemens & tout l'éclat qu'il eût pû mettre en usage. L'amour lui préparoit les voies & apprivoisoit, pour ainsi dire, la vertu de Mademoiselle de Kersolet; elle cherchoit elle-même toutes les occasions de voir le Prince, de lui parler. Quand deux personnes desirent mutuellement les occasions, elles naissent à chaque minute; le Prince observoit avec attention les démarches de Mademoiselle de Kersolet; il trembloit qu'elle ne se déterminât enfin pour quelqu'un des partis avantageux qui se présentoient pour elle; on étoit surpris à la Cour qu'elle les refusât tous; souvent le Prince en attachant ses yeux sur elle, lui trouvoit l'air si attendri, qu'il se

flattoit d'être la cause de ses refus. Cependant il étoit inquiet & jaloux, dans la pensée qu'il y eût quelque rival secret qui lui disputât un cœur qu'il mettoit à si haut prix. Un jour étant chez la Duchesse où il étoit fort assidu, cette princesse dit à Mademoiselle de Kersolet qu'elle vouloit la marier, & espéroit qu'elle ne refuseroit pas un mari de sa main, *étant jeune, valeureux, riche & de haute naissance.* Le Prince rougit, & Mademoiselle de Kersolet se troubla au point que tout le monde s'apperçut de ce qui se passoit dans le cœur de ces amans. Vous ne me répondez pas, dit la Duchesse... Madame, reprit Mademoiselle de Kersolet, je suis pénétrée de vos bontés, & ma confusion vient de la honte que j'ai de ne pouvoir obéir & répondre à vos intentions; mais j'ai fait vœu de ne pas me marier avant vingt ans; je n'en ai encore que dixhuit, & pourquoi

pourquoi ce vœu, demanda la Duchesse en souriant ? C'est, continua Mademoiselle de Kersolet, que ma mere consulta, dans mon enfance, un Astrologue très-savant pour savoir ma destinée. Il lui prédit que si je m'engageois avant ma vingtieme année, je serois malheureuse. —La Duchesse se moqua de cette prédiction. Ceux qui ajoutoient foi à l'Astrologie Judiciaire (ce qui alors étoit fort commun) trouverent que Mademoiselle de Kersolet avoit raison ; mais le Prince sentit jusqu'au fond du cœur ce détour ingénieux ; il fut en même tems rassuré sur ses rivaux, & entrevit qu'il pourroit faire changer de résolution à sa maîtresse. Il lui sembloit que ses regards se portoient sur lui avec plus d'assurance, & lui disoient qu'elle avoit heureusement trouvé cette défaite pour éluder les propositions de la Duchesse, & que c'étoit à lui qu'elle

ſacrifioit ſon établiſſement & ſa for-
tune. Plein de cette penſée il chercha les moyens de lui parler en particulier. Les prédictions de l'Aſtrologue, lui dit-il, rejettent bien loin vos adorateurs! Quel tems! & qu'il me ſembleroit long, ſi j'étois aſſez heureux pour être celui que vous préfereriez!.. Il ne put pourſuivre: le Duc de Bretagne étant entré, il fut obligé de s'avancer vers lui; ce contretems ſauva une réponſe embarraſſante à Mademoiſelle de Kerſolet; mais le Prince qui ne vouloit pas perdre le fruit de ſa premiere déclaration, épia ſi bien les momens, qu'il les trouva. Il demanda une réponſe: on la lui fit, mais ſi embarraſſée, ſi détournée qu'il jugea que le cœur de Mademoiſelle de Kerſolet étoit touché ſenſiblement pour lui, & qu'il n'avoit plus qu'à ſaiſir les occaſions de la faire expliquer plus clairement.

Si le Prince avoit examiné avec un vif intérêt toutes les démarches de ſa

maîtresse ; elle étoit de son côté très-satisfaite de la conduite du Prince ; aucunes Dames de la Cour n'avoient pu obtenir de lui que les simples égards de la politesse ; tous ses soins, ses empressemens, ses galanteries s'adressoient à Mlle de Kersolet ; ses yeux ne voyoient qu'elle ; ses préférences ne regardoient qu'elle : l'honorant, l'adorant, l'estimant, il la payoit avec usure des sentimens qu'elle sembloit avoir pour lui.

Une passion commencée avec autant de ménagement devoit être heureuse ; elle le fut en effet jusqu'à la mort du Duc de Bretagne. Le Prince de Guingham lui ayant succedé, il nomma Mademoiselle de Kersolet Comtesse, & la combla de bienfaits. Les Bretons demandoient instamment que l'on mariât leur Prince ; le Duc avoit sondé plusieurs fois leurs dispositions sur son mariage avec Mademoiselle de Kersolet : mais ils rejetterent

bien loin une pareille penſée ; le Duc ſe vît forcé, dans la crainte d'une révolte, de renoncer à ce deſſein. Ainſi Mademoiſelle de Kerſolet ſe préparoit par ſa vertu, ſa conſtance, ſa ſenſibilité bien des malheurs, en formant avec le Duc une de ces liaiſons, qui ne doivent jamais s'établir entre des perſonnes, dont la diſtance oppoſe une barriere invincible entre elles.

On preſſoit depuis longtems le Duc de ſe marier ; il répondoit toujours qu'il y penſeroit. Souvent il étoit chagrin & rêveur ; Mademoiſelle de Kerſolet éprouvoit les mêmes amertumes : Pourquoi, lui diſoit-elle, mon cher Prince, me ſuis-je attachée ſi fortement a vous ? Pourrai-je croire que vous me reſteriez fidelle ? Que je vais payer cher le bonheur d'aimer ! Le Prince paroiſſoit plongé dans une cruelle incertitude ; ſouvent il vouloit l'épouſer en ſecret & légitimer les enfans qu'il en avoit ;

mais considérant que le Roi de France feroit rompre son mariage, comme étant fait contre toutes les regles, il aimoit encore mieux y renoncer, que de causer un tel affront à une femme estimable qu'il aimoit uniquement.

Le Duc avoit un favori, nommé Montauban, qui possédoit toute sa confiance. Ce Prince pensoit singulierement pour un Souverain : il aimoit ses Sujets, écoutoit les avis des personnes qu'il estimoit. Il étoit fidele à sa maîtresse, tendre amant, ami constant. Il étoit juste qu'il fût aimé : il l'étoit en effet, & méritoit de trouver dans sa maîtresse ce désintéressement & cette fidélité si rare à la Cour. J'eusse préféré, disoit-il à Montauban, une amie charmante dont je fais le bonheur, à une femme que je ne connois point, & qu'on m'amenera sans doute avec autant d'éloignement pour moi que

j'en sentirai pour elle. Vous savez combien la Comtesse de Kersolet m'est chere ; elle est belle, bonne, sage : car je suis son premier choix, & je serai le dernier. Elle m'a juré cent fois que quand je cesserois de l'aimer, elle se retireroit dans un Couvent pour y faire profession, ne voulant pas que personne puisse me succéder dans son cœur. Montauban louoit la Comtesse ; mais il invitoit son maître à faire un effort courageux sur lui-même, & à donner à ses Sujets la satisfaction de lui voir des successeurs. Des successeurs, reprenoit le Prince douloureusement ! La Comtesse de Kersolet ne m'en a-t-elle pas donnés ? ne suis-je pas le pere de ses enfans aimables ? Il est vrai, continuoit Montauban ; plût à Dieu qu'ils pussent être reconnus comme vos successeurs au Duché de Bretagne ! & puissiez-vous mettre la Comtesse de Kerso-

let dans la place que méritent ses charmes & ses vertus ! mais cela est impossible ; vos peuples murmurent déjà de votre attachement pour elle, & lui attribuent votre éloignement pour le mariage. Les femmes, jalouses de la préférence que vous lui avez donnée sur elles, & de votre constance, insinuent qu'elle sera la cause un jour de la perte du Duché de Bretagne. Ces considérations politiques font impression sur les esprits. Vous m'avez permis, ajouta Montauban, de vous parler avec franchise : voilà mon Prince le sentiment de vos Sujets... Je ne les avois pas entendus, reprit le Duc ; mais je savois depuis longtems que je leur devois le sacrifice de tout ce que j'ai de plus cher au monde. Cachez soigneusement à la Comtesse ce qui est résolu ; ménageons s'il se peut cette ame honnête, & préparez-vous à voyager dans plusieurs Cours pour

examiner quelle eſt la Princeſſe qui, après Madame de Kerſolet, peut faire mon bonheur.

Le Duc, forcé enfin de ſe marier, déclara ainſi ſes intentions à Montauban. Il faut, lui dit-il, vous déguiſer en Marchand Arménien, prendre beaucoup de raretés avec vous; & ſous le prétexte de vendre vos marchandiſes, vous voyagerez dans différentes Cours. Vous vous introduirez auprès des Princeſſes à marier. En vous avertiſſant de mes goûts, vous vous y conformerez, & vous me rendrez un compte fidelle de vos découvertes. Premierement je veux que la femme que j'aurai, ſoit belle, & ſur-tout bien faite & d'une forte ſanté; parce que de ces deux qualités dépend la conformation des enfans qu'elle me donnera; & comme la femme que je prends, eſt faite pour aſſurer par ſa fécondité la tranquillité de mes états, vous voyez qu'il eſt

important qu'elle n'ait pas des avortons qui périſſent en naiſſant. Une belle femme doit-être regardée comme un beau moule qui doit former de beaux modeles. Je ne veux pas qu'elle ſoit petite, pour raiſon à moi connue ; je ne veux pas non plus qu'elle ſoit grande, parce que les grandes femmes ſont ordinairement mal proportionnées. Je ſouhaite enfin qu'elle ne ſoit ni grande, ni petite ; il ne faut pas qu'elle ait les cheveux noirs ni trop blonds, ces deux couleurs ont leur inconvénient : Je ne me ſoucie pas qu'elle ait beaucoup d'eſprit, parce qu'elle viendroit à bout de me ſubjuguer. Je ne veux pas non plus que ma femme ſoit bête, parce qu'elle m'ennuieroit & me rebuteroit. La difficulté ſe réduit donc à fuir les extrémités.

Montauban avec ces inſtructions & des paſſeports fit les préparatifs de ſon voyage, ſe muniſſant des mar-

chandises nécessaires pour être admis à la toilette des Dames, situation où il devoit le mieux juger de leurs défauts ou de leur beauté. Il promit au Prince de lui rendre un fidel compte de tout ce qu'il pourroit remarquer des qualités qu'il desiroit dans une femme; & il partit suivi d'un seul Ecuyer, déguisé comme lui, qui devoit passer pour son commis, & qui l'étoit en effet; car il devoit examiner de son côté & s'insinuer auprès des femmes de service pour apprendre d'elles les secrets de leurs Dames. Montauban n'ayant point mené de Domestiques, il en prit en chemin, qui ne le connoissoient nullement.

Il étoit de la plus belle apparence: il sembloit même que l'habit d'Arménien ajoutoit encore à sa bonne mine. Il voulut commencer par les Cours de France son examen. Le Roi Charles VII faisoit alors sa rési-

dence à Bourges, & la Reine Isabelle sa mere tenoit la sienne à Paris : ainsi il se rendit d'abord à Paris pour s'éclaircir des moindres particularités qui regardoient les Princesses. Montauban commença par se former des liaisons chez les Dames & Demoiselles de compagnie ; il laissa à son commis les Femmes de chambre, & on ne négligea pas même les Filles de garde-robe : toutes furent employées aux instructions qu'on vouloit prendre ; les présens & plus encore *la courtoisie* de Montauban & de son Ecuyer, furent les plus grands ressorts qui leur procurerent des accès faciles. Bientôt il ne fut bruit que du bel Arménien ; les Princesses vouloient le voir & acheter de ses raretés : ses bijoux furent trouvés admirables ; le mérite du Marchand donnoit de la valeur aux moindres choses: c'est ainsi que se forme la réputation. Montauban suivi de son commis qui

portoit les boîtes, ſe rendoit tous les jours au lever des Princeſſes; bientôt ſa renommée devint fameuſe, & toutes les Dames ſe diſputoient l'avantage de l'avoir à leur toilette. Sa bonne mine, & ſur-tout le crédit qu'il faiſoit, donnerent quelque ſoupçon : on commença à l'examiner de près; on queſtionna ſes gens, & on fut encore plus perſuadé qu'il y avoit du myſtere dans ſa conduite, ſur ce qu'ils répondirent, qu'il les avoit pris en débarquant. Effectivement Montauban afin d'être dépayſé, prit par la Normandie pour venir à Paris, & avoit dit qu'il revenoit d'Angleterre. Comme il paroiſſoit lié avec les femmes des Princeſſes, on crut qu'il n'avoit d'autre deſſein que d'avoir des occaſions favorables de ſe défaire de ſes marchandiſes. Il marquoit toutes les ſemaines à ſon Prince (ſous un chiffre) le précis de ſes découvertes. Ayant fait ſon examen à

la Cour, il résolut de continuer sa route ; aucune des Princesses ne convenoit au Duc ; les unes étoient trop grandes, les autres trop petites, celles qui pouvoient passer pour bien faites & dont la beauté étoit séduisante, avoient une santé délicate, ou trop d'embonpoint, inconvéniens sur lesquels le Duc avoit fort insisté.

Pendant que Montauban s'acquittoit de sa commission avec un zele vraiement louable, il ne négligeoit rien de ce qui pouvoit contribuer à ses plaisirs ; plus d'une brillante conquête s'étoit offerte à lui dont il avoit profité ; il tiroit même des instructions sur les négociations dont il étoit chargé. Ces intrigues firent tant de jaloux qu'on recommença à prendre des soupçons, à renouveller les informations. Ayant été averti qu'il étoit suspect, & qu'on le regardoit comme un espion, craignant

d'être arrêté, & n'ayant plus rien qui le retint en France, il se hâta d'aller dans une autre Cour exercer ses talens & continuer son examen. L'Etat le plus voisin étant l'Angleterre, il y passa, toujours sous le titre de Marchand Arménien.

Il y tint à-peu-près la même conduite, trouvant les Angloises fort belles, trés-blanches, mais froides, tristes & souvent dédaigneuses ; défauts incompatibles avec la façon de penser du Prince, qui vouloit qu'une femme fût vive sans étourderie, gaie sans indécence, affable sans familiarité. Il quitta cette Cour, & passa en Italie, où il trouva l'autre extrémité dans les femmes, presque toutes portées à la tendresse & aux plaisirs. Ce n'est pas qu'il ne remarquât dans les Dames du plus haut rang de la beauté & des vertus ; mais ces qualités ne suffisoient pas. La négligence & la galanterie des

Dames lui firent bientôt quitter l'Italie pour passer en Allemagne, ne songeant point à faire le voyage d'Espagne, parce que l'éducation des Princesses ne pouvoit point convenir à son Prince, qui vouloit que sa femme ne se mêlât point de politique, qu'elle eût l'esprit cultivé sans être savante, & qu'elle eût cette aisance qui donne tant de graces aux Françoises; sur-tout il craignoit cette fierté impérieuse qui ferme la porte à tous les cœurs. D'ailleurs le Duc de Bretagne vouloit devoir la vertu d'une femme à ses propres principes & non pas à des précautions souvent fort inutiles, quand elles sont vicieuses.

Montauban prit sa route vers l'Allemagne; la premiere Cour où il séjourna pensa à arrêter ses courses. Il y trouva trois jeunes Princesses jolies, vives, folatres, n'ayant de l'esprit que ce qu'il en falloit justement. Il

recommença ses intrigues & son examen ; après avoir bien considéré les trois sœurs, il s'en tint à la cadette comme la plus ressemblante au plan qu'il avoit reçu du Prince à qui il écrivit ce qu'il pensoit. Le Duc lui répondit qu'il prît bien garde à ce qu'il feroit ; mais Montauban ayant persisté dans sa bonne opinion, le Prince le rappella. Il arriva en Bretagne au grand étonnement de toute la Cour, persuadée qu'il mettroit plusieurs années à voyager, & le croyant disgracié, car tout le monde ignoroit le sujet de son absence.

Le Duc de Bretagne envoya peu de tems après un Ambassadeur à l'Electeur pour lui demander la Princesse en mariage. L'Electeur répondit avec respect & reconnoissance, que la recherche du Duc lui faisoit beaucoup d'honneur ; mais qu'il ne pouvoit accorder la plus jeune de ses filles au préjudice des aînées, &

qu'il offroit volontiers au Duc la premiere ; le Duc, repliqua qu'il souhaitoit la plus jeune & non les autres, parce qu'il ne pouvoit les épouser toutes trois ; & l'Electeur ne voulant pas faire un passe-droit à ses deux aînées, manqua pour la cadete un grand mariage. Le Duc renvoya de nouveau Montauban faire son examen : il avoit pris pour ce genre de vie beaucoup de goût, & il ne se fit pas dire deux fois de partir ; prenant les mêmes précautions pour n'être point connu & pour voyager commodément. Il repassa en Allemagne, où il s'arrêta peu pour aller dans les Cours du Nord ; mais il n'y trouva que des glaces, & des femmes belles & saines à la vérité, mais aussi froides & aussi bornées que leur climat. Dans ce tems encore barbare aucunes connoissances n'avoient pénétré dans ces pays presque inhabités ; la nature seule avoit fait tous

les frais de la beauté des femmes. Montauban qui avoit vécu dans une Cour si galante, si différente de celles de ces Princes, persuadé que la nature ne suffisoit pas pour son maître, quitta ces contrées & revint dans les différentes Cours d'Allemagne. Celle de l'Empereur fut celle où il s'arrêta le plus longtems; il y fut presque aussi agréablement qu'à celle de France; les Princesses lui parurent charmantes: chaque jour elles lui donnoient de l'exercice; mais ses succès particuliers manquerent lui couter la vie. Les Marchands Juifs, mécontens de ce qu'il faisoit un commerce qu'ils croyoient considérable, lui dresserent des embuches; ils engagerent une femme de la Ville qu'il voyoit souvent, de l'attirer chez elle à une heure où ils croyoient plus sûrement s'en défaire. Montauban qui n'avoit jamais refusé une bonne fortune, se rendit

aux invitations de cette femme ; qui bien loin de le trahir, préféra les marques de sa reconnoissance aux offres des Juifs, & l'avertit de ce qui se tramoit contre lui : elle le pria en même-tems de la soustraire au ressentiment des enfans d'Israël, parce que sa vie n'étoit pas en sûreté, s'ils venoient à découvrir qu'elle les eût trahis. Montauban qui ne vouloit pas se faire connoître, récompensa cette femme d'une maniere proportionnée au service qu'elle lui rendoit, & lui dit de ne rien craindre, parce qu'il ne seroit pas à Vienne le lendemain. En effet il partit le soir même avec des habits différens ; il prit sa route par la Lorraine. Le Roi de Sicile, Louis II du nom, Duc d'Anjou, y tenoit sa Cour ; il lui restoit encore deux Princesses ayant marié l'aînée à Charles VII Roi de France.

Montauban désespéroit presque de

trouver une femme qui rassemblât les qualités qu'exigeoit le Duc son maître, qui dans le fond ne vouloit que retarder son mariage, & qui avoit bien prévu que Montauban reviendroit encore sans avoir rempli sa commission. Les Bretons étoient satisfaits de voir que leur Duc se prêtoit à leur desir en demandant la fille de l'Electeur. Ainsi il vivoit heureux avec Madame de Kersolet, laissant à son destin & à Montauban le soin de lui trouver une femme. Son amour pour la Comtesse étoit la seule cause de ses détours; mais en y réfléchissant bien, la méthode qu'il employoit assez négligemment étoit la plus sûre & la plus prudente; elle devoit lui sauver bien des dégoûts & assurer son bonheur, s'il n'avoit pas eu le cœur fortement engagé.

Le Roi de Sicile tenoit sa Cour à Lunéville; Montauban crut enfin y

trouver de quoi fixer ses incertitudes, & ce qu'il cherchoit depuis plus de deux ans assez inutilement. Il commença par se procurer les moyens de s'introduire chez les Princesses, ce qui ne fut pas difficile avec les mêmes prétextes qu'il avoit employés dans les autres Cours; mais il lui arriva une aventure qui manqua tout découvrir. Des Seigneurs Bretons qui voyageoient, se trouverent à la Cour de Lorraine en même-tems que lui, & le reconnurent; comme ils ignoroient les raisons qui obligeoient le Duc de Bretagne à faire voyager Montauban, & de quelle façon il s'y prenoit pour avoir une femme selon son goût, ils manquerent faire une indiscrétion en racontant la rencontre ridicule qu'ils avoient faite de Montauban, qui voyant leur surprise s'approcha d'eux, & leur dit à l'oreille, qu'ils se gardassent bien de le nommer; qu'il

étoit miſtérieuſement à Lunéville par l'ordre du Duc de Bretagne,à qui leur indiſcrétion déplairoit sûrement. Il n'en fallut pas davantage pour leur impoſer ſilence; & Montauban ayant été les voir le lendemain, leur déclara tout le myſtere, dont ils s'amuſerent beaucoup.

L'extérieur des Princeſſes qui l'avoit d'abord déterminé à reſter en Lorraine,ne ſuffiſant pas, il ſe mit en devoir de pouſſer ſon examen ſcrupuleuſement. L'uſage des corps n'étant point introduit, il les trouva faites comme il avoit plu à la nature. Cette eſpece de cuiraſſe qui gêne tous les mouvemens & qui gâte le corps d'une femme, ne falſifioit point la taille alors; on ignoroit l'art de cacher les défauts & les inégalités de la perſonne; on ne renfonçoit pas une épaule, ni un côté avec des plaques: une femme malfaite enfin n'avoit point l'apparence d'une femme à laquelle on

ne peut reprocher aucun défaut, & paroiſſoit comme les hommes dont on ne cache point les imperfections.

Montauban, introduit à la toilette des Dames, ſembloit ne penſer qu'aux affaires de ſon commerce. Ses remarques étoient d'autant plus ſûres, qu'on ne ſe défioit point de lui ; il reconnut à l'une des Princeſſes un eſprit ſupérieur ; élevée par ſa mere Yolande d'Aragon, Princeſſe d'un rare mérite, elle avoit reçu la plus brillante éducation. Montauban n'avoit qu'une inquiétude, qu'elle ne fût ambitieuſe & haute ; il ſe promit de tromper ſon maître ſur le chapitre de l'eſprit, perſuadé que malgré ſes inſtructions, le Duc ne feroit pas fâché de trouver dans ſa femme un conſeil & un ami ; quelque flattée que ſoit une femme de ſubjuguer ſon mari, elle ſeroit fâchée que le public le crut aſſez ſot pour être dominé.

Ce n'eſt jamais que dans l'intérieur d'une maiſon, qu'une femme d'eſprit prend l'empire que ſa ſupériorité lui donne ſur ſon mari.

Ainſi Montauban paſſa légerement ſur cet article, pour en examiner d'autres avec la plus ſérieuſe attention. La Princeſſe étoit très-bien faite, de la taille moyenne, les cheveux chatains : ſa beauté étoit plus piquante que réguliere, ſon enjouement étoit léger & marquant beaucoup de liberté d'eſprit : ſeulement, elle étoit plus ſavante que le Prince ne le demandoit ; mais il ſe promit, s'il étoit muni d'un pouvoir plus ample, d'inſtruire la Princeſſe de ce qu'elle devoit faire pour captiver le cœur de ſon époux.

Chaque jour le confirmoit de plus en plus dans la grande opinion qu'il avoit formée de la Princeſſe ; & il en écrivit au Duc, qui lui marqua de prendre bien garde qu'elle ne reſ-

ſemblât

semblât à la Reine d'Angleterre ; que selon qu'il le jugeroit à propos, il prît le titre d'Ambassadeur & qu'il demandât la Princesse en mariage. Montauban convaincu qu'il ne pourroit jamais donner à la Bretagne une plus digne Souveraine, quitta la Cour & revint quelques jours après avec le titre d'Ambassadeur & la suite qui convenoit à son rang. On reconnut au grand étonnement de tout le monde dans l'Ambassadeur du Duc de Bretagne le Marchand Arménien. Il ne dit pas d'abord les raisons qu'il avoit eu d'en agir ainsi ; mais ayant joui de leur inquiétude, il déclara les intentions du Duc son maître. Après une mûre délibération, le Duc de Lorraine signifia à l'Ambassadeur, *qu'il tenoit la recherche du Duc de Bretagne à honneur, & qu'il pouvoit venir épouser la Princesse.* Le Prince ayant reçu cette réponse de son Ambassadeur, partit aussitôt &

vint à Lunéville, où le mariage se fit avec de grandes magnificences.

Pendant que le Duc de Bretagne goûtoit avec quelqu'amertume les plaisirs que lui procuroit son mariage, & qu'il pensoit à la douleur où la Comtesse de Kersolet étoit plongée, cette tendre & fidelle amante se consumoit en Bretagne de chagrin; trop sensible pour prendre un parti violent, trop sage pour chercher dans l'inconstance un dédommagement à sa peine, elle se détermina enfin à se renfermer dans un Monastere, ne voulant pas être temoin du bonheur de la Duchesse; & pour n'avoir aucune tentation de rentrer dans un monde qu'elle abhorroit, elle pria instamment l'Abbesse de la dispenser du noviciat, & de lui permettre de faire ses vœux. Le Duc, en retournant en Bretagne, trouva sa chere Comtesse engagée: il vola à son Couvent, employa en

vain tout ce qu'il put de plus ſéduiſant pour la faire changer de réſolution. Elle fut inébranlable ; elle répondit au Duc, qu'elle étoit trop tendre pour s'expoſer jamais au chagrin qu'elle venoit d'eſſuyer, & trop fiere pour s'abaiſſer par un choix indigne d'elle après avoir été chérie d'un grand Prince ; & ſur ce qu'il lui diſoit, qu'elle ſeroit toujours la maîtreſſe de ſon ſort, & qu'elle conſerveroit toute ſa vie l'Empire qu'elle avoit ſur lui ; non non, mon Prince, repliqua-t-elle, ma délicateſſe ne me permet pas de partager votre cœur & d'être un objet d'inquiétude & peut-être de mépris pour votre épouſe ; laiſſez-moi dans cette retraite oublier, s'il ſe peut, les bontés dont vous m'avez comblée, & chercher un repos qui eſt le ſeul bien que je puiſſe deſirer. Adieu, Prince, ſouvenez-vous dans nos enfans que je vous ai été chere,

Elle ne prononça point ces derniers mots ſans un torrent de larmes. Le Prince, auſſi attendri qu'elle, la conjuroit de ne point l'abandonner. Elle lui tendit une main qu'il baigna de ſes larmes. La Comteſſe de Kerſolet ſentant qu'elle ne pouvoit plus réſiſter au mouvement qui la portoit vers le Prince, fit un effort ſur ſa tendreſſe, & s'arracha en fuyant à ſon amour.

Le Duc fut longtems inconſolable de la perte de la Comteſſe ; ſes enfans lui devinrent d'autant plus chers, qu'il n'en conſerva point de la Princeſſe de Sicile. La Comteſſe vécut dans ſon Couvent nombre d'années dans une profonde paix ; elle s'étoit attachée à Dieu comme à ſon Amant, trouvant dans ſon ame un fond de tendreſſe dont elle faiſoit ſa félicité ; elle pria le Duc d'être quelque tems ſans la voir ; & même elle ſe priva de la préſence de ſes

enfans, pour s'affermir de plus en plus dans ses sages & pieuses résolutions.

La Comtesse de Kersolet est un exemple qui doit convaincre les femmes tendres & honnêtes de ne point s'attacher aux hommes qui ne peuvent disposer de leur main. Les Souverains semblent être tout-puissans : ils le sont en effet, excepté sur les objets les plus essentiels à leur bonheur ; ils ne peuvent ni se marier, ni disposer de leur Domaine à leur gré : plus gênés en cela que le moindre particulier qui peut choisir sa compagne, & faire de ses biens tout ce qu'il veut.

Le tems ayant affoibli les sentimens que le Duc avoit eus pour la Comtesse de Kersolet, il tourna toutes ses affections sur Montauban qui le subjugua : car ce favori étant devenu éperduement amoureux de la Comtesse de Château-brian, femme

du Prince Gille, frere du Duc, il fut assez audacieux pour déclarer sa passion ; mais la Princesse l'ayant menacé de toute son indignation, son amour se convertit en une cruelle passion qui l'entraîna dans tous les crimes. Il parvint à rendre le Prince Gille suspect à son frere, qui le fit arrêter & conduire dans une affreuse prison, où on le trouva étranglé. On accusa Montauban de ce crime, & la Princesse, veuve du Prince Gille, ayant demandé vengeance au Roi Charles de la mort de son mari, Montauban fut obligé de s'enfuir en Allemagne dans un Couvent où il se fit Moine.



LA FEMME,

COMME IL Y EN A BEAUCOUP.

Par le même Auteur.

LE Lord d'Alby en combattant vaillament pour sa liberté, reçut un coup qui le priva de la faculté de produire son semblable; il manqua de perdre la vie en même tems; mais sa jeunesse, l'habileté des chirurgiens le tirerent de ce dangéreux pas; il fut blessé sur un vaisseau qui demeura le vainqueur & aborda heureusement dans le Port de. . . . où Milord fut débarqué dans un état presque désespéré. On avoit donné avis à sa famille qu'il avoit été blessé; mais on lui laissa ignorer la circonstance la plus fâcheuse. Milord même ne savoit point encore jusque où alloit son malheur: peut-être ne lui auroit il pas survécu. A vingt-

cinq ans l'on n'a pas d'ordinaire assez de philosophie pour se détacher de ce qui paroît pour la plûpart un objet essentiel. Cette privation étoit un inconvénient où il n'y avoit point de reméde ; & à la fin on s'accoutume à tout. Milord, lui disoit son Médecin, vous avez bien des graces à rendre à Dieu de ce qu'il vous a conservé la vie. Ha, Monsieur, lui répondoit Milord, la vie n'est rien en comparaison de ce que j'ai perdu. Le Médecin qui étoit vieux, lui persuada qu'il falloit mieux vivre ; & Milord qui n'avoit rien de mieux à faire, prit son malheur en patience, & résolut de s'en consoler avec la Philosophie. Il lui fut d'autant plus douloureux de prendre cette résolution, qu'il avoit eu de grands succès parmi les Dames ; fait pour plaire, il joignoit à la figure la plus séduisante beaucoup d'esprit, ayant une ame tendre & susceptible d'un

attachemement férieux. Il n'avoit eu encore que de ces goûts vifs que l'on prend pour de l'amour, mais dont on fe guérit affez facilement, & qui ne laiffent après eux que de légers fouvenirs quelquefois agréables.

Sa raifon, un peu de Philofophie, les perfuafions de fon Médecin, tout l'engagea à prendre fon parti avec courage; il exigea le plus profond fecret de ceux qui avoient eu quelque connoiffance de ce fatal accident; l'on divulgua même, dans l'équipage, que Milord d'Alby avoit été bleffé au-deffus du genouil, & perfonne hors fon valet de chambre & fes Chirurgiens ne pénétrerent ce myftere.

Milord entierement rétabli, repaffa en Angleterre, & projetta un genre de vie & d'occupation conforme à fon état; il fe livra d'abord à la belle littérature, établit quelque correfpondance avec des

beaux esprits de France ; il orna sa maison de tout ce qui pouvoit servir à la lui rendre agréable ; il choisit ses sociétés ; & sans fuir les femmes, il résolut de ne former aucunes liaisons d'amitié avec elles, à moins qu'elles n'eussent passé l'âge d'inspirer des desirs, & qu'elles n'eussent assez d'esprit pour mettre de l'intérêt dans leur commerce : avec ce plan de vie il se crut assuré d'une paix profonde.

L'on fut extrêmement surpris de ce genre de vie ; plusieurs femmes avec lesquelles il avoit été en liaison, se crurent en droit d'aller le troubler dans ce qu'il appelloit sa délicieuse solitude. Ce fut envain : il les traita civilement, mais ne leur rendit pas des visites assidues. Elles ne comprenoient rien à une conduite si opposée à celle qu'il avoit tenue, & formoient vainement des conjectures ; quelques unes crurent qu'il étoit amoureux d'une femme d'un rang si

fort au-dessus de lui, qu'il n'osoit se déclarer, ou qu'il craignoit de lui donner de l'ombrage : ce fut même sur cette derniere pensée qu'on s'arrêta le plus ; & elle paroissoit la plus vraisemblable.

Il est assez ordinaire aux hommes foibles, de santé ou d'organes, de gagner du côté des sentimens ; Milord d'Alby en perdant une facilité, s'épura l'âme, se forma l'esprit, & prit cette force de raisonnement presque toujours le fruit de la réflexion & des grands revers. Il est d'expérience que moins un homme est propre aux fonctions de la nature, plus son génie s'éleve au-dessus du commun. Elle démontre aussi que plus le corps est matériel, moins l'esprit est subtil : cette maxime influe sans doute sur nos jeunes gens dont l'espéce n'annonce pas beaucoup de force, & dont l'intention est si pure & si honnête.

Il y avoit deux ans que Milord d'Alby vivoit dans cette molle indolence, lorsque Lady Kell vint demeurer dans une terre voisine de sa campagne. Veuve depuis peu, elle venoit passer son deuil avec une tante dont elle attendoit une riche fortune; elle avoit perdu un mari qu'elle estimoit, mais qu'elle n'aimoit point, fort agé, triste & jaloux; ayant passé quatre ans avec lui, tâchant de le rendre heureux aux dépens même de ses plaisirs, évitant tout ce qui pouvoit l'inquiéter. Elle ne vit pas avec indifférence rompre des chaînes qui lui rendoient sa liberté; marquant les regrets qu'elle avoit réellement, & se conformant à la décence de son état, elle résolut de passer à la campagne l'année de son deuil, & de rejetter tous les nouveaux engagemens qu'on lui proposeroit.

Milord d'Alby n'avoit jamais con-

nu l'amour : il jugeoit sur les goûts qu'il avoient eus, qu'il pouvoit toute sa vie rester dans l'état d'indolence où il vivoit ; il ignoroit cette passion inquiétante & vive, qui est fondée sur la haute opinion qu'on a de son choix, & sur de certains rapports que l'on trouve d'autant plus séduisans qu'ils sont l'effet de l'amour propre. En renonçant à la société des femmes, ce n'étoit pas qu'il craignît de s'y attacher, c'est qu'il ne vouloit pas les mettre dans le cas de se plaindre de lui ; ainsi il se livroit lui-même au danger en prenant des précautions pour éviter des circonstances embarrassantes ; il ne pensoit ni à se garantir d'une passion qu'il ne connoissoit pas, ni à défendre son coeur des impressions tendres dont il ne se croyoit pas susceptible.

Lady Kell lui étoit parente par son mari ; il ne put se dispenser de lui rendre une visite de bienséance. Il

hésita longtems pour remplir ce devoir ; plus on lui disoit de bien de Milady, plus on faisoit l'éloge de ses charmes, plus il croyoit devoir l'éviter : enfin obligé à lui rendre cette visite, il prit la résolution de la faire fort courte. S'étant rendu chez Milady, il y trouva beaucoup de monde : sa niece n'avoit point encore paru ; il étoit surpris de la curiosité qu'elle lui inspiroit & attendoit sa venue avec une sorte d'impatience. Elle vint enfin : ses habits de deuil, son maintien sage & modeste n'empêcherent point qu'elle ne parût à Milord d'Alby la plus aimable personne qu'il eût jamais vûe. Lady avoit alors vingt-cinq ans : sa figure étoit charmante par les graces qui l'accompagnoient : ses traits n'avoient point cette régularité, qui donne aux femmes le titre de belles femmes, & qui leur ôte tous les agrémens, toute la gentillesse des jolies

phifionomies. Lady Kell étoit de la taille telle qu'il la faut pour être bien-faite ; c'eſt-à-dire, qu'elle n'étoit ni trop mince, ni tròp groſſe, ni trop grande, ni trop petite ; de beaux cheveux blonds, le teint admirable, les yeux vifs, le nez un peu relevé, la bouche agréable, les dents jolies, la gorge parfaite, & l'enſemble charmant. Avec cet extérieur Lady avoit le caractere doux & ſenſible, l'eſprit juſte cultivé ; elle ſe croyoit le cœur incapable de paſſion, parce qu'elle n'avoit pas encore aimé ; mais ſon ame étoit faite pour ſentir tout ce que l'amour peut inſpirer de délicateſſe & de ſentiment. Ayant vécu longtems avec un mari vieux & infirme, elle s'étoit accoûtumée à la patience, à la complaiſance & à preſque toutes les vertus qui rendent les femmes précieuſes, quand les hommes ont le bon ſens de les connoître & de les diſtinguer. Milady

Kell avoit acquis le degré de maturité qui n'est dans la plûpart des femmes de mérite que le fruit d'une longue réflexion, d'un grand nombre d'années & de longues épreuves; Lady enfin étoit ce qu'on doit nommer à juste titre une femme incomparable; elle avoit fait du bruit par sa beauté, parce que ce n'est guere que par cet avantage que les hommes considérent une femme: celles dont le mérite est dénué des agrémens de la figure, est par hasard, & par un très-petit nombre, tirée de pair. Je l'ai dit ailleurs, les hommes n'ont que des sens pour nous apprécier.

Milord d'Alby étoit bien capable de juger du mérite; aussi ne s'y méprit-il pas: mais il falloit du tems pour connoître tout celui de Lady Kell. On ne peut décider du premier coup d'œil ni en bien ni en mal; ou l'on seroit sujet à se tromper. Lady fit

ſur lui la plus vive impreſſion ; mais il ſe contint, & ſon compliment fut poli & auſſi froid que s'il n'eût rien ſenti pour elle. Son agitation à la vue de Milord auroit pu ſe remarquer ſi on y eût pris garde ; il n'avoit apporté aucunes précautions dans cette viſite : en équipage de chaſſe, coëffé négligemment, il parut comme un homme qui n'a d'autre deſſein que de remplir un devoir de bienſéance. Que ſes réflexions lui donnerent d'inquiétude ! aulieu d'une jolie femme qu'il avoit cru voir & braver, il trouvoit une femme aimable, modeſte, douce, intéreſſante, qui, ſans deſſein plaiſoit, & à qui la vue d'un objet inconnu donnoit je ne ſai quoi d'animé qui la rendoit encore plus touchante.

Milord qui n'avoit eu que le deſſein de rendre une viſite fort courte, ne s'apperçut pas de la longueur du

tems qu'il resta chez Lady Hervé : chaque moment ajoûtoit à son admiration. Une passion qui s'insinue dans un cœur avec l'estime, devient un penchant presqu'impossible à vaincre, sur-tout avec la certitude qu'il étoit incapable de ressentir de l'amour. Milord sortit de chez Lady Hervé, persuadé qu'il pourroit former chez elle & avec son aimable niece une société agréable qui ne le conduiroit à rien de sérieux.

Lady Hervé étoit une grosse femme qui croyoit encore à ses charmes ; impérieuse, exigeante, aimant qu'on lui rendît des soins, & ne passant jamais la moindre chose qui pût blesser ses prétentions. Elle trouva Milord trop négligé pour une premiere visite : elle ne fut pas contente de ce qu'il disoit des femmes ; enfin comme ses regards & ses attentions ne s'addressoient point à elle, il lui déplut, & elle chercha dès ce jour les

occasions de lui nuire. Milord croyoit qu'il étoit au-dessous de lui de feindre ; & hors la politesse que l'on se doit dans la société, il ne vouloit se contraindre sur rien. En effet, les hommes sont la plûpart des Caméléons, qui pour parvenir à leur but prennent toutes ses formes ; flattent la mere, la tante, le suisse, les laquais & souvent les animaux favoris, pour s'insinuer plus sûrement auprès de la fille de la maison. Que de soin ils se donnent pour une femme qui souvent leur préfére celui, qui avec beaucoup moins de peine, a sû leur plaire !

Milord se retira pensant aux qualités qu'il avoit remarquées à Lady Kell. Il ne fut pas longtems sans y retourner : cette visite le fortifia dans le dessein qu'il avoit formé, de mériter son estime & de former avec elle une de ces liaisons d'amitié qui ne pouvoient guere avoir lieu

avec une jeune personne aimable, qui peut-être se seroit choquée de n'inspirer que de l'estime : car la prude à beau dire qu'elle n'est point flattée de donner de l'amour & d'être l'objet d'une extravagance, on ne la croit point. Lady de son côté n'étoit pas plus tranquille : Milord d'Alby lui avoit plu extrêmement, malgré les déclamations de sa tante, qui lui trouvoit l'air caustique & singulier ; elle eut à soutenir des attaques contre elle & contre sa raison. La réputation de Philosophie que Milord s'étoit acquise ne l'allarma point, quoiqu'elle fût extraordinaire à l'âge de Milord, qui à peine avoit vingt-huit ans. Une femme d'esprit est bien plus flattée de la conquête d'un homme de bon sens, que de plaire a une foule d'étourdis. La seconde visite acheva de toucher Milord pour Lady Kell ; son attention à écouter ce qu'elle disoit, & à épier, pour ainsi

dire, ses pensées, marquoit qu'il vouloit approfondir son ame. Lady de son côté étoit inquiette, s'il n'avoit pas le cœur engagé, & si sa réputation d'insensibilité ne venoit pas de quelque passion secrette; elle eût préféré son indifférence à la certitude qu'il avoit le cœur occupé d'une autre; c'étoit déjà avoir fait de grands progrès. Sa froideur vient peut-être du mépris qu'il fait des femmes, se disoit-elle; il en aura trouvé quelqu'une qui lui aura fait prendre une fausse idée de mon sexe. Il y a une sorte de gloire à le faire revenir de cette prévention: C'est ainsi que l'amour-propre aide une femme honnête à s'embarquer dans une liaison où son propre penchant n'a souvent qu'une foible part; mais dans cette occasion tout séduisoit Lady Kell; le mérite de Milord d'Alby, son goût, sa vanité, le plaisir d'aimer & d'être aimé, une liberté

entiere de se livrer à sa tendresse ; la certitude de ne partager son objet avec personne, prévention qui fait faire tant de chemin à une femme sensible & qui peut-être est le plus grand attrait des ames tendres.

Ce fut à cette derniere idée que Lady s'arrêta ; elle avoit d'autant plus d'apparence, que Milord s'étoit livré aux sciences, & que le défaut ordinaire des savans est de croire que les femmes ne sont capables de rien de bon. Elle avoit beau lui faire des questions, elle ne trouvoit dans ses réponses aucunes raisons de se convaincre de ce qu'elle craignoit. Il ne marqua dans la conversation qui fut générale, que beaucoup de droiture, de justesse dans ses pensées, & de connoissance du cœur & des hommes ; s'il adressoit quelques complimens à Lady, ils étoient si délicats & si flatteurs qu'il n'y avoit qu'elle qui pût les entendre.

Cette méthode pourroit bien être perdue avec la plûpart des femmes qui ne les entendroient pas, ou qui préféreroient d'être louées publiquement, à se voir estimer de quelques-uns en particulier.

Plusieurs mois se passerent sans que Milord d'Alby osât s'expliquer; il s'appercevoit bien que sa situation n'étoit plus la même, & qu'il prenoit un vif intérêt à Milady Kell; s'il remarquoit qu'elle eût quelque attention pour un autre, il sentoit une émotion qui ne lui étoit pas naturelle; jamais il n'avoit eu de jalousie, & il ne pouvoit se dissimuler que ce qu'il sentoit ne fût cette cruelle passion; ces réflexions l'allarmerent, & il prit la résolution de ne plus aller chez Lady Kell. Mais qu'il lui en coûta pour rester quelques jours sans la voir! l'inclination & l'habitude avoient déjà fait de grands progrès dans son coeur; il se disoit souvent;

qu'il étoit ridicule de combattre un goût qui ne pouvoit que lui rendre la vie agréable sans lui procurer de chagrin : Car, ajoûtoit-il, quand j'en serois amoureux,(ce qui ne peut pas être) ne laissant point prendre d'empire à cette passion, elle ne me procurera que des momens fort doux. Je ne dirai jamais à Lady que je l'aime ; le desir qu'elle a de me captiver lui donnera de l'attention pour moi ; je jouirai du plaisir flatteur d'avoir rendu sensible la femme du monde la plus estimable. Milord raisonnoit alors comme un homme qui croyoit être le maître de ses sentimens : il ne tarda pas à connoître son erreur.

Lady s'appercevoit bien de l'inclination qu'elle avoit inspirée à Milord d'Alby ; ses assiduités, ses soins, ses regards, tout lui persuadoit qu'elle en étoit tendrement aimée. Cette certitude avoit augmenté la tendresse qu'elle ressentoit pour lui ;

& ne prévoyant aucun obstacle dans la durée d'une union si bien assortie, elle ne prit plus de peine pour combattre son penchant, & s'y livra avec complaisance. La conversation étant un jour tombée sur la force des passions, on avança une singuliere proposition, qui sembloit être amenée exprès pour instruire Milord d'Alby de ce que Lady pensoit. On demanda si l'on pouvoit aimer longtems & fidelement un objet dont on désespéroit de jouir. Milord ne voulut hasarder aucune réponse, avant que de savoir ce que Lady pensoit sur une chose qui sembloit si fort le regarder. Elle avoit souri à la proposition ; & quand elle fut forcée de dire son sentiment, elle repliqua que la question lui paroissoit si difficile à résoudre, qu'elle prioit qu'on la dispensât de répondre. Rien ne vous est impossible, reprit Milord, & vous êtes faite pour résoudre les

plus grandes difficultés : c'eſt même aux Dames à prononcer ſur les ſujets délicats ; car pour les hommes, la réponſe n'eſt pas embarraſſante ; nos deſirs ſont ordinairement la meſure de notre conſtance & de notre amour ; & il eſt preſqu'impoſſible de contraindre des deſirs violens. Mais pour les femmes dont les paſſions ſont plus douces, & que les préjugés contiennent dans des bornes étroites, il leur eſt plus facile d'aimer avec cette pureté de cœur qui pour nous n'a peut-être point d'exemple.

Lady regardoit Milord pendant ce diſcours, & ſembloit chercher dans ſes yeux ce qu'elle avoit à dire. Il me ſemble, continua-t-elle, que je ferois volontiers un traité avec ce que j'aime, pour nous en tenir au ſeul plaiſir d'aimer. Pour pouvoir répondre poſitivement là-deſſus, repliqua Lady Hervé, il faudroit en avoir fait l'eſſai ; & je crois que l'eſſai

ne feroit pas poussé loin : toute cette métaphysique est bonne pour le discours ; & nous sommes, à l'éducation près, assez semblables aux hommes, quand il est question de penchant. Lady Hervé parle franchement au moins, répondit Milord d'Alby, & elle a de l'esprit & de l'expérience ; je crois qu'il faut l'en croire... Ce mot d'expérience déplut à Lady Hervé, qui reprit aigrement : Je me défie toujours de ces hommes à sentiment ; & Milord paroît avoir des raisons d'appuyer la proposition que l'on a avancée d'abord. Et tous les systêmes ridicules qui vous paroissent impraticables, continua Milord avec un sourire. La dispute s'échauffa, & devint si vive entre Lady Hervé & Milord d'Alby, que tout le monde se contenta de penser ce qu'il voulut, & écouta en silence une contestation aussi singuliere. Lady Kell ne dit pas un mot ; mais elle étoit in-

quiette de ce que deviendroit cette dispute ; elle connoissoit sa tante vindicative & haute, & craignoit qu'elle n'eût été choquée des plaisanteries de Milord, & qu'elle ne le vît plus de bon œil. Elle n'avoit que trop bien deviné. Aussitôt que Milord fut parti, Lady Hervé s'expliqua. Cet homme, dit-elle, prend un ton caustique qui n'est pas celui qu'il doit avoir ici ; & s'il continue, je lui défends ma maison.

Lady Kell trembla, voulut l'excuser, en lui disant, que l'on avoit la liberté de dire son avis sur les propositions générales. Il est vrai, reprit Lady Hervé ; mais on ne doit pas faire d'applications insolentes : cet homme enfin ne me convient pas. Lady Kell mit tout en usage pour le justifier ; elle ne remporta d'autre avantage que la certitude que sa tante étoit implacable, & que Milord d'Alby avoit fait une très-grande

faute en se brouillant avec elle pour une plaisanterie.

Le lendemain il trouva Lady Kell fort triste, & sa tante très-froide. On forma une partie de jeu; & pendant que la compagnie étoit occupée, il s'approcha de Lady Kell pour lui demander ce qu'elle avoit. Vous avez tout gâté, reprit-elle, en parlant à ma tante avec trop de franchise; elle ne veut être ni vieille, ni soupçonnée de galanterie: elle croit être encore jeune & veut passer pour prude: c'est sa manie, quoiqu'à tout moment elle paroisse fort savante sur tout ce qui est du ressort des intrigues. Elle est impérieuse; & sentant que vous l'avez contrariée, elle ne vous le pardonnera jamais. J'ai peur qu'elle ne nous suscite des persécutions d'autant plus difficiles à supporter, qu'elle peut me priver du plaisir de vous voir... Seroit-il bien possible, reprit Milord vivement, que

vous attachassiez quelque peine à ma privation, & que ma présence vous fût agréable! Leurs yeux se rencontrerent, & ceux de Milady confirmerent à Milord d'Alby qu'il étoit tendrement aimé. Ce moment décida de son sort. On peut résister à une femme aimable tant qu'on la croit indifférente ou prévenue; mais elle est toujours sûre de remporter l'avantage quand elle est tendrement touchée pour un homme qui se sent du penchant pour elle : le plus grand attrait pour les ames sensibles, c'est la certitude d'être aimé. Milord d'Alby exprima ses sentimens avec tant de feu, que Lady demeura persuadée qu'elle seroit la femme la plus heureuse d'Angleterre avec un tel amant. Milord, de son côté, résolut de s'attacher inséparablement à elle; il ne lui paroissoit plus impossible de former une liaison de sentiment depuis qu'elle avoit déclaré sa façon de penser sur l'amour.

Lady Hervé voulant interrompre un entretien qui lui déplaisoit, appella sa niece & l'embarqua, malgré elle, dans une partie de jeu; sa distraction, sa rêverie lui attirerent des questions qui l'impatienterent, & Milord d'Alby qui s'étoit mis à côté d'elle, lui proposa de prendre son jeu, qu'elle lui remit très-volontiers pour se placer dans un coin d'où elle pouvoit le voir tout à son aise. Il joua d'un si grand malheur, qu'il prit ce prétexte pour ne pas continuer, & tout le monde s'apperçut du sujet de sa distraction.

Il tâcha toute la soirée de réparer sa faute avec Lady Hervé; mais inutilement; elle s'apperçut de son dessein & redoubla de froideur. Les jours suivans elle s'appliqua à déranger tous les entretiens particuliers avec sa niece; un autre auroit souffert impatiemment cette contrainte; mais Lady Kell l'en dédommageoit

par tout ce qui pouvoit le perſuader de ſa tendreſſe ; & cette gêne qui en auroit déſeſpéré mille autres, ne lui déplaiſoit point ; il étoit bien-aiſe de ſe convaincre que Lady Kell étoit réellement détachée des plaiſirs auxquels les autres femmes mettent un ſi haut prix. C'étoit ſe fier légerement ſur des conjectures : mais quel eſt l'homme amoureux qui ne ſe flatte pas ; il avoit trouvé pluſieurs occaſions d'exprimer ſon amour : ſa diſcrétion, ſon reſpect, paroiſſoient dans toutes ſes actions & dans tous ſes diſcours. Le deuil de Lady Kell n'étoit pas encore fini ; elle crut qu'il attendoit pour s'expliquer d'avantage ſur ſes intentions, qu'elle pût l'écouter décemment. Milord d'Alby étoit un parti ſi avantageux, qu'aucune fille de la Province ne pouvoit raiſonnablement le refuſer : elle ne s'attendoit pas aux oppoſitions de ſa tante.

A mesure que Milord prenoit plus d'amour, il devenoit plus rêveur & plus triste ; il sembloit même que son embarras augmentât par les marques de tendresse que Lady lui donnoit chaque jour. Souvent il prenoit la résolution de lui déclarer son état : sitôt qu'il la voyoit il trembloit de lui apprendre un secret d'où dépendoit le bonheur ou le malheur de sa vie. Si elle m'avoit trompé, se disoit-il, ou plutôt si elle s'étoit trompée elle-même, que deviendrois-je ! elle me mépriseroit : non, je ne puis me résoudre à l'instruire... Cependant abuserai-je de sa crédulité ! empêcherai-je son établissement ! mettrai-je un éternel obstacle à son bonheur, & pour prix de son amour la rendrai-je malheureuse ! N'est-ce point abuser de sa tendresse que de la laisser dans une erreur ! —Ses charmes, tout ce qu'il risquoit par cette confidence le déterminerent un moment

après à lui celer ce redoutable secret. La jalousie vint encore augmenter son tourment ; tous les hommes lui paroissoient préférables à lui. Est-il possible que l'espéce humaine attache tant d'importance à des objets dont elle fait un si mauvais usage, & qui souvent la deshonore ? Milord d'Alby auroit eu bien moins de mérite, s'il avoit été comme il devoit être ; il avoit acquis avec la défiance de lui-même, une grande estime pour les autres hommes, & une modestie singuliere.

Lady Hervé ne pouvant le détruire dans le cœur de sa niece lui suscita un rival dangereux : ce fut le Lord Sedon, jeune homme avantageux, mais bien fait & riche, qui aimoit depuis longtems Lady Kell. Il s'étoit déclaré & en avoit été rebuté ; vain de ses avantages, il en avoit paru si mortifié, qu'on crut qu'il ne se remettroit jamais sur les rangs ; mais

rappellé par Lady Hervé, il reparut avec toutes ses prétentions, recommença à être assidu & à persécuter Lady Kell par les marques d'un amour qui lui devint insupportable, par la gêne qu'il lui imposoit. Milord d'Alby trembla en voyant son rival auprès de sa maîtresse: il remarquoit bien qu'elle ne le traitoit pas avec ménagement; mais toujours occupé de son insuffisance il se crut perdu sans retour si Lady Kell en étoit instruite. Cette nouvelle raison l'empêcha encore de déclarer son secret: cependant son état étoit si violent qu'il prit cent résolutions & ne s'arrêta qu'à la plus raisonnable, qui étoit de s'éloigner d'un objet qui lui étoit extrêmement cher, mais dont il ne pouvoit faire le bonheur.

Il se détermina de venir à Paris chercher dans la dissipation un remede aux maux d'une ame tendre, qui renonce à ce qu'elle a de plus

précieux ; il résolut de partir brusquement, & d'écrire à Lady Kell, qu'un funeste secret qu'il ne pouvoit réveler à personne, avoit été l'unique cause de sa derniere résolution ; qu'il ne l'oublieroit jamais. Il fut plusieurs jours sans aller chez Lady Kell, qui inquiette de ne le pas voir, envoya un valet sûr qui lui rapporta un billet de Milord conçu en ces termes.

» J'ai tous les maux de l'ame, ma » chere & charmante Lady ; un » amour extrême, la jalousie, l'im- » patience, que sais-je ! Je conçois » mon injustice ; mais depuis que Mi- » lord Sedon vous rend des soins, je » ne vis plus ; vos bontés me ras- » surent auprès de vous : loin de » vous je me figure Milord à vos » pieds, & jouissant du bonheur de » vous voir en liberté ; je sais que » votre cœur est à moi, vous avez » daigné m'en assurer ; mais Milord

» Sèdon eſt aſſuré de l'aveu de votre
» tante : je ſais auſſi que vous la mé-
» nagez, que vous avez raiſon ; je
» voudrois des ſacrifices... & je ſens
» que je n'en mérite que par l'excès
» de mon amour... Accordez-moi un
» entretien ; & vous conviendrez
» ſans doute que je ſuis le plus mal-
» heureux des hommes... »

Lady verſa des larmes à la lecture de ce billet ; elle s'étoit apperçue qu'il étoit jaloux. Qu'il eſt injuſte ! s'écrioit-elle, je n'aime que lui, je ne puis avoir de bonheur que par lui, & il me ſoupçonne ! Il faut le raſſurer par tout ce qui ſera en mon pouvoir ; & ſachant qu'il ne faut jamais laiſſer ce qu'on aime dans l'inquiétude, elle lui marqua de venir, & qu'elle lui diroit l'heure & le lieu où elle pourroit le voir en ſecret. Milord étant venu, elle lui gliſſa ce billet ſans que perſonne s'en apperçût.

Trouvez-vous à la porte du jardin à minuit.

Milord ſe retira de bonne heure, & attendit avec impatience un rendez-vous qui alloit décider de ſa deſtinée : car il étoit réſolu de déclarer à Lady Kell les obſtacles qui s'oppoſoient à leur union, & de partir ſur le champ pour ne la voir jamais, ſi la confidence faiſoit quelques ſiniſtres impreſſions ſur elle. Il ſe rendit à la porte du jardin, où il trouva une femme de Lady, qui le conduiſit avec précaution dans un petit pavillon fort éloigné du Château. Il y reſta ſeul quelques inſtans ; ſon émotion étoit ſi grande, qu'il ne put prononcer un mot, quand Lady Kell, avec l'empreſſement d'une vive tendreſſe, vint le joindre. Cette entrevue ſe paſſa d'abord dans les plus vifs tranſports ; Milord oublia le deſſein qui l'avoit amené, pour jouir dans toute ſon étendue des momens auſſi delicieux : ſon inquiétude le rendoit ſi tendre ; Lady étoit ſi touchée,

que cet état eût sans doute duré plus longtems, si Lady ne se fût plainte de ses soupçons, & n'eût cherché à le rassurer; elle se plaignit aussi des importunités du Lord Sedon. Que devint Milord, quand elle lui proposa de la débarrasser de cet amant, en déclarant à sa tante ses intentions, & en faisant valoir la préférence qu'elle lui donnoit sur son rival. Il fut tenté vingt fois, à cette proposition, de lui déclarer tout le mystere; mais faisant un effort sur lui-même, il ne répondit que par des soupirs & par des larmes ameres. Lady surprise de sa douleur, dans un moment où il auroit dû être transporté de son bonheur, ne savoit que penser; & soupçonnant que son amour & sa jalousie lui faisoient perdre la tête, cette idée l'allarma en la flattant. Milord avoit l'esprit si sensé, tant de bon sens, qu'elle ne pouvoit attribuer qu'à elle un déran-

gement dans ſa raiſon : une circonſtance auſſi biſarre, ſes tendres reproches redoubloient la douleur de cet amant. Qu'avez-vous, lui diſoit-elle, qui trouble le plaiſir de me voir; prête à vous ſacrifier tout ce qui peut vous déplaire, parlez, voulez-vous que je quitte Lady Hervé? que je me retire dans une campagne, éloignée de tout le monde? Avec vous j'y ſerai dans un lieu de délices; votre philoſophie, notre amour... nous feront de notre ſolitude un ſéjour enchanté. Ah! s'écria Milord en ſe levant furieux; je ne mérite pas le moindre de ces ſacrifices: je ſuis un malheureux qui ne vois que la mort pour finir les maux que j'endure.

Lady, plus perſuadée qu'il avoit perdu la raiſon, ſe ſentit à ſon tour une douleur profonde; elle ſe leva, courut à lui, ſes bras ouverts, en employant les expreſſions les plus tou-

chantes. Que devint-il dans ce moment, la ferrant dans fes bras! c'eſt alors que ſa raiſon s'égara pour faire place au plus voluptueux délire. Le déſordre de ſes diſcours apprit à Lady qu'il n'avoit fait que changer de folie ou plutôt de tranſport. Oui, dit-il, duſſai-je mille fois mourir, je ne puis abandonner tant de charmes; un funeſte ſecret eſt la cauſe de l'état violent où vous me voyez: s'il eſt vrai que je vous ſuis cher, ne me preſſez pas de vous le révéler... Quel eſt donc cet important ſecret, répliqua Lady Kell, en s'aſſeyant d'un air attendri & conſterné; en même-tems Milord s'aſſit à côté d'elle: tous deux dans le ſilence, occupés, l'un de ſon malheur & l'autre cherchant à pénétrer un myſtere ſi important, ils ſoupiroient; Milord tenoit une main de Lady, qu'il ſerroit tendrement, qu'il baiſoit avec tranſport; Lady partagée en-

tre l'amour & la curiofité, fe livroit, tantôt aux careffes de fon amant, & tantôt au defir de favoir un fecret fi extraordinaire. Une idée lui vint tout-à-coup: Seriez-vous engagé avec une autre, lui dit-elle, en retirant brufquement fa main qu'il tenoit encore? Ah! plut au Ciel, s'écria Milord indifcretement, je pourrois efpérer qu'un jour je ferois à vous!...

A ce coup je n'y puis rien comprendre, continua Lady avec dépit, il m'eft impoffible de refter dans cette perplexité. Plus elle y penfoit, plus elle fe perdoit dans fes réflexions & dans fes conjectures. Milord lui promit qu'il ne tarderoit pas de la fatisfaire, & que fa confiance dépendoit d'elle-même. Ce difcours augmenta encore fa curiofité, & ils fe quitterent avec promeffe de fe trouver fouvent au même endroit: elle le pria d'avoir plus de confiance, & de compter davantage fur fa fidé-

lité. Il fortit du jardin avec les mêmes précautions, & fe rendit chez lui ferme fur ces réfolutions, adorant Lady Kell, préférant fon bonheur au fien propre, déterminé à lui confier fon état, & un moment après formant le deffein de partir fans le lui dire. Il avoit jugé que plus elle auroit de tendreffe pour lui, moins elle lui pardonneroit de l'avoir trompée ; il n'ofoit l'époufer, il trembloit de fe charger d'une femme aimable, qui peut-être fe vengeroit de la tromperie qu'il lui auroit faite en le chargeant d'un ridicule ; en effet c'étoit beaucoup hafarder. Sa pofition étoit finguliere ; aimer éperdument, être aimé de même, & ne pouvoir être ni l'amant, ni l'époux de fa maîtreffe ! cette idée étoit bien capable de caufer fon défefpoir ; fa philofophie dans ce moment ne lui fervoit de rien ; & à quoi fert-elle en effet contre les

violens chagrins ! elle n'a aucun empire ſur les ſentimens, ne montre jamais que des remedes violens, empêche l'ame de ſaiſir ſes reſſources ordinaires, & à s'étourdir dans l'eſpérance d'un avenir plus heureux.

Milord d'Alby avoit trop d'eſprit & d'amour pour ne pas tirer de ſa foibleſſe même des dédommagemens dont Lady Kell étoit étonnée. Leur tête-a-tête étoit délicieux ; aux épanchemens de cœur, aux larmes de tendreſſe ſuccédoient les plus vifs tranſports ; aucunes inquiétudes, nuls regrets ne venoient troubler des momens auſſi doux : Ses larmes, ces douces larmes qui ſont la marque ſenſible de la ſublimité de l'ame, calmoient la violence de leurs mouvemens & leur rendoient, pour ainſi dire, la force d'exprimer leur bonheur : mais il falloit un terme à tant d'amour ; Milord ſe retiroit déſeſpéré, admirant Lady Kell, l'eſti-

mant beaucoup ; mais ne pouvant ſe réſoudre à lui confier ſon ſecret.

Pendant qu'il ſe conſumoit d'amour & d'inquiétude, Lady goûtoit en paix le plaiſir de le voir ſi tendre, & de partager ſes ſentimens; & Lady Hervé leur préparoit bien des ſujets de peine. Elle déclara à ſa niéce que le Lord Sedon l'avoit demandée en mariage ; qu'elle agréoit fort cet établiſſement, & qu'il falloit y ſonger ſérieuſement, ou renoncer à tout le bien qu'elle pouvoit lui faire. Lady Kell n'auroit point balancé à faire un ſacrifice de ſa fortune à Milord d'Alby s'il s'étoit déclaré lui-même ; mais il ſembloit que plus elle lui marquoit de tendreſſe, plus il étoit éloigné de s'unir à elle : c'étoit une énigme indéchifrable que ſa conduite.

Milord payoit cher les heureux momens qu'il paſſoit auprès d'elle ; il jugeoit que plus il en étoit aimé, & plus il devoit craindre l'effet de

cette confidence. Lady, disoit-il, est la créature la plus parfaite que je connoisse, qui peut-être existe; mais enfin elle est femme: & puis-je espérer qu'elle me conserve des sentimens qu'elle n'a aucun intérêt personnel à faire durer? l'habitude que j'ai de réduire tous mes mouvemens aux affections de mon ame, me fait trouver mon bonheur où elle trouveroit sa désolation; ces réflexions le jettoient dans un vrai désespoir; il formoit les plus funestes desseins; il vouloit finir son tourment; il vouloit partir pour jamais; il vouloit... Que ne vouloit-il point?

Lady Hervé présenta à sa niece le Lord Sedon comme un époux qu'elle lui destinoit; Lady Kell étoit si accoûtumée à ne point contredire sa tante, qu'elle n'osa s'opposer en face à ses volontés; mais sitôt qu'elle fut sortie, Lady Kell dit à Milord Sedon, qu'elle étoit loin de penser à un se-

cond mariage ; qu'ayant été fort malheureuſe avec Milord Kell, elle ne ſongeoit qu'à jouir longtems de ſa liberté. En me faiſant perdre la mienne, reprit Milord Sedon, je n'ai pas prétendu gêner la vôtre ; vous ſavez combien vous êtes abſolue ſur mon cœur. Je n'en abuſerai jamais, repliqua Lady Kell, vous ne méritez pas que je vous donne des eſpérances vaines, & je vous crois trop honnête-homme pour forcer ma tante à me chagriner. Il faut bien, lui dit Milord Sedon avec un peu de dépit, que je lui rende compte de cette converſation. Que voulez-vous que je lui diſe ? Ce qu'il vous plaira, Milord : je vous ai déclaré mes intentions, & il feroit inutile de vouloir m'en faire changer. J'entends, continua Milord, votre cœur eſt engagé avec un autre. Je n'ai point de compte à rendre de mes ſentimens ; mais vous devez me

ſavoir gré de ma ſincérité ſur ce qui vous regarde, puiſqu'elle vous épargne des ſoins inutiles.

Le Lord Sedon ſe retira pénétré de dépit : il étoit vain ; il crut ſon honneur intéreſſé à ne point céder une femme pour laquelle il ſe ſentoit une paſſion violente. Il s'étoit déjà apperçu que Lady étoit fort bien avec Milord d'Alby ; mais comme ils étoient parens, &que Milord avoit la réputation de Philoſophe, il avoit cru que leur liaiſon ne pouvoit être que d'amitié ; il ne pouvoit ſe perſuader qu'il fût poſſible qu'un homme avec de la philoſophie fût un amoureux, & qu'une femme aimable pût aimer un Philoſophe ; en conſéquence il ne s'étoit point allarmé ni des aſſiduités du Milord d'Alby, ni de cette tendre familiarité qui étoit entre lui & Lady, ni même des fréquens entretiens qu'ils avoient enſemble ; comptant

ſur

sur sa gentillesse & sa légereté, il se persuada modestement l'emporter par ses agrémens sur la philosophie, l'esprit & le mérite solide de Milord d'Alby.

Lady Hervé n'apprit qu'avec une extrême colere que sa niece refusoit le Lord Sedon. En connoissant le motif, elle reçut Milord d'Alby avec beaucoup de froideur, & se promit même de le congédier de chez elle. J'entends, dit-elle à sa niece; vous prétendez recevoir le Lord d'Alby, & former avec lui une liaison qui en vous amusant éloignera les partis qui se présenteront: je ne vous gêne pas pour passer à cette seconde noce; mais j'exige de vous que vous ne voyiez que rarement Milord d'Alby: je ne vous en dis pas davantage; mais vous savez ce que je pense de lui, & ce que je peux pour votre fortune.

Je l'ai dit: Lady Kell auroit sans

hésiter sacrifié à Milord toutes ses espérances ; mais elle ne savoit pas résister à sa tante qui l'avoit subjuguée dès l'enfance, en la retenant dans une entiere sujétion à ses volontés. Ayant perdu ses parens de bonne heure, Lady Hervé lui avoit servi de mere, l'avoit élevée, mariée : elle croyoit disposer toujours de ses affections comme de sa conduite ; & Lady Kell accoûtumée à lui obéir & à la respecter, n'eut rien à lui opposer quand elle lui ordonna d'épouser Milord Kell, vieux, infirme & jaloux ; & quoiqu'elle fût entiérement sa maîtresse alors, elle ne lui allégua que son extrême répugnance pour un engagement qui avoit été si triste pour elle. Se sentant accablée de la défense qu'elle recevoit de ne plus voir librement Milord d'Alby, elle tomba dans une tristesse qu'il étoit aisé de remarquer. Son embarras & sa douleur augmen-

terent à la vue de cet amant, qui s'étant approché d'elle, prit un moment pour lui demander le ſujet de ſon chagrin. On m'ordonne, lui dit-elle, de ceſſer de vous voir; on veut en même-tems que j'en reçoive un autre,& que je le regarde comme devant être mon époux: vous connoiſſez mon cœur; vous ſavez qu'il n'eſt plus à moi; jugez de ma douleur. Oui, Lady, reprit Milord, je connois votre cœur, j'en ſens tout le prix, je vous adore; mais je vous eſtime trop pour craindre votre inconſtance. Ma naiſſance & ma fortune valent bien celles de Milord Sedon; & vous ſavez que vous pouvez diſpoſer de moi & de tout ce que je poſſéde; des raiſons importantes retardent encore mon bonheur: ayez un peu de courage, réſiſtez à Lady Hervé: le tems amenera des événemens qui ſans doute feront notre ſatisfaction: le ſacrifice

de mon rival ne doit vous coûter qu'un peu de résolution ; & si vous êtes telle que je le crois, rien ne troublera notre félicité ; les obstacles même en augmenteront les charmes. Lady convint qu'elle ne pouvoit douter de sa tendresse ; mais qu'elle auroit de la peine à résister à sa tante ouvertement. Que de fâcheux combats à soutenir, continua-t-elle ! cependant je vous promets de nouveau que je ne manquerai jamais à mes sermens ; & que je traiterai Milord Sedon avec tant d'indifférence, qu'il se rebutera infailliblement. Il n'y a point d'apparence, ajouta-t-elle, que le Lord veuille épouser une femme malgré elle. Non assurément, reprit Milord d'Alby en souriant, il y a d'ailleurs une façon de chasser des rivaux importuns. Lady le regarda avec effroi. Quoi ! vous auriez la pensée de quereller Milord ? Cette méthode est trop pé-

rilleuſe : laiſſez-moi le ſoin de l'exclure. Cela dépendra, reprit Milord, de ſa conduite avec vous & avec moi... Lady Kell inquiette mit tout en uſage pour l'empêcher d'en venir à une extrêmité ; mais Milord en employant toujours les plus tendres expreſſions, ne lui promit de ſe conformer à ſes volontés, que quand elles s'accorderoient avec ſa délicateſſe & ſon honneur.

Lady Hervé leur avoit laiſſé le tems de s'expliquer ; mais remarquant qu'ils ne ſe gênoient pas, & que le Lord Sedon ſe mouroit d'impatience & de jalouſie, elle appella ſa niece, & mît fin à cette converſation. Milord d'Alby ſe retira comme il en étoit convenu, comptant ſur le rendez-vous que Lady lui avoit donné pour la nuit ſuivante ; il affecta beaucoup de gaieté en ſortant ; & ne voulant point donner à Milord Sedon la gloire de l'avoir exclu

d'auprès de sa maîtresse, il résolut de continuer ses assiduités.

S'étant rendu à minuit à la porte du jardin, il la trouva fermée; après avoir attendu inutilement pendant une heure, il revint chez lui fort inquiet de ce contre-tems & de ce qu'il signifioit; le lendemain, de grand matin, il reçut ce billet de Lady Kell.

« Lady Hervé a appris, je ne sai » comment, nos rendez-vous; & » après m'avoir obligée de la suivre » dans le jardin, elle s'est fait ap» porter les clefs des portes, en » disant : *Que les hommes qui venoient* » *en secret voir les femmes la nuit*, » *avoient de mauvaises intentions dont* » *il falloit se défier; vous entendez, ma* » *niece, ce que cela veut dire, & ne* » *me forcez pas à prendre d'autres pré*» *cautions*. Jugez, mon cher & digne » ami, de mon chagrin : nous ne » pouvons plus nous voir en liberté, » & je n'ose pas me confier à Mistriss

» Henri ; il n'y a qu'un moyen de » faire cesser cette horrible con» trainte dont vous devez souffrir » autant que moi ; venez au moins » me consoler & me rassurer par » votre présence ».

Milord se rendit d'assez bonne heure chez Lady Hervé, & saisit quelques momens pour remercier Lady Kell de son billet ; il y avoit grand monde : la cruelle tante, occupée à recevoir sa compagnie, les gêna moins qu'à l'ordinaire ; il remarqua seulement qu'elle parloit à Milord Sedon en le regardant & qu'il étoit question de lui. L'air de Milord lui déplut : il n'en dit rien ; mais il médita dès ce moment de le pousser à bout. Lady Kell avoit eu la discrétion de ne le point presser de lui dire son secret ; secret d'où dépendoit le malheur ou le bonheur de sa vie ; son impatience & sa curiosité augmentoient à mesure que Milord sem-

bloit différer de l'en instruire ; & qu'il s'élevoit des obstacles à leur union. De son côté il ne pouvoit s'empêcher de louer sa destinée, qui retardoit une explication aussi périlleuse : ce qui auroit fait la désolation de tout autre amant, lui donnoit une secrete satisfaction ; étrange état que celui où il se trouvoit !

Lady Hervé étoit fort embarrassée, elle n'avoit aucun prétexte honnête d'exclure de chez elle un homme de qualité, le parent & l'allié de sa maison, dont le mérite le rendoit cher à la société ; elle se contenta de persécuter sa niece en la gênant dans toutes ses démarches, & l'empêchant de voir le Lord d'Alby en particulier. Le Lord Sedon commençoit à se lasser des rigueurs de Lady Kell ; s'il n'eût été sans cesse excité par Lady Hervé, il eût cédé la place à son rival : mais s'étant apperçu qu'il le tournoit en ridicule, il crut

ſon honneur engagé à avoir une explication avec lui. Milord qui ne l'évitoit pas, lui donna l'occaſion de lui dire ce qu'il avoit ſur le cœur. Milord Sedon étoit neuf dans ces ſortes d'affaires ; mais il avoit du courage ; & quoique la réputation de Milord d'Alby l'intimidât un peu, ſon amour outragé l'animoit à ſe venger ; il prit le parti ſage, de demander d'abord à Milord d'Alby quelles étoient ſes intentions auprès de Lady Kell. La queſtion eſt inutile, je ne puis en avoir que d'une maniere, reprit Milord : elles ſont les mêmes qui vous amenent ; & puiſque vous me le demandez civilement, continua-t-il, je vous répondrai ſans déguiſement. Lady Kell ne doit écouter perſonne, parce qu'elle m'a donné ſa parole. Le Lord Sedon héſita quelque moment à répondre ; mais reprenant la parole d'un ton animé : je vous avoue, ajouta-t-il, qu'il eſt

dur de se voir supplanter ; j'aimois Lady Kell bien avant que vous vinssiez chez sa tante, qui ayant de l'autorité sur son esprit m'avoit donné les plus grandes espérances. Ce n'est, reprit Milord d'Alby, ni les tantes, ni les meres qu'il faut consulter, quand il est question de s'unir à une femme aimable : c'est elle qu'il faut captiver ; & l'on avance plus en un moment par cette méthode, que par les détours que vous avez pris ; recevez cette leçon de moi pour vous en servir dans une autre occasion, & laissez en paix Lady Kell. Des leçons ! des leçons dit le Lord Sedon en regardant Milord d'Alby ! je n'en veux point de vous, & il me paroît singulier que vous vouliez m'en donner... C'est cependant ce que vous avez de mieux à faire que de les suivre, continua Milord d'Alby. Non, non, reprit le jeune Sedon en enfonçant son chapeau & mettant l'é-

pée à la main, je ne veux de vous qu'une satisfaction ; Milord ne répondit qu'en se mettant en défense, sans même chercher à blesser son ennemi, qui croyant qu'il le ménageoit par mépris chercha à lui allonger quelques coups, que Milord para avec un sang-froid qui mit le jeune Lord dans une grande fureur. Milord d'Alby voyant qu'il en vouloit réellement à sa vie, lui porta un coup si malheureux, qu'il l'étendit à ses pieds. N'ayant rien de mieux à faire que de lui envoyer du secours, & de partir en diligence, il ne retourna chez lui que pour prendre les effets qui lui étoient nécessaires, & écrire à Lady Kell le sujet de son départ précipité ; & profitant du premier pacquebot, il passa en France.

Il ne fut pas plutôt en sûreté qu'il écrivit à Lady Kell : il la conjuroit de lui conserver son coeur, sans la possession duquel il ne pouvoit vivre ; ses ordres étoient donnés chez lui de

lui apprendre les suittes de son combat avec Milord Sedon, & de prendre les réponses de Lady Kelt : cette précaution étoit nécessaire pour qu'on ignorât où il avoit passé. Les lettres qu'il reçut le tranquilliserent : Lady lui marquoit un mortel chagrin de son absence qu'elle prévoyoit longue, à moins, lui faisoit-elle entendre, que déterminé à lui donner sa main, elle ne prît le parti de l'aller trouver en France, démarche qu'elle ne feroit jamais sans sa parole positive de l'épouser sitôt son arrivée.

Il éluda sur cette derniere proposition, lui marquant sa vive reconnoissance & un amour à l'épreuve de tous les événemens. Lady ne vit rien dans ses lettres qui ne fût d'un amant passionné. Il lui mandoit avec une adresse admirable qu'il seroit au comble de la félicité, si elle daignoit s'attacher à son sort, & qu'il attendoit le moment de la revoir avec cette ar-

deur inséparable d'une violente passion ; il marquoit, un moment après, qu'il ignoroit encore où il feroit sa résidence, ne sachant point s'il pouvoit rester à Paris en sûreté.

Lady Hervé ne pouvant se dissimuler la part qu'elle avoit eue à la querelle, & à l'accident du Lord Sedon, ne bougeoit d'auprès de lui & lui faisoit tout espérer. Elle dit à sa niece qu'après cet éclat il falloit absolument se décider pour le parti le plus juste & le plus malheureux ; elle savoit bien qu'on donnoit raison à Milord Sedon comme présent & maltraité ; ainsi à mesure qu'il se rétablissoit, elle redoubloit ses persécutions pour engager sa niece à lui donner la main ; elle lui insinuoit que Milord d'Alby s'accoûtumeroit bientôt à la vie libre que l'on menoit en France, & aux agrémens des femmes ; qu'il oublieroit ce qu'elle avoit fait pour lui ; qu'elle ne retrouveroit jamais un

parti comme celui qui se présentoit. Lady Kell convenoit de la bonté de ses raisonnemens ; mais ne promettoit rien ; elle avoit même refusé de rendre visite au Lord qui demandoit cette faveur avec empressement ; on lui avoit caché que le Lord fût hors de danger afin de retenir toujours Milord d'Alby éloigné ; l'on comptoit profiter de son absence pour l'amener à l'oublier ; seulement on tâchoit de lui insinuer que le Lord Sedon avoit eu la générosité de ne pas souffrir qu'on poursuivît son rival, & que pourvu qu'il ne revint point en Angleterre sitôt, il laisseroit une affaire qui n'avoit eu de fâcheuses suites que pour lui : n'ayant point éclaté, la Cour n'en avoit eu aucune connoissance. Ce procédé généreux touchoit Lady Kell ; mais ne l'obligeoit à rien contre ses engagemens. Milord d'Alby ne put ignorer longtems que son rival étoit tout à fait

hors d'affaire : cette circonſtance lui ſervit encore de prétexte pour empêcher Lady Kell de le venir joindre ; & au bout de ſix mois ſes amis lui ayant marqué qu'il n'avoit plus rien à craindre, il revint à ... dans les plus douces eſpérances : cependant fort embarraſſé de la conduite qu'il alloit tenir avec Lady Kell, n'ayant plus de moyen de reculer, il falloit abandonner la place à ſon rival ou l'occuper ; il ſe détermina de déclarer ſon ſecret à Lady ; & ſi elle étoit aſſez tendre pour lui donner ſa main, de ne pas différer ſon mariage.

Le retour de Milord d'Alby ôta abſolument l'eſpérance au Lord Sedon. Lady Hervé le vint trouver, & lui dit ingénuement, qu'elle ne pouvoit le recevoir chez elle tant qu'il ne feroit pas réconcilié avec ſon rival. Milord d'Alby convint qu'elle avoit raiſon, & s'abſtint d'aller chez elle pendant quelques jours, qui ſuffirent

aux amis des deux Lords pour les obliger de se trouver ensemble, & pour les faire embrasser de bonne foi. Milord d'Alby prit son rival à part; entre braves gens comme nous, Milord, lui dit-il, il n'y a point de procédés faux & détournés ; j'ai reçu de Lady Kell des marques d'estime & de confiance: appliquons-nous tous les deux à mériter sa tendresse : celui qui lui plaira le moins cédera la place à l'autre : de cette façon il n'y aura entre nous que l'émulation d'honnêtes gens qui tâchent de remporter l'avantage sans se nuire : cette conduite ne peut qu'être agréable à Lady Kell. Il vous est aisé, reprit Milord Sedon, de faire avec moi ce traité ; vous êtes en possession des bonnes graces de Lady Kell, & je n'ai que trop éprouvé le pouvoir que vous aviez sur son cœur ; si vous connoissiez bien les Dames, repliqua Milord d'Alby en soupirant, vous seriez

moins de fonds ſur leur conſtance ; & il y a cent incidens dans la vie où elles changent d'affections ; je ne répondrois pas que Lady Kell qui m'a donné depuis deux ans une entiere préférence ſur mes rivaux, ne me délaiſſât pour une nouvelle connoiſſance ; le tems, l'expérience ne vous montreront que trop ce que je vous dis du caractere des femmes en général ; mais, reprit Milord Sedon, en rêvant, Lady Kell eſt ſupérieure à ſon ſexe ; & vous avez plus que perſonne des raiſons de juger mieux de ſa ſolidité. La haute opinion que j'ai d'elle, continua Milord d'Alby, eſt ce qui m'a déterminé à m'y attacher ; rien de plus vrai, de plus grand, de plus honnête que ſon ame ; mais elle eſt femme ; & nous ne pouvons prévoir les circonſtances qui déterminent ſon ſexe. Enfin, Milord, je ſouhaite, ſi elle changeoit pour moi, qu'elle vous préfere : c'eſt à

vous à écarter tous ceux qui pourroient entrer en concurrence avec nous.

Cette maniere est neuve de s'arranger avec son rival. Milord Sedon s'en contenta, & lui promit de se comporter selon ses avis. On ne fit point part de ces arrangemens même à Lady Kell : peut-être les auroit-elle trouvés ridicules, & Milord d'Alby ne les auroit sans doute point formés ; il eût été comme un autre, il auroit eu moins de délicatesse & plus de violence dans ses desirs.

Tout le monde fut charmé de la réconciliation des deux Lords. On les vit également empressés auprès de Lady Kell, ne disputant que des moyens de lui plaire. Lady Hervé s'applaudissoit de cette union, & disoit que c'étoit elle qui l'avoit formée, quoiqu'elle n'y eût aucune part. Milord d'Alby avoit eu plusieurs entretiens secrets avec Lady Kell, dans

lesquels il déploya toute la tendresse & la force de sa passion ; il avoit remarqué avec plaisir, mais avec crainte, que l'absence n'avoit fait qu'augmenter son amour ; plus il faisoit ces remarques, plus sa situation devenoit embarrassante : heureux de posséder le cœur d'une femme si charmante, il auroit payé de sa vie les moyens de la mériter ; plus il en étoit aimé, plus son désespoir étoit extrême. Lady ne comprenoit rien à sa conduite, & revenoit toujours sur cet important secret ; il étoit étrange que maître de ses volontés, sûr de son aveu, il ne pressât pas son himen ; ses soupirs, son profond chagrin quand elle lui parloit de leur union, la jettoit dans une cruelle incertitude : il n'étoit plus possible que cet état pût durer encore longtems. Enfin elle se détermina à le presser vivement de lui faire une confidence, d'où dépendoit sa tranquillité. Vous

le voulez, Lady, repliqua Milord d'un ton funeste, je n'ai plus rien a vous refuser ; mais songez bien que le bonheur ou le malheur de ma vie dépend de cette explication.

Il profita d'un moment d'attendrissement pour hasarder quelque confidence ; il étoit trop adroit pour risquer tout d'un coup un si important secret ; personne n'a plus de ressources dans un commerce tendre que les hommes qui n'ont que les sentimens de leur cœur pour exprimer leurs penchans ; Lady Kell goûtoit à longs traits cette volupté sans mélange qu'aucun nuage n'altéroit. Milord d'Alby oublioit souvent ses sujets de désespoir pour se livrer à cet enchantement que les charmes de Lady excitoient dans son ame ; mais bientôt l'idée de son malheur revenoit avec d'autant plus de force qu'il n'y voyoit point de remede ni de fin ; peut-être auroit-il réussi à

faire goûter à Lady Kell une liaison de sentiment, si elle avoit été fille ; mais ayant été mariée, elle étoit trop instruite pour lui en imposer ; son aversion pour son premier mari étoit une raison de plus de lui faire imaginer les plus grands plaisirs dans un second mariage avec un époux qu'elle adoroit. Rien n'échappoit à Milord de ces remarques cruelles ; il avoit tâché plusieurs fois de lui insinuer que la possession réfroidissoit les amans les plus passionnés ; elle ne comprenoit point qu'on pût cesser d'aimer un objet, justement lorsqu'il devoit-être plus cher ; elle n'entendoit rien à ses considérations, ou elles ne l'effrayoient pas. L'ame, ajoûtoit-il, résiste seule au sentiment & à la violence des passions ; à la honte de l'humanité le corps succombe aisément, & éprouve une langueur toujours humiliante pour une femme aimable ; toute cette Méthaphisique ne persuadoit point Lady

Kell de renoncer au mariage avec un homme qu'elle adoroit, & qui se vit forcé enfin de laisser échapper son secret, après avoir encore fait quelque tentative pour savoir s'il pourroit la convaincre de la persuader qu'une liaison de sentiment étoit la seule durable & qui pouvoit procurer une parfaite félicité. Tant que vous ne serez que mon amant, lui disoit Lady Kell, je serai sans cesse en allarme : je crains de vous perdre, j'appréhende votre inconstance ; en devenant mon époux, vous assurez ma tranquillité : vous même, Milord, ajoûta-t-elle, vous devez avoir des inquiétudes ; si vous connoissiez mes allarmes ! Non, ajoûta-t-elle en soupirant, vos sentimens n'approchent pas des miens. Que n'ai-je pas souffert de votre absence ? Si votre passion étoit telle que vous le dîtes, vous ne vous exposeriez jamais a être séparé de moi. Quelques lar-

mes, des soupirs redoublés obligerent Milord d'Alby à ne pas différer un aveu qu'il retardoit depuis deux ans. Lady, ma chere Lady, vous pleurez, lui dit-il! Ah! si vous connoissiez mon cœur, vous rougiriez de vos reproches; je vous adore... Croyez que jamais personne après vous ne me sera chere; vous seule m'avez fait renoncer à mes résolutions: il n'y avoit que vous qui puissiez m'inspirer une passion si tendre... Lady lui tendit une main qu'il baisa avec ardeur; elle le regardoit & sembloit vouloir se convaincre de la vérité de ses sentimens. Ah, Milord, vous ne voulez pas comprendre que je ne puis être heureuse tant que je vivrai séparée de vous! A peine avons-nous une heure pour nous dire ce que nous pensons; je risque même beaucoup à vous donner des rendez-vous; vous savez par expérience qu'il ne faut qu'un moment, un mot pour

vous éloigner pour jamais : & comment pouvez-vous être satisfait de la contrainte où nous vivons depuis votre retour ?

Vous ne pouvez douter, lui dit-il tendrement, que je ne desire ardamment d'être votre époux : & si j'ai différé si longtems c'est par des raisons de délicatesse : j'ai voulu connoître votre caractere, votre cœur, & si mes défauts ne seroient pas un obstacle à votre bonheur : car, mon adorable Lady, je ne crois point que l'on doive risquer le bonheur d'une femme que l'on aime & le sien, en précipitant des engagemens qui deviennent des liens affreux, quand il n'y a entre les époux aucune sympathie ; la passion ne suffit pas pour rendre le mariage supportable. Forcés par les bienséances à vivre ensemble, quel cruel état, lorsque jamais d'accord, la haine ou l'éloignement préside entre des époux ! Ce tableau

tableau ne semble pas fait pour nous: cependant si vous veniez à cesser de m'aimer, que deviendrois-je ? quel seroit votre sort ? peut-être, vous même, ma chere Lady, ne vous êtes-vous pas bien consultée, & serez-vous fâchée un jour de m'avoir accordé votre main ? Pourquoi ces doutes, reprit Lady en redoublant ses larmes? Qui peut vous faire penser que je sois capable d'un pareil caprice ? Ce ne seroit point votre faute, continua Milord, il se trouve des circonstances singulieres; par exemple, je suppose que j'eusse eu dans ma jeunesse quelqu'accident qui m'eût privé des facultés que l'on trouve si essentielles dans un mari. Lady rougit, baissa les yeux, & répondit qu'elle n'entendoit point ce langage. Je vous respecte trop, continua Milord, pour le rendre plus clair, & il se tut... Vous faites, Milord, d'étranges suppositions, conti-

nua Lady en souriant, & vous voulez m'éprouver sur un sujet singulier. Enfin, reprit Milord, cela vaut bien la peine de vous faire des questions. Comme je ne me suis jamais interrogée là-dessus, repliqua Lady, je n'ai point de réponse à faire. Milord voyantde l'indiscrétion à pousser ces questions plus loin, changea de conversation : il remarqua seulement que Lady étoit rêveuse, & qu'elle le gardoit avec cette application qui n'est point celle de l'amour ; mais qui vient d'une espece de curiosité qui cherche à pénétrer & à s'éclaircir de ses doutes.

Si Lady Kell, dit Milord en se retirant, est telle que je le pense, elle préférera l'union de deux ames tendres qui cherchent mutuellement à faire le charme l'une de l'autre, à tous les transports de l'amour ; & elle ne se détachera pas de moi pour cette confidence : elle se croira plutôt obligée

de me dédommager par ſa tendreſſe d'un malheur qui n'eſt point un défaut de la nature. Si cette confidence fait impreſſion ſur elle, je la regarderai comme une femme aimable, mais confondue dans la claſſe des femmes ordinaires ; & je ceſſerai d'avoir pour elle cette eſtime qui va juſqu'à l'adoration, & qui a fait tout le charme d'un commerce, où je n'ai pu apporter que des ſentimens. Après ces réflexions, il prit un de leur tête-à-tête pour lui raconter, avec les précautions les plus délicates, les circonſtances de ſa triſte avanture.

Lady Kell parut ſurpriſe & confuſe à ce récit ; mais n'ayant pas le tems de la réflexion, elle aſſura Milord qu'il avoit eu tort de balancer ſi longtems à lui faire cette confidence, & qu'il pouvoit compter ſur ſa fidélité & ſa diſcrétion. Peut-être croyoit-elle ce qu'elle diſoit ; il y a des retours ſur ſoi-même auxquels

on ne s'attend pas. Milord se sentant soulagé d'un pésant fardeau, s'appliqua à connoître l'impression qu'il avoit faite sur Lady Kell, en lui confiant d'abord cet important secret : il n'apperçut rien qui pût l'allarmer. Il lui dit, en la quittant, que son sort étoit entre ses mains, & qu'il alloit devenir l'homme le plus heureux ou le plus malheureux d'Angleterre. Autant avoit-il évité de lui dire son secret, autant avoit-il d'impatience de la revoir. Il arriva de bonne heure chez Lady Hervé avec cet empressement, cette ardeur que l'amour donne quand il est soutenu de l'espérance. Lady Kell le reçut avec la même aisance ; mais il crut remarquer qu'elle avoit moins de satisfaction à le voir. Quand il se trouva seul avec elle, il lui trouva l'air contraint. Enfin Milord Sedon étant venu, fut reçu avec plus d'affabilité ; & avant la fin de la journée,

il s'apperçut visiblement des différences dans son humeur : il lui en fit des reproches. Je crois, Milord, lui dit-elle, que vous vous trompez : ce n'est pas que je n'aye fait des réflexions plus sérieuses que le sujet ne semble l'exiger ; mais vous m'êtes toujours cher, & vous me le serez toujours. Je vous dirai quelque jour ce que je pense, aussi sincérement que j'ai fait jusqu'alors.

Milord fut plusieurs jours sans pouvoir obtenir de rendez-vous de Lady Kell, qui à la place de cet air attendri, de ce vif intérêt qui paroissoit dans toutes ses actions auparavant, avoit l'enjouement, la légereté d'une personne qui n'a rien dans le cœur. A force d'importunité, il reçut un rendez-vous pour le lendemain dans un endroit du Parc où elle se rendit après l'avoir fait longtems attendre. Quoi ! Lady, lui dit-il vivement, avez-vous pu vous déta-

cher sitôt d'un homme à qui vous sembliez si tendrement unie ? ce n'étoit donc pas mon cœur que vous desiriez conserver. Ah ! Lady, Lady, que vous êtes différente de ce que je pensois ! pouvez-vous renoncer si facilement à mon estime ?

Lady se sentit extrêmement touchée de la tristesse & des reproches de Milord d'Alby. Je vous nierois envain, dit-elle, ce qui se passe dans mon cœur : vous êtes dans l'habitude d'y lire, & je suis trop sincere pour dissimuler jamais avec vous : votre confidence n'a pas changé mes sentimens ; mais elle me donne une grande appréhension : il est impossible que vous ne deveniez extrêmement jaloux... Je le serois sans doute, repliqua Milord, si je vous estimois moins ; mais comment voudriez-vous que je soupçonnasse une femme qui continueroit de m'aimer après la confidence que je lui ai

faite, & qui voudroit s'unir à moi par les liens les plus doux & les plus ſacrés ? Ah, Lady ! une telle femme mériteroit ſans doute mes adorations : & ma ſenſibilité vous eſt aſſez connue, pour croire que je ne pourrois jamais oublier tant de vertus & d'amour. Vous m'avez avoué cent fois que notre liaiſon étoit délicieuſe : qui vous empêche de la rendre éternelle ? Rien, reprit Lady attendrie, tâchez d'y faire conſentir ma tante... Vous ſavez que j'en attends ma fortune .. Je le ſais, reprit Milord douloureuſement ; mais vous ſouvenez-vous que vous vouliez tout ſacrifier à votre amant, que vous vouliez me joindre à Paris, qu'aucun obſtacle ne vous retenoit alors... Il eſt vrai, dit Lady en baiſſant les yeux, j'aurois fait alors tout ce que je vous propoſois : je ne voyois que ce moyen de me conſerver à vous : nous pouvons aujourd'hui concilier

mes intérêts avec votre satisfaction... Ce détour seroit adroit, répliqua Milord, si vous aviez continué de me marquer de la tendresse ; mais il s'accorde si bien avec votre froideur, que je ne puis plus me flatter. *Ah*, Lady, Lady, que vous êtes changée ! Il prononça ces derniers mots en la regardant fixement : elle rougit, se défendit mal ; & Milord, suffoqué par la douleur, se retira l'ame cruellement déchirée.

Lady étoit restée à sa place sans avoir la force de le retenir, ni de marcher ; elle se reprochoit de faire le malheur de l'homme le plus estimable ; elle se détermina à lui écrire, & de lui proposer un commerce d'amitié, de lui jurer de ne point se remarier, que quand il le lui permettroit. Dans cette pensée elle regagna son appartement, où elle écrivit à Milord ce qui suit.

« Pourquoi, mon digne ami, m'avez

» vous fui ? je suis plus à plaindre
» que vous : n'aurez-vous pas pitié
» de mon état ? je ne sai ni ce que je
» veux, ni ce que je dois faire : ne
» soyez que mon ami dans ce mo-
» ment, & conseillez-moi. Quand je
» considere vos belles qualités, je
» vous aime ardamment ; quand je
» fais réflexion à la confidence que
» vous m'avez faite, mes sentimens
» changent de nature malgré moi ; il
» semble que la plus tendre amitié
» prend la place de l'amour : quel-
» quefois je me figure que vous ne
» me mettez à cette cruelle épreuve
» par une supposition, que pour sa-
» voir ce que je pense. Que vous se-
» riez barbare de troubler une union
» si douce ! ... Venez, Milord, cal-
» mer une ame fortement agitée ;
» & ne me refusez pas des consola-
» tions qui dépendent de vous, &
» dont j'ai grand besoin : jamais fem-

» me ne s'eſt trouvée dans cette per-
» plexité ».

Milord étoit rentré chez lui dans la réſolution de partir le ſoir même pour la France, & de fuir cette dangereuſe femme; mais ſoit foibleſſe, ſoit générosité, il trouva de la cruauté de l'abandonner ſans l'entendre encore. Il ne dépend point d'elle de me reſter conſtante, ſe diſoit-il; j'avois eu tort de compter ſur un cœur qui ne ſuit que les mouvemens de la nature; j'eſpérois que je rencontrerois une ame faite uniquement pour aimer, qui s'uniroit à la mienne aſſez intimement pour n'en faire qu'une: cette penſée a fait mon bonheur: il faut y renoncer... Y renoncer!... quel ſupplice!... Allons voir Lady Kell, la plus aimable des femmes; mais ſon penchant eſt celui de la nature, il lui faut un mari & non un ami fidele & tendre.

Il se rendit chez elle ; il la trouva changée, abattue, les yeux gros de larmes : cet état le toucha. Que vous me causez de maux, ma chere Lady ! je vous l'avois bien dit que ce funeste secret feroit le malheur de ma vie. Hélas, reprit Lady, plût à Dieu que vous ne me l'eussiez jamais confié ! heureuse de votre tendresse, j'attendois sans impatience le moment qui devoit nous unir : que ne me trompiez-vous ? Ah, Milord, l'étrange aveu que vous m'avez fait !

Milord voyoit mieux qu'elle son état, il lisoit jusques dans son ame ; il lui dit tout ce qui pouvoit la tranquilliser. Votre naïveté, Lady, continua-t-il, mérite mon estime : je ne cesserai jamais d'être le plus tendre & le plus zélé de vos amis ; mais il faut un remede aux maux que j'endure ; je ne puis le trouver que dans l'absence, & sans perdre le souvenir d'une liaison qui a fait

nos délices pendant deux ans ; je tâcherai de mettre mon cœur de niveau avec le vôtre ; & en vous conservant l'amitié la plus tendre, vous voir sans éprouver d'amertume. Vous connoissez l'importance du secret que j'ai déposé dans votre sein, votre discrétion sera la regle de mon estime. Milord Sedon a du courage, de la naissance & une brillante fortune : sa persévérance mérite que vous le préfériez à ses rivaux. Adieu, Lady, adieu, puissiez - vous être heureuse ! L'ayant serrée tendrement dans ses bras, il s'arracha d'auprès d'elle, malgré les efforts qu'elle fit pour le retenir. Il monta le soir même dans sa chaise, & il passa en France, où il resta peu de tems. Consumé de tristesse, il se détermina à voyager. Ayant demeuré trois ans hors de chez lui, il revint en Angleterre, ramenant avec lui une femme de mérite, la seule qu'il eût trouvée dans ses voyages, avec laquelle il

pût former une liaison d'amitié, & dont l'esprit pût lui rendre la vie agréable. Il retrouva ses amis & Lady Kell mariée à Milord Sedon ; il la revit avec ce calme qu'il souhaitoit & qu'il devoit à la douceur de ses nouvelles chaînes. Lady moins heureuse ne vit qu'avec jalousie le bonheur d'une femme qui lui reprochoit d'avoir sacrifié l'homme le plus aimable & le plus digne à des plaisirs momentanés, qui laissent dans l'ame un vuide accablant, quand on a l'habitude d'aimer & qu'on y rapporte tout son bonheur ; elle avoit abandonné un amant chéri pour un époux qu'elle n'aimoit point. C'est aux personnes qui savent aimer à décider si elle fit bien.



LA RECHERCHE DE LA VÉRITÉ,

CONTE ALLÉGORIQUE.

Par l'Auteur des précédens.

UN jour Zélinca, Roi des Indes, s'éveilla en ſurſaut avec un grand projet dans la tête ; ayant fait appeller ſon Conſeil, il lui tint ce diſcours:

La Vérité m'a apparu cette nuit en ſonge : elle avoit la forme d'une belle femme dont le viſage étoit un peu ſérieux ; elle m'a dit : Zélinca, ſi tu veux être heureux & rendre tes Peuples fortunés, pars ce ſoir après le coucher du ſoleil ; parcours ces fertiles campagnes qui ſont au-delà de... Cherche mon Palais & me ſacrifie pour premiere victime ton Miniſtre Linika. A ces mots, pourſuivit le Roi, la Déeſſe a diſparu, me laiſ-

ſant dans une obſcurité profonde. Déterminé à lui obéir, je vais donner les ordres pour mon départ : ceux qui voudront être du voyage n'ont qu'à s'y préparer.

Le Miniſtre Linika n'avoit pas attendu l'invitation du Roi pour ſe retirer ; le ſonge ne l'amuſoit pas, quoiqu'il ne fût qu'un ſonge ; & il craignoit qu'on n'eſſayât d'en faire une réalité en l'immolant à la Déeſſe ; il partit ſur le champ & ſe retira dans des lieux inacceſſibles, juſqu'à ce qu'il fût aſſuré que le Roi n'eût plus de rêves où l'on exigeât de pareils ſacrifices.

La conſternation fut générale à la Cour, quand on ſut que le Roi alloit à la recherche de la Vérité : C'eſt ainſi que le ſonge d'un Monarque peut troubler la tranquillité publique, & qu'un événement qui paroît ſimple aux yeux du vulgaire, cache ſouvent de grands reſſorts. Les perſonnes que

le voyage du Roi allarma le plus, furent les femmes ; elles firent des vœux à la grande Pagode, pour qu'il survînt au Roi quelque indisposition assez forte pour l'empêcher de voyager si loin.

Cependant tout se disposoit dans le Palais pour le départ du Roi. Comme il avoit laissé la liberté de venir ou de rester, peu de personnes le suivirent. Les Courtisans, esprits forts, traitoient le rêve du Roi de sottise : d'autres qui croyoient aux songes, dirent qu'il devoit partir ; d'autres enfin avoient des idées si confuses de la Vérité, qu'ils croyoient qu'elle n'existoit pas. Plusieurs la craignoient & la regardoient comme le poison de la vie ; ils se la figuroient vieille, ridée, austere, mortellement ennuieuse, & par conséquent n'avoient nulle tentation de l'aller chercher. En revanche il n'y avoit pas de jour où ils ne rendissent hommage à

ſon ennemi, le Génie Menteur, fort connu à la Cour de Zélinca.

Le Roi avoit deux fils ; l'aîné appellé Zelmire, étoit un Prince de la plus grande eſpérance ; le ſecond étoit comme on l'avoit formé, c'eſt-à-dire, qu'on ne pouvoit en dire ni bien ni mal. Zelmire avoit dix-ſept ans ; ſa figure étoit charmante ; il ne manquoit à ſon eſprit que de l'expérience & plus de culture pour le rendre ſublime ; mais ſa vivacité lui faiſoit trop entreprendre de choſes à la fois pour qu'il devînt ſavant ; & dans le fond il étoit aſſez inutile qu'il le fût : devant monter ſur le trône, il n'avoit beſoin que du grand art pour les Princes, celui de rendre les Peuples heureux ; c'étoit donc des vertus & non des ſçiences qu'on avoit cherché à lui inſpirer. Ce n'eſt pas qu'il ignorât les talens qui peuvent ſervir à rendre les hommes aimables ; il étoit adroit à tous les exercices,

danſoit mieux qu'aucun homme de la Cour, & jouoit très-bien des concerto ſur les inſtrumens en uſage aux Indes ; on l'eût pris même pour un homme à la mode auprès des femmes, tant il étoit léger & ſuperficiel.

Il n'apprit qu'avec un mortel chagrin qu'il n'étoit pas du voyage. On avoit la méthode aux Indes de garder les Princes & de ne pas ſouffrir qu'ils s'éloignaſſent de leurs Palais en l'abſence du Roi, méthode très-ſage : ainſi il fallut que Zelmire uſât de ruſe pour ſe ſouſtraire aux yeux des ſurveillans ; il s'ouvrit de ſon deſſein à un jeune Ecuyer qu'il aimoit. Je feindrai, lui dit-il, d'être malade & de vouloir repoſer ; je prendrai vos habits & vous ceux d'un Page & nous partirons avant le Roi afin que nous le dévancions de quelques heures. Ayant fait appeller les Médecins, il leur dit, qu'il ſe ſentoit beaucoup d'agitation & mal à la tête :

ils jugerent qu'il falloit le préparer par le repos & le régime â recevoir les secours de la Médecine. Sitôt qu'ils furent sortis, le Prince se déguisa & partit le premier : l'Ecuyer le joignit quelque moment après. Ayant fait tenir des chevaux prets, ils prirent le chemin des campagnes de... Comme ils n'étoient qu'un petit nombre, ils ne furent ni remarqués, ni reconnus, & ils parcoururent en liberté d'immenses campagnes; ils traverserent des forêts impraticables ; & du train dont ils alloient, ils auroient parcouru l'Univers, si la Vérité elle-même qui prenoit intérêt au Prince, ne l'eût conduit aux environs de son Palais.

Un soir qu'ils gagnoient un bocage pour se reposer, ils apperçurent devant eux un homme qu'ils prirent pour un géant, tant il leur parut grand; il saisit la bride de leurs chevaux, & les pria poliment d'arrêter

Où allez-vous, jeunes téméraires, leur dit-il ? vous quittez la Cour où votre absence plonge les Peuples dans la douleur pour courir après une chimere ! Aprenez que votre recherche est vaine ; la Vérité se cache aux yeux des mortels & sur-tout aux Princes : Croyez-moi, retournez sur vos pas, je ferai même agir mon pouvoir pour abréger votre voyage ; ne différez pas à rendre la joie à votre Cour. Qui êtes-vous, demanda le Prince fierement, qui avez tant de pouvoir ? Je suis le Génie le plus connu de l'univers, le maître de votre destinée : point tant de fierté... A ces mots le Prince indigné pousse son cheval avec force, & échappe des mains du Génie, qui ne put le retenir ; l'Ecuyer qui ne s'étoit pas senti assez de courage pour lui résister & suivre le Prince, demeura à la merci du Génie Menteur, qui le reconduisit en triomphe à la Cour,

déterminé à ne point dire ce qu'étoit devenu le Prince.

Zelmire échappé regarda avec un mortel chagrin son ami entre les mains du Génie ; il craignoit, en retournant sur ses pas pour le dégager, qu'il ne restât lui-même dans les pieges du Mensonge : dans cette occasion il ne voulut point hasarder sa gloire par un trait de générosité déplacé. Il savoit que la vie de l'Ecuyer ne couroit aucun risque, & il s'éloigna avec chagrin, en songeant qu'il n'avoit pas pour second, dans une entreprise glorieuse, un homme qu'il aimoit. La vraie gloire n'a point de jalousie : le Prince eût partagé volontiers l'honneur de cette entreprise avec l'Ecuyer.

La nuit étoit si obscure, qu'il avoit peine à distinguer où il marchoit. Il se crut dans une plaine unie ; & se confiant à la Déesse qu'il alloit trouver, il marcha en assurance. Après

avoir paſſé la moitié de la nuit à chercher un lieu de repos, il apperçut de loin ſur une élévation une grande clarté, & dirigea les pas de ſon cheval vers la montagne où il parvint après deux heures d'une courſe pénible : c'eſt alors qu'il ſe crut au terme de ſon voyage. Il diſtingua un Palais brillant, d'une Architecture ſolide & antique, mais percé par cent fenêſtres qui lui parurent fort élevées. A meſure qu'il avançoit, il ſe ſentoit preſſé par un ſommeil invincible : il céde malgré lui; ſon cheval fatigué s'arrête ; & le Prince, croyant que c'étoit la volonté de la Déeſſe qu'il demeurât en cet endroit, obéit ſans murmurer ; mais c'étoit encore un tour du Génie Menteur, qui pour retarder ſon entrepriſe le fit tomber dans un profond aſſoupiſſement.

Plein de courage, à ſon réveil, il franchit les obſtacles qui s'oppoſoient

encore à ses desirs ; à mesure qu'il s'approchoit, ses yeux qui d'abord avoient eu de la peine à supporter l'éclat du Palais de la Vérité, s'ouvrirent en liberté ; il distinguoit jusqu'au moindre ornement de ce Temple auguste ; sa joie augmentoit à chaque moment ; il étoit transporté de ce plaisir divin que les ames vertueuses éprouvent quand elles jouissent de l'objet de leur desirs : ce qui l'étonnoit étoit la solitude qui regnoit autour de lui ; à peine rencontroit-on dans les vastes avenues de ce Palais quelque voyageur ; il vit seulement sur les degrés du frontispice des enfans & des fous. Le Prince traversa des cours aussi désertes, & parvint jusqu'au vestibule, où il remarqua la statue de la Déesse qui ornoit un Portique noble & régulier : ce qui le surprit le plus & le ravit en même-tems, c'est de ne point voir de murailles à ce Palais ; il étoit bâti d'un

albâtre si transparent, que l'on ne le distinguoit point des glaces. Rien ne s'opposa au desir qu'il avoit de parcourir ce vaste bâtiment ; il ne rencontroit que de belles filles & de jeunes adolescens, qu'il jugea être au service de la Déesse. On ne lui faisoit point de questions, & il sembloit qu'il fût du nombre des favoris de la Vérité. Les belles filles qu'il voyoit avec un grand plaisir, n'avoient pour tout vêtement, que des robes d'une blancheur éclatante : des couronnes de fleurs ornoient leurs blonds cheveux : Cette candeur aimable, compagne de la Vérité, ne les quittoit jamais : ce spectacle enchanta le Prince ; il oublioit en voyant ses beautés naïves tout ce qui l'intéressoit à la Cour de son pere, & ce qui l'amenoit : il ne songea à sa recherche que quand elles disparurent. Alors animé d'un nouveau zele, il parcourut des appartemens immenses qu'il trou-

va

va aussi déserts que le reste du Palais ; les meubles en étoient simples : des lustres, des girondoles en grand nombre chargés de bougies, rendoient la nuit plus claire que le jour ; il arrive enfin à l'entrée d'un cabinet fermé avec une porte d'une seule glace qui laissoit voir tout ce qui se passoit dans l'intérieur. Quel spectacle s'offre aux yeux du Prince ! une femme nue d'une beauté divine ! Son émotion fut celle de l'admiration, & non point causée par ses desirs. A son aspect les portes s'ouvrent : le Prince avance en tremblant dans le sanctuaire de la Déesse ; il suspend ses pas, il hésite, il chancelle, il reconnoit la Vérité. Venez Prince, lui dit la Déesse en lui tendant une main sûre, venez recevoir dans mon sein les présens que je vous destinois. Votre pere est parti ; mais il n'arrivera que bien longtems après vous ; que de peines & de travaux avant

que de découvrir mon azile ! vous que j'ai toujours favorisé, n'oubliez jamais que vous m'êtes cher : je ne vous abandonnerai point : je vous donne la prudence & la pénétration pour vous accompagner sans cesse ; en m'étant fidellement attaché, vous serez juste, & vous rendrez vos Peuples heureux : venez, que je vous montre les endroits les plus cachés de ce Palais.

La Vérité, conduisant le Prince par la main, le mena chez ses Sœurs qui n'étoient pas si belles qu'elle ; c'étoient les Vérités dures : elle leur commandoit souverainement. A l'aspect du Prince elles prirent un visage moins sévere. En gardant votre foi, reprit la Déesse, mes Sœurs auront rarement affaire à votre Cour. Elle conduisit ensuite le Prince dans une piece vaste & remplie d'Archives : plusieurs cabinets placés au tour & fermés avec soin offroient des

portes de fer. Le Prince, surpris de trouver chez la Vérité des endroits si exactement fermés, demanda respectueusement à la Déesse ce qui causoit cette différence. Ces cabinets, reprit-elle, sont remplis des secrets qui me sont confiés, & que le Tems qui est mon pere fait sortir selon qu'il le juge à propos : il m'ordonne & j'obéis à sa voix. La Déesse s'étant avancée au milieu du salon, découvrit au Prince une statue du tems, couverte par un grand voile qu'elle leva : Voilà, dit-elle, l'Oracle que je consulte, quand les mortels sont assez vertueux pour s'adresser à moi.

La Vérité ayant laissé au Prince tout le tems de considérer ce lieu sacré, lui fit parcourir tout le Palais & le mena dans le Temple. Je ne veux, dit-elle au Prince, que votre cœur pour victime : c'est là l'hôtel que je me suis choisi ; ne me perdez

jamais de vue : que je ſois votre principale Divinité ;& ſouvenez-vous que je vous abandonnerois ſans retour, ſi vous accordiez quelqu'accès à mon ennemi : c'eſt pour votre bonheur que je vous exhorte à fuir le Génie Menteur ; c'eſt le pere du parjure, de la calomnie & de la perfidie ; les vices les plus bas vont à ſa ſuite. Non, céleſte Vérité, non, répondit le Prince, je n'oublierai jamais les ſentimens dont vous me pénétrez ! Je me ſens tant d'horreur pour votre ennemi que je veux le bannir de ma Cour ; mais puis-je à mon tour vous faire une queſtion ? Pourquoi l'Amour n'habite-t-il point ici ? Votre remarque eſt juſte, repliqua la Déeſſe, l'Amour étoit autrefois le plus cher de mes favoris ; mais je l'ai chaſſé de mon Temple depuis qu'il s'eſt aſſocié le Génie Menteur : s'il reſte encore quelques amans ſinceres, bientôt ce Génie en

fait des perfides ; ils jurent d'abord de bonne foi : ils me prenent à témoin de leur engagement ; mais l'habitude & l'inconſtance en font bientôt des parjures ; & livrés au Génie Menteur, je les abandonne entiérement à leur malheur : car, mon Prince, il n'eſt plus de douceur à eſpérer, ſitôt que la défiance s'empare d'une ame ſenſible ; ſoyez ſur vos gardes & conſultez-moi dans vos incertitudes.

Si l'Amour s'eſt ſéparé de vous, continua le Prince, l'Hymen auroit du ſe conſerver une place dans vo-Temple. Il eſt encore plus perfide que l'Amour, reprit la Vérité : au moins quand les amans ſe lient, ils s'aiment de bonne foi & leurs feux durent plus ou moins ; ils ſe choiſiſſent ; mais je me mêle rarement de l'union des époux. Depuis que l'intérêt & l'ambition ont fait un trafic du mariage, le parjure & l'indécence font ſes aſſortimens, qui autre-

fois étoient regardés comme des nœuds sacrés que l'amour & la sincérité rendoient éternels ; vous, Prince, que votre rang oblige à vous unir à un objet inconnu, n'attachez point votre félicité à l'Hymen ; peut-être serez-vous assez heureux pour trouver une Princesse digne de vous ; mais ne vous attendez qu'à des vertus, qui ne sont pas toujours suffisantes pour assurer le bonheur de deux époux. Vous rêvez ! Je viens de vous éclairer sur votre destinée, il faut vous y soumettre : je sai qu'il est triste de s'unir pour la vie à un objet que l'on ne connoît pas ; mais l'usage & votre devoir vous font une loi de la nécessité.

L'Hymen n'ayant point été plus docile à mes leçons que l'Amour, j'ai chassé les deux Freres de mon Temple. Chaque jour je voyois une foule d'amans encenser mes autels, me prendre pour témoin de leur

fermens ; maintenant mon Temple est désert : mes sacrificateurs ne reçoivent d'offrandes que de quelques couples champêtres : les hymnes qu'on m'adressoit à toutes heures ne sont plus hantées : mon pouvoir est perdu ; bientôt je remonte au Ciel, ma premiere demeure ; & je laisserai l'Univers livré au pouvoir de mon ennemi. Partez, Prince, punissez le parjure ; donnez des loix aussi sages que justes ; invoquez-moi dans ces affaires obscures où il s'agira de l'intérêt de l'Etat & de vos Sujets ; consultez-moi pour punir les coupables & pour récompenser le mérite : prompte à votre voix, je volerai sur votre sein ; mes rayons pénétreront votre ame ; & chasseront l'injustice & le mensonge qui entourent le Trône : je vous laisse ma fidelle compagne, l'Equité. A ces mots, la Déesse ordonna au Génie de transporter le Prince dans sa Cour.

Le retour du Prince combla tout le monde de la joie la plus vive. On ignoroit le sujet de son voyage, & l'Ecuyer n'avoit pas osé s'en vanter : il se présenta en tremblant devant son Maître, qui, d'un visage févere, lui reprocha sa lâcheté. J'en suis bien puni, reprit l'Ecuyer, par mes remords : le Mensonge me séduisit, & me montra des dangers à vous suivre ; mais si mon repentir peut effacer ma faute, je suis prêt à vous suivre dans les plus grands périls. Ne promettez rien, continua le Prince, votre premiere épreuve doit vous donner de la défiance de vous-même ; rendez grace à ma clémence de ce que je ne vous punis que par la fâcheuse opinion que j'ai prise de votre caractere, que vous n'effacerez que par une conduite glorieuse. L'Ecuyer confus se retira, résolu de mériter son pardon.

Le Roi, après une très-longue rou-

te, n'arriva au Palais de la Vérité que par de grands détours que le Génie Menteur lui avoit fait prendre ; mais ses Courtisans l'ayant presque tous abandonné sous différens prétextes, il arriva avec une très-petite suite chez la Vérité, qui après lui avoir donné de salutaires leçons pour regner glorieusement, le fit transporter pendant son sommeil au milieu de sa Cour.

Les femmes à l'envi s'empresserent à le voir ; l'embarras de plusieurs fit soupçonner au Roi qu'elles n'étoient pas exemptes de reproches ; il s'en priva en les mariant. Les autres inquiettes des secrets qu'il avoit découverts, se continrent dans leur devoir ; les autres esprits forts, qui croyoient que le Roi avoit rêvé continuerent de le tromper. Il vécut encore plusieurs années, donnant un exemple à son fils qui fut surpassé par ce Prince, lequel

ayant pris le timon du gouvernement, se conduisit avec tant de sagesse & de courage, qu'il reçut le nom d'Auguste, & mérita l'amour de ses Peuples en les rendant heureux. Il bannit de la Cour les vices qui en avoient été si longtems les maîtres. Il ne voulut aimer que celle que son cœur avoit choisie parmi les Princesses de son sang ; encouragea les arts, récompensa le mérite, & rendit sa Cour magnifique & riante : il donna à la postérité le modele des Princes. Ayant vécu jusques dans la plus grande vieillesse, il mourut regretté de ses Sujets, qui le pleurerent comme un pere, ne se consolant de sa perte que dans l'espérance que son fils qui lui succédoit, les rendroit, à son exemple, les plus fortunés de tous les Peuples.



RÉPONSE DE XÉNOCRATE LE PHILOSOPHE *A PHRINÉ* LA COURTISANNE.

..... *Quid Rides ? Mutato nomine de te Fabula narratur.* Hor. Sat. 1.

Xénocrate, né à Calcédoine, & disciple de Platon, fut un des plus grands Philosophes d'Athènes & de l'Antiquité. Sa conduite pure & irreprochable, son désintéressement & sa probité le rendirent célebre ; il le fut surtout par sa continence & sa chasteté. Il avoit acquis un tel empire sur lui-même & sur ses passions, que rien ne put le faire succomber. La lettre qu'on lui fait écrire, est

une réponse à celle qui lui a été adressée sous le nom de Phryné, & qui a paru dernierement. Le sujet piquant par lui-même, m'avoit fait naître le dessein d'y répondre, & de prendre le parti de Xénocrate; la manière agréable & subtile dont on a fait parler Pryné, m'y a déterminé. On trouvera, sans doute, que Xénocrate a beaucoup tardé à faire paroître sa réponse; mais on doit savoir que le caractere d'un Philosophe n'est pas enclin à la vivacité.

EN vérité, ma pauvre Pryné; c'est avoir l'esprit bien frivole que de croire le mien assez léger pour m'occuper de toi; & sur-tout pour médire de tes attraits. La médisance n'est pas de mon caractere; & si je l'aimois, Phryné, je choisirois mieux sur qui l'exercer. Tu m'accuses de vouloir détourner la Jeunesse d'aller chez toi, prendre des leçons de po-

liteſſe & d'agrément ; tu le crains ; ſans doute, puiſque tu m'en fais un crime ; mais raſſure-toi, je me contente de le deſirer, & je ne prodigue pas ainſi mes avis.

Qu'ont de commun mes ſyſtêmes & ta conduite ? Voudrois-tu les faire paſſer pour des folies, & t'en ſervir pour excuſer les tiennes ? Tu te ſens donc coupable, puiſque tu veux te diſculper ? Eſt-ce pour gagner mon ſuffrage que tu m'accordes le titre de Génie ? Ce titre éblouiſſant, eſt ſans doute fait pour flatter ; mais ſeulement quand il nous vient de qui peut le ſentir. S'il eſt ainſi, juge-toi, & vois ſi je dois te ſavoir gré de me l'accorder.

Idole de Thébes, dis-tu ! Oui ; ſans doute, tu n'en es que l'idole. J'aime à voir que tu te rends juſtice ; c'eſt à ce titre ſeul que tu peux y compter des adorateurs, tandis que par la vertu tu en aurois été la Divi-

nité. L'encens que l'on y brûle pour toi ne doit point me déplaire ; puiſque l'offrande n'eſt ennoblie que par celui qui la reçoit. C'eſt donc à tort que tu crois exciter mon orgueil ; j'en ai ſans doute ; mais au moins j'ai celui de le bien placer.

Tu t'imagines que je me fais une gloire de vouloir t'humilier : je ſais mieux apprécier la gloire ; mais ſi c'en eſt une, je pourrai, ſans peine l'acquérir, & je ne la devrai qu'à toi ſeule.

Il eſt toujours conſolant d'exciter la pitié, c'eſt le ſeul de tes ſentimens auquel je réponde & que tu m'ayes inſpiré pour toi. Le vent, dis-tu, emporte mes paroles ; plût aux Dieux qu'il en fît autant des tiennes ! elles ne ſeroient pas ſi dangereuſes. Quant à l'expérience que tu te glorifies d'avoir plus que moi, je ne te l'envie point. C'eſt une vertu qu'il eſt preſque toujours triſte d'ac-

quérir, & qui te coûte peut-être bien des larmes. Mais ce qui me surprend, c'eſt de t'entendre parler de raiſon : la connois-tu, Phryné ? Hélas ! pas plus que le vrai plaiſir. Et qu'il ſeroit triſte pour elle d'être entre les mains d'une courtiſane !

Tu m'accordes bien aiſément le nom de Philoſophe. Ne prodigue pas ainſi ce titre ſublime. Peut-être ſuis-je encore loin de le mériter. Un Philoſophe n'eſt pas ce que croit le Vulgaire : l'épouventail du Genre Humain ; il n'eſt pas celui, qui, comme tu le dis, ſe plaît à arranger le monde de cinq ou ſix façons. Celui-là ſeul eſt vrai Philoſophe, qui, ſimple dans ſes mœurs, a la force de tout ſacrifier à la vertu ſans s'enorgueillir d'en avoir quelques unes ; qui n'a de vraie joie que dans le bonheur de ſon ſemblable ; dont le cœur inſenſible aux revers comme aux proſpérités, n'eſt touché que de ſes

fautes qu'il avoue avec grandeur, & ne s'afflige que du malheur ou des erreurs de l'Univers; qui ne s'affectant point des railleries de l'insensé, peut se roidir contre les ridicules qu'on aime à jetter sur la vertu rigide ; & qui se trouve même heureux de les avoir essuyés quand il s'en dédommage en les faisant servir au bonheur de l'Humanité ; qui entraîné par une forte simpathie avec l'utilité publique & la sienne, à la recherche du bon, néglige, méprise les choses humaines en mesure de leur opposition avec son objet. Voilà le vrai Philosophe. Il plaint ceux qui le traversent, mais il ne les hait pas. Il aime tous les hommes avec sensibilité, parce que dans chacun d'eux il sent son frere, ou si tu veux, un animal de son espece. Il est porté par instinct à les obliger & à l'oublier. Avide de plaisir, il trouve le sien dans celui qu'il fait. Cette jouissance

eſt peu connue. On ne voit pas que ſeule elle ne peut ni uſer, ni s'uſer ; qu'elle eſt ſuſceptible de tranſports, qui, n'enivrant pas, rempliſſent longtems l'ame d'une volupté ſi rapide, & ſouvent ſi amere dans les plaiſirs qui viennent de toute autre ſource. Ce ne ſont pas de ces raviſſemens, après leſquels l'ame fatiguée, trouve tout inſipide juſqu'à l'objet de ſes plaiſirs.

Ces traits peuvent te convaincre que tu t'es exageré les honneurs que ton amour-propre t'a fait voir attachés à ton état. Je ſavois bien, Phryné, que chacun, quelque mécontent qu'il fût de ſa profeſſion en parloit avec eſtime, & la regardoit comme la plus importante. Mais que j'étois loin d'imaginer qu'une Courtiſanne pût avoir des prétentions aux honneurs publics. Il eſt vrai que tu es la premiere. Tu t'applaudis, ſans doute, de l'avoir fait entendre dans

ta lettre. Bien des gens t'ont approuvée ; combien de fois, déjà depuis que je l'ai reçue, t'a-t-il été dit qu'elle étinceloit d'esprit. Que Xénocrate, avec toute sa philosophie seroit embarrassé d'y répondre. Je conviens, Pryné, qu'elle est bien écrite. Je doute même que Sapho, Aspasie y eussent répandu plus de graces & avec plus d'adresse. Elle servira admirablement tou projet. On publiera que Pryné *a plus d'esprit encore qu'elle n'a de beauté.*

Tu prévois à merveilles le mal & le reméde, tu n'es pas femme à négliger les moyens propres à prévenir la désertion de tes Amans, ce n'est pas en vain que tes attraits t'avertissent qu'ils perdent de cette puissance qui les ont tant recommandés. Conviens avec moi que tant que tu n'a pas eu besoin de ton esprit, à peine as-tu pensé que tu en avois.

Non, Phryné, je ne m'en défends pas... Je voudrois être le premier Philosophe de la terre; parce que ce titre supposeroit que je lui aurois fait le plus de bien. Je gémis, à la vérité, sur ces ouvrages lascifs qui font rougir la pudeur, sur ceux qui, si mes vœux étoient accomplis, n'auroient jamais existé non plus que leurs héros, & dans lesquels on croit cacher sous des lauriers, les cyprès qui les ont fait naître. Mais que la noire envie se soit emparée de mon ame, qu'elle me tourmente du desir de voir anéanti tout ce qui n'est pas de moi; je me haïrois trop, si je pouvois penser ainsi.

Peu satisfaite de me prêter des vices, tu voudrois encore me faire excuser les tiens. Tu veux me subjuguer, dis-tu. Hélas, pauvre Pryné, crois-tu dégoûter de la vertu celui qui la fit chérir à Polémon. Oublie-tu donc que dans les places publi-

ques, jamais aucun ami du vice n'osa s'offrir ſur mon paſſage, & que redoutant juſqu'à ma préſence, il ſe détourne à ma vue.

Tu te vantes de connoître le cœur humain; rien n'eſt plus faux. Tu le vois de ſang-froid. J'en conviens. Mais il ne ſe préſente à toi que dans l'ivreſſe. L'Amant qui t'aime ne te laiſſe voir qu'un inſtant de paſſion. Ce n'eſt donc jamais l'homme, mais toujours l'homme hors de lui-même que tu as ſous les yeux. Mais quand je t'abandonnerois une partie du genre humain, tu conviendras que pour le connoître il faut l'avoir tout fréquenté, & les gens vertueux ne ſont gueres ta compagnie. Va, Phryné, cette ignorance eſt bien précieuſe pour ta tranquillité. Que je te plaindrois, ſi tu liſois, comme tu l'imagines, dans le cœur des hommes; que tous ces plaiſirs dont tu te vantes de faire un ſi doux uſage ſe,

roient bientôt évanouis ! Que tu ſerois ſurpriſe de ne trouver à la place de tes adorateurs que des mortels dévoués à la fauſſeté ; occupés, ſous le maſque de la tendreſſe, à chercher les moyens de t'éblouir pour abuſer de ton aveuglement. Que dirois tu, ſi tu les voyois, au ſortir de tes bras, aller, après avoir ſatisfait leurs deſirs, t'accabler du mépris le plus mérité ! Tu ſentirois alors que le bonheur n'eſt que dans les vertus, & qu'il eſt bien loin de toi. Au lieu de te faire un plaiſir d'être immortelle, tu le craindrois & tu frémirois en penſant à la poſtérité. C'eſt alors que tu commencerois à ſentir que ces longs travaux dans leſquels j'ai conſumé ma vie, ne ſont pas inutiles, n'euſſent ils ſervi qu'à me mettre à l'abri de la fauſſeté des hommes en m'empêchant de les fréquenter.

Tu veux me guérir, & de quoi ?

Ton cœur eſt-il donc aſſez dépravé pour regarder la vertu comme une maladie. Faſſent, les Dieux, que tu puiſſes en être atteinte ! Ton orgueil eſt-il donc ſi inſatiable qu'il ſoit encore excité par les louanges inſipides que te prodiguent quelques Amans intéreſſés ? Tu t'en glorifies, & ton nom remplit toujours leurs vers. Je ne m'étonne plus s'ils en font de ſi mauvais. Tu te plains de ce que je te dédaigne, & moi je me plains de ce que tu ne me forces pas à t'eſtimer ; tu voudrois que je te rendiſſe les armes ; ma réſiſtance pique ta vanité, & tu me crois vaincu, ſi j'oſe contempler tes yeux. Va, Phryné, quand on ne voit que la vertu, l'ame eſt bien peu ſenſible à tout autre objet & elle a plus d'un droit pour mépriſer l'amour. Je ne veux point m'expoſer à combattre, il feroit cruel d'humilier encore ton orgueil par une victoire.

Mais je veux bien ſuppoſer un moment que ſéduit par tes charmes je te laiſſerois triompher de ma raiſon. Qu'arrivoit-il ? Ce qui arrive à ces mortels *ſuperbes & dédaigneux*, que tu te glorifies d'avoir mis à tes pieds. Alors mon âme humiliée n'en deviendroit que plus fiere. Je ne penſerois à toi que pour m'efforcer de t'oublier. Mes remords m'en donneroient la force ; & connoiſſant tout le faux de tes plaiſirs, en rougiſſant de les avoir goûtés, je ſentirois bien mieux le prix de ceux que la philoſophie procure, & je les chercherois avec bien plus d'activité.

Non, Phryné, non je ne ſuis point inſenſible, ce n'eſt pas là le défaut de mon cœur. Il ſuppoſeroit de l'humanité, & l'humanité ne peut s'unir à l'intérêt tendre que je prends à tout ce qui peut toucher les hommes. Mon cœur ne ſoutiendroit pas le dédain des ames ſenſibles ;

& si la Philosophie étoit incompatible avec leur confiance, je la détesterois. Mais apprends que loin d'éloigner du genre humain elle en rapproche, & que son premier précepte est d'être tout à tous les gens de bien.

Est-ce donc être insensible, que de pouvoir te résister ; que de ne point céder à la grimace du sentiment ; que de savoir distinguer ces mouvemens, que l'art fait feindre, d'avec ceux qui partent du cœur & de la nature ? Non, Pryné, ce n'est pas être insensible, c'est seulement avoir la force de n'être pas foible, & je me glorifie de cette insensibilité.

Veux-tu connoître si quelqu'un a l'ame sensible, parle lui d'un malheureux, parle lui de le secourir. Si tu le vois s'attendrir, si tu le vois mêler ses larmes aux siennes, tout employer pour le soulager, s'enflammer

mer au nom de la vertu, la chercher, la chérir en la respectant dans quelques êtres qu'elle soit placée ; reconnois alors la sensibilité, & rougis de ta méprise.

Je pense comme toi, Phryné, il ne faut pas qu'un homme fasse le demi-Dieu. Mais autant qu'il est en lui il faut qu'il le soit, & il sera certainement aussi avantageux pour lui, que doux pour les autres d'être ainsi distingué. *Mais quelle fureur*, dis-tu, *que celle de la distinction* ? Ah ! Phryné, ne te contredis donc pas ainsi ; & ne viens pas me dire, *que tu as un foible pour les hommes célébres, & que tu idolâtres les Héros.* Mais je ne veux point te chagriner, ces petites oppositions de sens ne sont que des gentillesses, peut-être même un peu méditées dans ta Lettre. Je te les pardonne. Car après le soin de s'ajuster, penser de suite, est pour la

beauté la chose du monde la plus difficile & la plus fatiguante.

Tu voudrois que je me fusse acquis la gloire d'Anacréon ; en inventant de nouveaux plaisirs ; je serois étonné de te voir penser autrement.

Ce doit être dans ton esprit le chemin à l'héroïsme, que de fournir aux hommes des moyens d'amusemens. C'est-là la grande affaire ; nous vivons si peu ; les plaisirs sont si rapides qu'on ne peut trop s'empresser d'en trouver & de les arrêter. En vérité, tu es une raisonneuse si parfaite qu'il n'est pas possible de te répondre. J'avoue ta supériorité, & je sens que ta générosité ne m'est pas inutile.

Tu me reproches d'admirer une Vénus de Praxitele, une étoile, une plante, ou quelqu'autre production de la Nature, ou même de l'Art. Un moment, Phryné, je n'ad-

mire pas si facilement ; & je ne suis pas si grand partisan que tu l'imagines des ouvrages de nos Artistes.

Socrate ne les aimoit pas & je ne sai trop pourquoi je panche à son sentiment. Je vois avec peine que ces Arts des villes, n'enlevent que trop d'habitans aux campagnes, & que ces soins qu'on prend de les multiplier entretiennent & accréditent le luxe, la mort des Républiques. Celui qui naît avec le germe des talens, sait les développer, & se suffit à lui-même. Il n'a d'autre maître que son génie, il ne faut que l'encourager. Les Ecoles publiques sont quelquefois plus nuisibles qu'avantageuses. Chacun y court, forçant son naturel & trompant l'intention de la Nature, exercer ses mains inhabiles à des talens qui lui sont souvent étrangers ; par-là on multiplie le nombre, déjà si grand des amis de l'oisiveté ; je puis prédire que Thèbes s'en trou-

vera mal. Oui, Phryné, je t'admire comme un bel ouvrage de la Nature. Je rendrai, tant que tu le voudras, justice à ta beauté ; mais je ne deviendrai jamais l'Apôtre de l'Art funeste auquel tu la fais servir.

Tu te pares bien de ta franchise ; mais dis-moi, que pourrois-tu cacher après ce que tu as fait connoître de toi ? Qui est-ce qui croira à tes discours, s'ils sont opposés à tes actions, & s'ils enchérissent encore, qui est-ce qui gagnera à t'entendre ? Je te remercie bien sincerement de la nouvelle ame dont tu veux me faire cadeau. Quoique je ne sois pas trop souvent content de la mienne, j'ai résolu de m'y tenir. Il y a bien des années que je travaille à l'améliorer ; je te conseille d'attendre encore quelques-unes ; alors nous verrons. Si tu persistes encore dans les mêmes sentimens, & que j'y acquiesce, peut-être auras-tu moins à faire

Quant à tes richeſſes, je les refuſe; d'abord je n'en ai aucun beſoin. Mais, Phryné ! Comment oſes-tu t'en vanter ? Dans un autre Gouvernement, la Mere de famille te citeroit devant les tribunaux, & y réclameroit pour des enfans dans l'indigence, les biens dont un pere inſenſé les a dépouillés pour te parer & ſatisfaire tes caprices. S'il eſt ainſi, Phryné, quelle différence mets-tu entre toi & cet heureux Concuſſionnaire que tu me conſeilles de livrer à l'opprobre de l'Univers, & d'écraſer de mes foudres. Thèbes entiere éleveroit la voix contre toi, & te reprocheroit ce luxe dont l'étalage ſéduit la Jeuneſſe des deux ſexes, & entraîne la ruine des bonnes mœurs. Ton goût ſe communique, apprécie-le toi-même, & ſi tu es de bonne foi, tu conviendras que ton crédit eſt auſſi funeſte que ton goût. Et à quoi veux-tu qu'il me ſerve ce crédit que tu m'offres en

échange de mon affection. O, Phryné, qu'il y a loin, sur-tout pour ceux qui pensent comme toi, de l'art de plaire à celui du bonheur ! Que ce dernier t'est inconnu ! Il ne nous est permis, au moins à la plûpart des hommes, de le rencontrer que lorsqu'il n'est plus en nous d'en jouir ; nous passons les trois quarts de notre vie à le chercher, & l'autre à nous désoler de n'avoir pas voulu le reconnoître en nous-mêmes dès notre premier pas.

Tu me dis que tu as ri du portrait que j'ai fait de toi ; mais je ris bien davantage de celui que tu en fais toi-même. Il est plaisant de voir cette liste où tu dénombres tes qualités ; *ces vices que tu guéris, ces ridicules que tu corriges, ces cœurs que tu changes. Ces avares, ces orgueilleux, ces fats qui trouvent chez toi des Leçons de générosité, d'honnêteté, de bon sens,* te doivent mériter une réputation

éternelle. Jamais Socrate, ni Platon n'ont rendu plus de services à la Patrie. Je conviens actuellement de mon erreur. Il faut que je sois bien aveugle pour n'avoir pas encor vu combien la Grèce gagneroit à être peuplée de femmes comme toi. Ah, Phryné, tu es une femme divine! Non, jamais je ne m'aviserai de te rien préférer. Quelle Ecole pour la Jeunesse que la maison de Phryné!

Tu me reproches des déclamations continuelles, de la médisance même. Que tu me crois ignorant! Je connois trop les hommes pour être aussi mal-adroit. Je sais Phryné, qu'il n'y a que deux moyens de leur parler. Quiconque veut les séduire ou les tromper, employe l'éloquence; & voilà pourquoi elle est défendue dans l'Aréopage: quand on veut les gagner, on parle la simple raison; il ne faut qu'éclairer les gens de bien, ils sont dociles aux lumieres.

Celui qui connoît le cœur humain parle raison, parce qu'il ne parle que pour ceux qui peuvent l'entendre. Et si la sagesse ne touche pas les fous, comment des déclamations & des sarcasmes feroient-ils impression ?

Le Public te hait, dis tu, *parce que tu vis librement, & qu'il n'a pas le courage de t'imiter, ton crime est de surpasser les autres en agrémens, comme en voluptés.* Aucune de ces raisons-là ne causent la haine publique ; quelques Courtisannes peuvent t'envier les charmes qui t'attirent la plus riche Jeunesse de Thèbes ; mais le Public, c'est autre chose ; il te hait, lui, parce que ta conduite n'est pas dans l'ordre social ; parce qu'elle lui est diamétralement opposée, parce que si la plûpart des femmes te ressembloient ; il faudroit absolument renoncer aux bonnes mœurs, à la paix domestique, & par conséquent à la société.

Tu gémis & tu te plains de n'être pas plus belle pour *récompenſer les braves Guerriers qui ont verſé leur ſang pour la Patrie.* Ces peines & ces plaintes te valent sûrement aux yeux de ces Guerriers, ce qu'il manque à tes attraits pour acquitter dignement la dette de plaiſir que l'Etat leur doit, & dont tu te charges ſi libéralement. Je conviens, Phryné, que tu es une excellente citoyenne.

Adieu, tu ne ſaurois croire combien je m'amuſe de tes folies en te plaignant toutefois. Qu'une nuit a fait de tort à ta gloire ! je triomphe d'avoir mis tes graces en défaut, & ſur-tout de t'avoir fait perdre ta gageure. Tu t'es acquittée par une plaiſanterie *. Toute ſtatue que je ſuis,

* Phryné avoit parié avec pluſieurs jeunes gens de l'emporter ſur la vertu de Xénocrate, elle alla chez lui, y coucha; Xénocrate fut très-froid. Elle perdit. Quand il fallut payer;

je ſens que cela n'eſt pas bien ; mais quelques années de plus te rapprocheront de la vérité, & tu ne ſeras pas ſi éloignée de penſer comme moi. Adieu, ſouviens-toi de ma prédiction.

---

elle dit, qu'elle avoit cru avoir à faire à un homme & non à une ſtatue.



LA MANIERE
DE PRENDRE
LES OISEAUX.

SI j'ai jamais le choix d'aimer,
Je veux une beauté champêtre,
Aimable ſans penſer à l'être,
Et qui ſans art ſache charmer.
Le vrai plaiſir ſuit la nature:
J'ai vû l'amour, plus d'une fois,
Jouer ſur un lit de verdure;
Il s'endort ſur celui des Rois.
Tout parle au cœur dans les retraites:
Vous rameaux qui vous embraſſez.
Vous oiſeaux qui vous careſſez,
Qui n'entend vos leçons ſecrettes?
Aminte n'avoit que vingt ans
Quand aux champs il vit Amarille;
Bergere en ſon premier printems,
Innocente autant que *gentille*:
Il l'aima, qui n'auroit aimé?
Adieu les arts, adieu la ville;

Des maîtres qui l'avoient formé;
Adieu la cohorte inutile.
L'amour qui le mene au hameau,
Lui fait don d'une panetiere
D'où pend un léger chalumeau;
Des Bergers il prend la maniere,
Il se façonne à leurs travaux,
Et bientôt sous ses doigts habiles;
Le jonc & l'osier plus dociles
Forment des ouvrages nouveaux;
Il les présente à sa bergere,
Mais, n'osant lui parler d'amour;
Il peint les objets d'alentour,
Qu'anime sa flamme légère,
Et lui rend ainsi chaque jour,
Cette langue moins étrangere.
Vénus a mis leurs entretiens
Aux archives de son empire,
C'est d'elle-même que je tiens
Celui que je vais vous redire.

AMINTE ET AMARILLE.

AMINTE.

Si les rencontres du matin
Sont pour nous de quelque présage;
Quiconque voit un beau visage,
D'un beau jour doit être certain;

Et j'ai ce bonheur Amarille
Puisque le sort t'offre à mes yeux :
Que te voilà fraîche & gentille !
Mais que faisois-tu dans ces lieux ?
Est-ce le soin de ta parure
Qui t'amene à cette onde pure ?
Le voisinage des ruisseaux
Est délicieux pour les belles,
Pour les fleurs & les arbrisseaux.

AMARILLE.

Il plaît de même aux tourterelles,
Et j'y viens seulement pour elles :
De filets tissus avec art,
J'ai garni l'une & l'autre rive,
Et je vais attendre à l'écart,
Le moment que ma proie arrive.

AMINTE.

Eh quoi ! c'est avec des réseaux
Que tu fais la guerre aux oiseaux ?
Innocente ! il est pour les prendre,
Un secret que je veux t'apprendre.

AMARILLE.

Tu rendras mes desirs contens ;
Les filets coûtent bien du tems,
Quand il faut les tendre & détendre.

AMINTE.

Ecoute, & les mains suffiront,
Pour réussir dans cette Chasse,
Observe l'instant & la place,
Où deux oiseaux se baiseront,
Et quand, d'une amoureuse étreinte;
Leurs petits becs se mêleront,
Cours aussi-tôt.....

AMARILLE.

Tu ris, Aminte,
Et les oiseaux s'envoleront.

AMINTE.

Amarille, que cette crainte
Montre bien que jusqu'à ce jour,
Ton cœur a peu connu l'amour,
Et le charme de ses caresses;
Si tu savois ce qu'un baiser,
Aux êtres qu'il daigne embrâser,
Cause de douceurs & d'ivresses;
Comme dans ce ravissement,
La vie est toute suspendue,
Entre la maîtresse & l'amant,
Tantôt prise, tantôt rendue,
Mais foible, mais sans mouvement,
Ou du moins semblable à ces songes;

Qui sollicitent nos ressorts ;
Par de doux & riants mensonges ;
Sans pourtant agiter le corps.

AMARILLE.

Ce que tu dis-là, je l'ignore,
Mais les oiseaux, comme je crois ;
Ne sont pas plus sçavans que moi,
Et le ressentent moins encore.

AMINTE.

Les oiseaux aiment comme nous,
Et le Dieu qui lance ses coups
Sur les Bergers & les Bergeres,
Perce aussi leurs plumes légeres ;
Ces chants si variés, si doux,
Que l'Echo se plaît à redire,
C'est l'amour qui les leur inspire.
Qu'ils sont charmans dans leurs desirs,
Eux dont le chant est le langage,
Et qui n'ont de voix en partage,
Que la voix même des plaisirs !
Mais n'as-tu point, dans ces campagnes,
Remarqué les tendres aprêts
D'oiseaux caressans leurs compagnes ?

AMARILLE.

J'en ai vû plusieurs d'assez près,

Et je n'étois point, ce me semble ;
Un objet par eux redouté,
Comme si le bien d'être ensemble ;
Leur tenoit lieu de sureté.

AMINTE.

Amarille, as-tu bien pris garde
De quel œil ce couple amoureux,
Tourne, s'approche, se regarde,
Et comme il excite ses feux
Par les coups de bec qu'il se darde ?
Qui ne diroit à leurs efforts,
Au trémoussement de leurs aîles,
Qu'ils poussent leur vie au dehors,
Et qu'elle doit changer de corps,
Dans ces secousses mutuelles ?
L'amour en est le maître alors,
Comme il aime à la reproduire,
Sans doute il la fait s'exhaler ;
Ils n'ont plus d'yeux pour se conduire ;
Ils n'ont plus d'aîles pour voler.

AMARILLE.

Tu crois que ces êtres agiles,
Sont sans force, sont immobiles ?

AMINTE.

Dans l'excès de la volupté,

Leur force se perd ou s'égare,
C'est l'yvresse qui les sépare,
Plûtôt que la satiété ;
Mais aux baisers qui l'ont fait naître
Leur trouble survit quelque tems,
Ils goutent, pendant des instans,
La renaissance de leur être,
On les voit fremir, essayer
Si leurs organes sont flexibles,
Et mollement les déployer,
Par des mouvemens insensibles ;
Comme un papillon ranimé,
Par le Printems qui le provoque,
S'essaye au sortir de la coque,
Où l'Hyver l'avoit renfermé.

AMARILLE.

Aminte, ton récit m'enchante,
Mais ces objets m'ont échappé.
Que de leur image touchante,
Mon cœur est vivement frappé !
Ah ! Puisse bientôt leur rencontre.

AMINTE.

Pour voir tout ce qu'elle a de beau,
Il faut que l'amour te le montre,
A la lueur de son flambeau ;

Nous ne pouvons rien sans sa flamme,
Et le bandeau qu'il porte exprès,
Nous dit que c'est des yeux de l'ame
Qu'on doit contempler ses secrets.

AMARILLE.

Mais, où s'apprend cette science?

AMINTE.

Par-tout où de son joug charmant
On fait l'heureuse expérience;
Nous nous instruisons en aimant,
L'esprit s'ouvre & se développe,
Dans des transports délicieux;
Il eût rampé comme l'hysope,
Comme un cédre il s'éleve aux Cieux.

AMARILLE.

Hélas! que veux-tu que je fasse?
Si le goût & l'occasion,
Font en moi quelque impression,
La contrainte aussi-tôt l'éfface;
Une mere observe mes pas,
J'ignore ce qu'elle peut craindre,
Mais toujours je l'entends me peindre
Des dangers que je ne vois pas.
Mon cœur à sa voix menaçante,

Eſt comme une roſe naiſſante
Qu'un ſouffle cruel fait mourir,
Au moment qu'elle alloit s'ouvrir.
Loin de cette injuſte contrainte,
Vous vous careſſez donc ſans crainte,
Oiſeaux que mes mains auroient pris;
Si, plus au fait de vos délices,
Je ſavois les inſtans propices,
Et qu'Amour me les eût appris.

AMINTE.

Le Choix de l'inſtant eſt facile,
Prête ta bouche ſeulement,
Et par l'uſage d'un moment,
Tu ſauras profiter de mille.

AMARILLE.

Que veux-tu?

AMINTE.

Te faire goûter
Tous les plaiſirs qu'ils peuvent prendre;
Et t'enſeigner à les ſurprendre,
En te faiſant les imiter.

AMARILLE.

Mais un baiſer ternit la bouche:
On dit qu'en naiſſant la pudeur

Met sur nos levres une fleur ;
Qui meurt aussi-tôt qu'on la touche :
D'un Berger le souffle amoureux,
Pour elle est plus à plaindre encore,
Que l'Hyver le plus rigoureux
N'est redoutable aux dons de Flore.

AMINTE.

Ainsi l'on te trompe à dessein :
Dis-moi, lorsque la fleur nouvelle
A reçu l'abeille en son sein,
As-tu vu qu'elle en fut moins belle ?
Après avoir tout le matin
Sucé ses feuilles entr'ouvertes,
L'abeille est riche de butin,
La fleur n'a fait aucunes pertes.

AMARILLE.

Il est vrai, mais de ton secret
L'essai me paroît redoutable,
Puisque l'effort de son attrait
Rend le péril inévitable.
Si, dans l'ardeur de leur baisers ;
Les oiseaux d'ailleurs si légers,
Perdent le pouvoir de la fuite,
Sans doute qu'en les imitant,
Ma force au même état réduite ;

Il m'en arriveroit autant.
Aminte, le plaiſir qui coûte
Le repos & la ſureté,
N'eſt point fait pour que je le goûte;
Les oiſeaux ont leur liberté,
La nature en régle l'uſage,
Et peut-être que, ſous ſes loix,
Les ſens ont toujours l'avantage,
Et que la prudence eſt ſans voix;
Du moins les hôtes de ces bois,
D'une mere triſte & ſévere,
N'ont point à craindre la colere.
Ah! ſi des frayeurs que je ſens,
Ils pouvoient partager l'atteinte,
Ces Etres que tu peins, Aminte,
Si tendres & ſi careſſans,
Verroient mourir dans leurs allarmes;
Ces feux pour eux ſi pleins de charmes.
Déja le ſoleil dans ſon tour,
Va marquer la moitié du jour,
Adieu, prévenons la ſurpriſe:
J'aime mieux garder me filets,
Que de tenter quelques ſecrets,
Où je ſois la premiere priſe.



EUPHROSIE.

L'AMOUR ne se plaît point toujours dans les larmes, & il met quelquefois son plus doux plaisir à sécher celles qu'il fait répandre. Mortels, redoutez-moins sa puissance, l'Univers est plein de ses bienfaits. Titon que ses feux ont eu le pouvoir de rajeunir, le bénit dans les bras de l'Aurore. Acis & Galatée chantent sous les eaux qu'il embrâse, le bonheur qu'ils lui doivent; &, sans chercher ailleurs que sur la terre, des Amans heureux, on parle encore dans la Lycie des plaisirs du tendre Mysis & de la belle Euphrosie.

Je raconterai volontiers leur histoire telle que je l'ai apprise dans mon enfance, du sage Alcidamas qui

lui-même disoit la tenir du vieux Philöxene. Puisse le récit que j'en vais faire, ranimer mes esprits glacés par les ans, & me rendre à la vie en me rendant à l'amour.

Un même hameau placé au pied du mont Cadmus, vit naître Mysis & Euphrosie. Ils s'aimerent longtems avant qu'ils sussent ce que c'étoit qu'aimer. Leur tendresse s'accrut avec l'âge, & l'ignorance où ils étoient, de la nature du sentiment qu'ils éprouvoient, leur fit bientôt une peine de ce qui n'avoit été pour eux qu'un plaisir, car l'amour vend ses faveurs, lors même qu'il paroît les prodiguer.

Mon cher Mysis ; dit un jour Euphrosie, cessez de me voir, si vous ne voulez devenir aussi à plaindre que moi. Vous connoissez le jaloux Euphemon, si redouté de tous nos Bergers, sans doute il a jetté sur moi un regard de colere ; sans doute il

m'a empoiſonnée comme il empoiſonne ſi ſouvent les herbages où paiſſent nos troupeaux. Je ſouffre & je ne puis dire ce que je ſouffre ; tout ce que je ſais, c'eſt que je ſerois bien fâchée de ne point ſouffrir. Fuyez-moi, Myſis, fuyez-moi ; votre Euphroſie n'eſt plus la même. Lorſque je vous quittois, j'étois attriſtée ; vous revoyois-je ? j'étois contente : c'eſt avec peine aujourd'hui que je vous quitte, mais j'en éprouve encore plus lorſque nous nous rejoignons ; je goûte cependant beaucoup de plaiſir à vous retrouver, & les Dieux ſavent que je ſerois inconſolable, ſi je vous quittois pour ne jamais vous revoir. Comment ſe peut-il faire que je ſouhaite & que je craigne tout à la fois la même choſe ? Ah ! cruel Euphemon ! quel plaiſir peux-tu prendre à me faire ſouffrir ?

Euphroſie ne put finir ces mots ſans répandre des larmes bien différentes

rentes de celles qu'elle avoit répandues jusqu'alors. Mysis y mêla les siennes, & prenant sa main, la pressa contre son cœur. Cette action augmentant son trouble, Mysis, Mysis, s'écria-t-elle, il ne manque plus rien à mon malheur; il est aussi grand qu'il puisse être, puisque tu le partages. Ta main vient à peine de toucher la mienne, que je sens mon cœur saisi d'une agitation nouvelle. Ah! je le vois, le barbare ne t'a pas épargné. Elle dit, & ses larmes coulerent avec plus d'abondance.

O Euphrosie, reprit Mysis, il y a longtems que j'éprouve le trouble dont vous vous plaignez, & si jusqu'à cette heure je vous en ai fait un secret, c'est que je craignois de vous attrister en vous laissant voir que je ressentois quelque peine. Mais je ne puis croire qu'Euphémon soit coupable du trouble qui se passe chez nous. J'ai toujours vu les troupeaux fuir les

pâturages que son œil malin a rendus nuisibles ; je devrois vous fuir, & je vous cherche avec plus d'empressement que je ne vous cherchai jamais. Mysis en disant ces paroles avoit les yeux attachés sur Euphrosie ; elle leva les siens qu'elle tenoit baissés, & leurs regards se rencontrerent. Accablés tous deux de langueur, ils n'ont la force ni d'arrêter ni de détourner leur vue, & ils semblent chercher à deviner dans les yeux l'un de l'autre ce qui se passe dans leur ame. Tous ceux qui ont aimé, savent combien pleinement on jouit dans ces instans de volupté pure, où tout est mis en oubli, où l'yvresse avec laquelle on se livre à son amour, ne permet pas même de se souvenir que l'on est amoureux.

Un soupir qui vint les arracher à cette extase, exprima l'excès de leur plaisir : il ne leur parut exprimer que celui de leur peine.

L'Amour fit enfin ceſſer une ignorance qui les empêchoit de ſentir tout le prix de ſes faveurs ; & il inſpira à Euphroſie d'aller conſulter le vieux Philoxene. C'étoit un étranger qui vivoit retiré dans une des grottes qui ſe trouvent au pied du mont Cadmus ; tous ceux qui alloient l'y conſulter, en revenoient ſatisfaits, & ſa candeur lui avoit mérité la confiance de toute la contrée.

Dès que le ſoleil, paroiſſant ſur l'horiſon, eut chaſſé le ſommeil de la terre, Euphroſie alla le trouver. Ce ſage vieillard à qui les Dieux dont il étoit aimé, prenoient plaiſir à communiquer leurs connoiſſances, étoit déjà prévenu de ſon arrivée. Elle fut reçue de lui avec cette bonté naturelle à tous ceux qui mettent leur étude à ſe rendre véritablement heureux. Il ne ſe contenta pas de ſatisfaire aux queſtions qu'elle lui fit, il lui apprit encore ce que c'étoit

que l'amour, comment il naît, comment il cesse, quels sont les plaisirs qu'il donne, & quelles sont les peines qu'il mene & qu'il laisse après lui. Euphrosie soupira, mais ce ne fut point de regret de ce qu'elle aimoit, ce ne fut que de crainte de cesser d'être aimée.

De retour au hameau, elle ne s'occupa plus qu'à mettre en usage les conseils du sage Philoxene. La connoissance qu'elle avoit de sa tendresse pour Mysis, en augmentoit encore la vivacité, mais la faisoit rougir de la laisser trop paroître. Sa réserve lui attiroit les reproches les plus tendres, elle gémissoit d'y donner lieu, & n'osoit se livrer au plaisir de les faire cesser. La crainte de rendre inconstant celui dont l'amour lui étoit plus cher que la vie même, l'empêchoit de le rendre heureux. Le moment enfin arriva, où il le devint, & ce fut à un songe qu'ils durent tous deux leur bonheur.

Myſis inſtruit par Philoxene qu'il venoit auſſi de conſulter, cherchoit un ſoir Euphroſie. Il brûloit de lui apprendre le ſecret de ce qui ſe paſſoit dans leurs ames, lorſqu'il la trouva aſſiſe au bord d'une foutaine, dont le murmure augmentoit la rêverie où elle étoit plongée. Euphroſie, ma chere Euphroſie, lui dit-il, en ſe plaçant à ſes côtés, ceſſez de vous attriſter, ſi vous ne voulez que je meure. Croyez-en celui que vous avez cru cent fois, nous jouiſſons depuis longtems ſans le ſavoir, d'un ſort digne d'envie, & quand vous connoîtrez l'Amour... Je ne le connois que trop, intorrompit tendrement Euphroſie, puiſſé-je n'avoir jamais à me repentir de ce que vous me l'avez fait connoître ! Cruelle ! dit Myſis, ſi vous connoiſſez l'amour, je ne vois que trop que ce n'eſt point moi qui vous l'ai fait connoître, puiſque vous craignez de me voir infidele. Si vous

m'aimiez, n'en coûteroit-il pas à votre cœur de soupçonner ma tendresse ? Oh ! Dieux ! je n'ai donc appris qu'il étoit un bonheur dont je pouvois jouir, que pour en perdre presqu'au même instant toute espérance.

Mysis à ces mots veut s'éloigner ; Euphrosie le retient ; arrête, lui dit-elle, Amant injuste qui ne veux point voir dans mes craintes tout le prix que je mets au bonheur de te posséder, arrête & lis dans mon ame. Tu verras si tu as cessé d'y être un seul instant, tu me suis jusques dans les bras du sommeil, & tout-à-l'heure encore un songe auquel je ne me suis livrée qu'avec trop de plaisir, vient de me faire sentir tout l'empire que tu as sur moi.

Euphrosie s'arrêtant à ces mots ; comment ne voulez-vous point que je me plaigne, reprit Mysis, il ne s'agit que d'une illusion, mais le ré-

cit de cette illusion peut m'assurer de votre amour, & vous me le refusez? Je te refuse, interrompit Euphrosie, je te refuse! & que m'as-tu encore demandé? Si je mets mon plus grand plaisir à prévenir tes transports, crois-tu que je n'en trouve point à t'en voir marquer? Et pour te donner des preuves de ma tendresse, faut-il que je renonce au bonheur de recevoir des preuves de la tienne? J'ai craint long-tems ton inconstance, rassure moi sur ton injustice, mais je te la pardonne en faveur du sentiment qui la cause. Puissé-je avoir toujours de semblables pardons à t'accorder! Voici le récit que tu me demandes, promets-moi de n'en point abuser.

Il y a déjà quelques jours, continua-t-elle, que le vieux Philoxene m'a éclairée sur les mouvemens qui passoient dans mon cœur, mais il m'a éclairée de même sur les dangers

auxquels on s'expose en laissant trop facilement connoître ses sentimens. La crainte qu'il m'a fait prendre de ton inconstance, est la cause du silence que j'ai gardé sur les choses qu'il m'a découvertes. Mon amour pour toi, plus fort que ma crainte, me portoit à te les découvrir; c'est dans le moment où je combattois avec moi-même pour toi & contre toi, que le sommeil est venu fermer ma paupiere.

Je ne rêvai d'abord que bois, que fontaines, que prés où la verdure ornée de toute la fraîcheur du Printems, le disputoit à l'émail des fleurs. A ces prémieres images qui se succédoient rapidement & sans suite, en succéderent d'autres plus arrangées. Il me sembloit voir un essaim d'abeilles; je les regardois avec plaisir voltiger autour d'une ruche & s'animer entr'elles à butiner le thym & le serpolet: mon oreille n'étoit pas moins

flattée que mes yeux, & je me souviens que le bourdonnement de ces petits animaux formoient pour moi une harmonie inimitable. Je fus tout-à-coup transportée dans un temple superbe mais peu éclairé. L'art qui l'avoit embelli, avoit pris soin de se cacher, on le découvroit cependant à chaque pas, mais il ne paroissoit que sous les traits de la simplicité. Aux houlettes & aux chalumeaux suspendus de toutes parts, je crus que ce temple étoit fréquenté par nos bergers; j'étois cependant inquiéte de ne savoir positivement où j'étois. Tu parus. Quelque présente que me soit ton image, elle m'étoit pour lors inconnue, & je fus quelque tems sans oser te parler. Je rompis enfin le silence pour te demander quel étoit le lieu où je me trouvois. C'est le temple de l'Amour, me répondis-tu. Comme ce nom paroissoit me causer cette espéce de surprise que cause une chose inconnue,

ſans me donner le tems de te faire la moindre queſtion, tu me fis l'éloge de ce Dieu. Nous nous trouvâmes tout-à-coup près du ſanctuaire, ſans qu'il me ſouvînt que nous euſſions marché. A notre approche un voile de pourpre qui couvroit l'autel, ſe ſépara. Un jeune enfant y étoit couché mollement ſur un lit de violettes, de roſes & d'amaranthes. A ſes côtés étoient un arc, une lyre & une coupe pleine de nectar, Ses regards étoient différens, ſelon les divers mouvemens auxquels il abandonnoit ſon ame; auſſi tendres que ceux de la tourterelle lorſqu'elle regarde ſon tourtereau; auſſi enflammés que ceux de l'aigle lorſqu'elle attaque un dragon dans les plaines de l'air. Les fleurs dont ſon haleine augmentoit les parfums, & entretenoit la fraîcheur, parfumoient l'air à leur tour, & l'on ne pouvoit reſpirer ſans éprouver cet état auquel je ſais à préſent que

l'on donne le nom de langueur, état qui n'est parfaitement ni une peine ni un plaisir, mais une peine aimable, un plaisir inquiet. Celle que j'éprouvois, se peignit dans mes yeux, vous vous en apperçutes, mon cher Mysis. Le vieux Philoxene m'a dit que l'amour rend timide, il y a apparence que ce n'est point en songe, car sa présence parut vous enhardir. Vous aimez, me dites-vous, vous aimez! Ah! Si je suis le mortel heureux pour qui vous soupirez, que tardez-vous à me l'apprendre? J'en jure par l'amour, le plus puissant & le plus redoutable de tous les dieux, ma tendresse est aussi pure que les yeux qui l'ont fait naître.

Ces paroles me faisant appercevoir la cause du trouble qui se passoit dans mon ame, je vis que je vous aimois, & je ne répondis qu'en rougissant. Alors il me sembla que l'amour se mêloit dans notre dispute. La rou-

geur qui vient de se répandre sur tes joues, t'a trahie, me disoit-il. Tu aimes, jeune bergere, je le sais ; mais il ne suffit point que tes transports me soient connus, je veux que tu les avoues, ou la peine de ton silence sera de voir redoubler ton ardeur. Je sentis bientôt l'effet de ses menaces ; chaque instant ajoutoit à la violence de ma flâme ; je voyois dans l'aveu qu'exigeoit le Dieu, mon cœur satisfait, j'y voyois votre propre satisfaction déjà plus flatteuse pour moi que la mienne même, & la vue des biens dont me privoit mon silence, aigrissoit encore ma douleur. J'étois prête à parler & je m'arrêtois tout-à-coup, honteuse de répondre à une passion que vous veniez à peine de me déclarer.

Il me sembla que nous étions restés seuls. J'avois les yeux baissés, je les levai tout-à-coup & vous regardant d'un air assez embarrassé, qui me

répondra, vous dis je, que l'aveu que l'on exige de moi, ne me causera point un jour les plus mortels déplaisirs ? Je n'en puis croire l'amour ; au trouble que sa présence m'a inspiré, ce Dieu me paroît trop dangereux : parlez, c'est vous que je veux en croire. Chere Euphrosie, me répondîtes-vous en tombant à mes genoux, si vous ne voulez plus écouter l'amour, ce n'est point à moi qu'il faut vous adresser ; ce Dieu a passé dans mon ame, ce Dieu l'enflâme pour vous, & je ne puis rien vous dire qu'il ne l'ait dicté. Non, bergere, il n'est point dangereux d'avouer la flâme dont on brûle, quand on est sûr d'être aimé. Je ne me souviens plus de ce que vous me dites encore, mais je me souviens que je me laissai persuader. Vous desiriez un aveu, mon cher Mysis, je ne tardai pas à vous satisfaire. Que je vous aime, vous disois-je, & que

j'ai de plaisir à vous l'apprendre ! Ai-je bien pu si long-tems différer ton bonheur, différer le mien ? Crainte insensée qui me reteniez..... mais pourquoi m'en plaindre, mon cher Amant, si cette crainte m'eût été inconnue, qu'aurois-je eu à te sacrifier ? Que ne se fait-elle entendre encore au fond de mon cœur, je te la sacrifierois encore : ce seroit pour toi une nouvelle preuve de mon amour. Aime-moi toujours ; je ne t'en demande point de sermens, mais la grandeur de ma passion me porte à en faire. Puissé-je brûler pour un objet insensible, plus encore, s'il est possible, que je ne brûle pour toi, si jamais je cesse de t'aimer. Que tes transports sont violens, que tes desirs sont vastes, Amour, & que ton pouvoir est limité ! Quoi, pour te redire que je t'aime, il faut attendre que j'aie fini de te le dire. Cher Amant ne vas pas écrire nos noms

ſur les hêtres, mon ardeur durera plus qu'eux ; viens avec moi, viens les graver ſur les marbres ; tout reconnoît l'Amour, les marbres s'amolliront pour les recevoir.

Ce fut ainſi que je vous découvris ma flâme, & c'eſt ainſi, mon cher Myſis, que je vous en répéte l'aveu. A peine vous eus-je laiſſé connoître mon amour, que vous m'en demandâtes un témoignage. Deux Amans couchés ſur le penchant d'un côteau ſe tenoient embraſſés, vous me les fîtes remarquer. Qu'ils ſont heureux, me diſiez-vous, ils jouiſſent de leurs amours! nous aimons autant qu'eux, & nous n'en jouiſſons point. Ce fut avec tant de tendreſſe que vous me regardâtes en diſant ces paroles, que je ſentis mon cœur voler ſur vos lévres ; je vous regardai, & ſi je ne vous donnai point un baiſer, je ne puis dire non plus que vous me l'arrachâtes.

L'Amour reparut, & je rougis à sa vue. Il m'en trouva plus belle. Bergere, me dit-il cependant, ne rougis point de voir tes appas exposés aux regards de ton époux, son ardeur en augmentera, & ta gloire n'en souffrira point ; j'ai ordonné aux Graces de te couvrir de leur voile.

Je ne sais ce que devint le Temple, la terre se revêtit de gazons, & des mirthes amoureux entrelaçant leurs branches, formerent un berceau sur nos têtes. Enfant de Paphos, m'écriai-je alors dans une espéce de délire, je me range sous ta loi, & vous hommes injustes & grossiers, jugez les plaisirs, mais ne jugez point l'amour ; votre œil profane n'est point fait pour percer dans son sanctuaire. A peine eus-je prononcé ces mots, qu'il me sembla ne voir plus que vous, bientôt même je ne vous vis plus. Si je ne vous dis point, cher Mysis, ce que je sentis alors, c'est qu'il m'est

impoſſible de le dire, n'en ayant aucune idée. Je ſentis en effet des tranſports qui ſembloient m'être inconnus, & qui, malgré la forte impreſſion qu'ils faiſoient ſur moi, n'ont laiſſé aucune trace après eux dans ma mémoire. Je me ſouviens pourtant que votre ame avoit pris la place de la mienne, & que la mienne avoit pris la place de la vôtre. Cet échange qui m'enlevoit à moi-même, ne m'y enlevoit pas aſſez pour m'empêcher d'éprouver une émotion extraordinaire. Elle étoit vive, & ſi ce n'eſt l'anéantiſſement qui la ſuit, rien de plus doux qu'elle. Je revins à moi, je vous regardois tendrement, & je ſoupirois. Bientôt mes yeux ſe couvrirent de ces larmes que le plaiſir fait couler, lorſqu'on ſe revoit après une longue abſence. Vous en ſéchâtes une partie par vos baiſers, & l'Amour qui reparut, recueillit le reſte dans ſon bandeau. C'eſt de ces

larmes, nous dit-il, qu'eſt compoſée l'eſſence divine dont ſa mere ſe ſert à rendre ſes appas immortels. Fils de Vénus, m'écriai-je, écoute ma priere, fais couler ſur moi cette liqueur précieuſe ; ma beauté ſera plus durable, & les chaînes qui retiennent mon époux, en ſeront plus fortes. Cette précaution eſt inutile, me répondit le Dieu, l'ardeur dont brûle Myſis, ſera éternelle comme moi. L'Amour s'envola, & je m'éveillai.

Serai-je moins heureux que je ne l'étois alors, dit Myſis lorſqu'Euphroſie eut ceſſé de parler. Tiendrez-vous les promeſſes de l'Amour, lui dit-elle ; ce fut tout ce qu'elle dit, & les Faunes malins cachés dans les buiſſons d'alentour, ſourirent lorſqu'elle recouvra l'uſage de la voix. Tous les jours de ces deux Amans ont été ſemblables à cet heureux jour, & l'Amour étendant ſur eux ſes aîles de

pourpres, les a garantis des noirs chagrins qui tourmentent les Amans vulgaires. C'eſt delà qu'il eſt paſſé en habitude dans la Lycie de dire lorſqu'on veut peindre deux Amans heureux, *il eſt aimé comme le fut Myſis, elle eſt aimée comme le fut Euphroſie.*

Fin du troiſieme Volume.

TABLE

Des Matieres contenues dans ce volume.

Fin de la Table du troisieme Volume.

CATALOGUE.

Livres de Fonds & d'Assortimens qui se trouvent chez LE JAY, *Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessus de la rue des Mathurins au Grand Corneille.*

AMOURS (les) de Cherale & d'Ismène, Poëme en six Chants, en prose, suivi du bon Génie, par M. Mercier, *in*-12. 1 l.

Apologie de la Reine Anne, traduite de l'Anglois du Docteur Svifft, 1 vol. 1 l. 10.

Amours (les) de Lucile & de Doligny, ou Lettres de deux Amans 2 part. *in*-12. br. 2 l. 8 s.

Commentaires sur les Mémoires de Montécuculi, Généralissime des Armées de l'Empereur, par M. le Comte Turpin de Crissé, Maréchal des Camps & Armées du Roi, 3 vol. *in*-4. fig. broché, 42 l.

De tout un peu, ou les Amusemens de la Campagne, par l'Auteur des Mémoires du Marquis de Solanges, 2 vol. *in*-12. brochés, 3 l.

Discours Moraux, par M. le Tourneur 1 vol. *in*-8. 1 l. 16 s.

Effets (les) des passions, ou les Mémoires de Floricourt, par M. de Fontenelle, 3 part. *in*-12. broché, 4 l.

Essai sur le feu sacré & sur les Vestales, avec le Supplément, par le même 1 vol *in*-8. broché, 2 l.

Essai historique sur la Chasse, 1 vol. 1 l. 4 s.

Essai sur l'art de la Guerre, par M. le Comte Turpin de Crissé, 2 vol. *in*-4. 30 l.

Essais de Michel de Montaigne, 10 vol. *in*-12. rel. 20 l.

Etrennes aux Morts & aux Vivans, ou Projet utile partout où l'on est mortel, en deux Chapitres, 15 s.

Goût (le) de bien des Gens, ou Recueil de Jolis Contes, tant en Vers qu'en Prose, 3 vol. brochés, 6 l.

Grammaire Françoise de M. Restaut, nouvelle Edition, 1 vol. relié, 3 l.

Homme Sauvage, (l') par M. Mercier, 1 vol. broché, 1 l. 16 s.

Histoires Morales, suivies d'une correspondance entre deux Dames, 1 vol. *in*-12. broché, 1 l 10 s.

Homme au Latin, (l') ou la Destinée des Savans, *in*-8. broché, 1 l. 10 s.

Isle (l') de Robinson Crusoé, extraite de l'Anglois, par M. de Montreille, 1 vol. *in*-12. br. 1 l. 10 s.

Julien l'Apostat, ou Voyage en l'autre monde, traduit de Fielding, 2 part. *in*-12. broché, 2 l. 8 s.

La Jolie Femme ou la Femme du Jour, 2 part. *in*-12. br. 3 l.

Les Viciſſitudes de la Fortune, 2 vol. *in*-12. fig. brochés 5 l.

Lettres de Milady Wortley Montague, écrites pendant ſes Voyages, 3 part. *in*-12. broché, 4 l.

Lettres de Sophie & du Chevalier de ***, pour ſervir de ſupplément aux Lettres du Marquis de Roſelle, 2 vol. *in*-12. br. 3 l.

Mémoires du Marquis de Solanges, 2 vol. *in*-12. nouvelle Edition, br. 3 l.

Mémoires d'une Religieuſe, écrits par elle-même, 2 vol. *in*-12. br. 2 l. 8 ſ.

Morale du Théâtre, 2 vol. ſous preſſe.

Mort d'Abel (la), Poëme en 5 Chants, par M. Geſſner, traduite de l'Allemand, par M. Hubert, 1 vol. *in*-12. relié, 2 l.

On trouve auſſi chez lui les Paſtorales, & Daphnis & le Premier Navigateur, par le même.

Nuits d'Young (les), Poëme traduit de l'Anglois par M. le Tourneur, ſeconde Edition augmentée du Triomphe de la Religion 2 vol. *in*-8. br. 7 l. 10 ſ.

Le même ouvrage 2 vol. *in*-12. br. 5 l.

Nouvelle Bibliothêque de Campagne, ou Choix d'Epiſodes intéreſſans & curieux, tirés des meilleurs Romans, Poëmes & autres ouvrages tant anciens que nouveaux, 3 vol. *in*-12. de 500 pag. chacun brochés 7 l. 10 ſ.

Il en paroîtra trois autres volumes au mois de Mars prochain.

Œuvres Philosophiques de M. Hume, 5 vol. pet. form., rel. Edit. de Lond., 12 l. 10
Les mêmes rel en 3 vol. 10 l. 10 f.
Pensées Philosoph. du même, 1 vol. rel. 3 l.
Paysanne parvenue, 4 vol. rel. 8 l.
Philosophe Anglois, ou Histoire de Cleveland, 8 vol. *in*-12. rel. 12 l.
Le même en 6 vol. *in*-12. rel. 15 l.
Recueil de Pieces concernant l'Histoire de France, tiré des papiers de M. l'Abbé de Longuerue, 1 vol. *in*-12. rel. 2 l. 10 f.
Soldat parvenu, ou Mémoires & avantures de M. de Verval, 2 vol. *in*-12. rel. 5 l.
Songes Philosophiques, par M. Mercier, 2 parties en un vol. relié, 3 l.
Sympathie (la), par le même, br. 14 f.
Tableau de l'Histoire de France, depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à Louis XIV, abrégé d'une forme nouvelle & propre a faciliter auv jeunes gens la connoissance de notre Histoire, nouvelle édit, 2 vol. *in*-12. rel. 15 l.
Vie de Marianne, par M. de Marivaux, 4 vol. *in*-12. relié, 8 l.
Voyages (nouveaux) aux Indes Occidentales, contenant la description de la Louisiane, & des Peuples qui habitent cette vaste région, & ce qui s'y est passé depuis sa découverte jusqu'en 1762, par M. Bossu, Capitaine dans les troupes de la Marine, 2 par. *in*-12. avec fig. 4 l.
Voyages d'un Philosophe, ou Observations sur les Mœurs & Arts de l'Afrique, de

l'Asie

